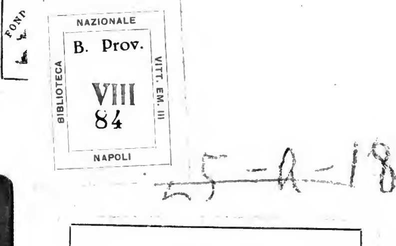
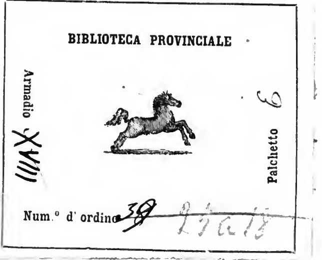



NAZIONALE
B. Prov.
BIBLIOTECA
VIII
84
VITT. EM. III
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio
Palchetto
Num.° d' ordine


MILANO
LIBRERIA DI
ULRICO HOEPLI
NAPOLI
Via Roma, già Toledo


B Prov
VIII
84

VOYAGES,

RELATIONS ET MÉMOIRES

ORIGINAUX

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE.

IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
RUE RACINE, 28, PRÈS DE L'ODÉON.

VOYAGES,

RELATIONS ET MÉMOIRES

ORIGINAUX

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE,

PUBLIÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS,

PAR H. TERNAUX-COMPANS.

HISTOIRE

DU

ROYAUME DE QUITO,

PAR DON JUAN DE VELASCO.

Tome premier.

INÉDITE.



Paris.

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

M DCCC XL.

HISTOIRE

DU

ROYAUME DE QUITO,

PAR DON JUAN DE VELASCO,

NATIF DE CE ROYAUME.

TOME PREMIER.

INÉDITE.

INTRODUCTION.

Plus l'on remonte vers l'époque de la fondation du royaume de Quito, plus son histoire devient obscure et incertaine. Il en est de même pour celle de tous les peuples; mais surtout de ceux qui n'ont point d'annales écrites.

L'histoire d'Amérique tout entière est privée d'une ressource si importante et qui jetterait une si vive lumière sur le chaos immense dans lequel nous sommes obligés de rester pour tout ce qui regarde son histoire primitive. La tradition est la seule source de renseignements que nous possédions; mais elle nous a transmis, sans ordre et sans choix, des éléments si divers, elle a tellement mêlé l'histoire à la fable, et sa chronologie est si pleine de doutes et de conjectures, que son utilité en est bien diminuée, et qu'elle nous laisse souvent dans l'incertitude sur les questions les plus importantes.

PRÉFACE.

Don Juan de Velasco, prêtre de la Société de Jésus et natif de Quito, se retira en Italie après l'expulsion de son ordre. Ce fut là qu'il écrivit son *Histoire du royaume de Quito,* dont la dédicace, adressée à Don Antonio Porlier, est datée de Faenza, du 15 mars 1789.

Son ouvrage est divisé en trois parties; nous avons cru devoir supprimer la première, qui ne parle que de l'histoire naturelle, et cela d'une manière fort superficielle. Nous publions aujourd'hui la seconde, qui traite de l'histoire du pays; et quant à la troisième, qui est purement géographique, nous en avons donné de longs extraits dans les *Annales des Voyages de* 1839.

Velasco a consulté pour la composition de son ouvrage, non-seulement les auteurs dont les ouvrages sont imprimés, tels que Xerez, Oviedo,

Cieça de Leon, Zarate, Acosta, Rodriguez, mais aussi plusieurs historiens inédits, dont les principaux sont :

Alfonso Palomino, Informacion veridica de lo obrado en las provincias de Quito y Popayan. Palomino, qui était officier dans l'armée de Belalcazar, mérite toute confiance, excepté dans ce qu'il dit contre son chef; car il se retira mécontent de ce qu'on lui avait préféré Juan de Ampudia. La première partie de son ouvrage est restée manuscrite; la seconde a été imprimée dans le *Breve informe* de Las Casas, chapitre XIII.

Fr. Marco de Nizza. Conquista de la provincia del Quito; ritos y ceremonias de los Indios : Las dos Lineas de los Incas y de los Scyris en las provincias del Perú y del Quito; Cartas informativas de lo obrado en las provincias del Perú y del Cuzco. Ce religieux était venu au Pérou avec Pizarre. Il passa ensuite à la Nouvelle-Espagne et accompagna Vazquez de Coronado à son voyage de Cibola, dont il a écrit une relation qui est insérée dans le recueil de Ramusio.

Alonzo de Montenegro. Propagacion del Evangelio sobre las ruinas del gentilismo.

Bravo de Saravia, oydor de Lima. Antiguedades del Perú, ouvrage extrêmement curieux. Des ennemis puissants empêchèrent la publication de ce trésor dont il ne reste que quelques fragments.

Pedro de la Peña Montenegro, obispo de Quito. Synodo diocesano de Quito. On trouve dans cet ouvrage des choses très-curieuses sur les Indiens.

Rafael Ferrer. Informacion à la Real audiencia de Quito sobre el descubrimiento de muchos y grandes rios, y infinitas naciones bàrbaras que los habitan, por las partes orientales del reyno. 1609. Manuscrit très-intéressant.

Juan Pedro Severeno : vida del P. Onofre Estevan.

Montesinos. Ofir de España ò annales peruànos. C'est probablement l'ouvrage que nous avons publié dans cette seconde série. Velasco dit qu'il a été imprimé en Espagne, vers 1609. Mais je pense que c'est une erreur : il ajoute que c'est un ouvrage très-important et qui mérite toute confiance, l'auteur ayant parcouru plus de 2,000 lieues pour tout voir par lui-même, et ayant eu à sa disposition toutes les archives et une foule de manuscrits.

Juan Lorenço Luceno. Informe de las misiones del Marañon, écrit en 1660.

Samuel Fritz. Geografia y misiones del Marañon.

Jacinto Collahuaso. Historia de las guerras civiles del Inca Atahualpo con su hermano Atoco; comunmente llamado Huascar Inca, ouvrage composé par un cacique indien et auquel on ne peut reprocher que d'être trop favorable à Atahualpa.

Henrique Frantzen. Memorias históricas de los sucesos de todas las misiones del Marañon.

D. Pedro Maldonado. Geografia del reyno de Quito.

Carlos Brentano. Missionum Marrannionensium historia.

Franciscus Xavier Weigel : status provinciæ Maynensis in America meridionali ad annum usque 1760 *brevi narratione descriptus.*

VELASCO.

HISTOIRE

DU

ROYAUME DE QUITO.

LIVRE PREMIER.

PREMIÈRE ET DEUXIÈME ÉPOQUES.

§ 1.

Première époque. — Fondation du royaume de Quito.

L'histoire ancienne du royaume de Quito peut se subdiviser en quatre époques distinctes :

La première, depuis son origine, qui date

de quelques siècles après le déluge universel jusqu'à l'invasion de Caran Scyri, vers l'an 1,000 de l'ère chrétienne; la seconde comprend un espace de cinq cents ans jusqu'à l'arrivée de l'Inca Huayna Capac, en 1484; la troisième dura quarante-six ans jusqu'à sa conquête par les Espagnols, en 1533; enfin, la quatrième ne comprend que dix-huit années et finit en 1550, avec la guerre civile.

La première époque, quoiqu'elle comprenne une longue suite de siècles, est pourtant la plus courte pour l'histoire, par le manque de renseignements; la seconde, qui dure cinq cents ans, donnerait abondance de matières, si l'on voulait unir la fable à des faits très-douteux; je n'en rapporterai ici que ceux qui me paraissent le mieux avérés; la troisième mérite d'être appelée historique; mais la quatrième, quoiqu'elle n'ait duré que dix-huit ans, donnerait tant à dire que je serai obligé de me contenter d'une relation abrégée.

Pendant la première période, le royaume de *Quito* comprenait le pays situé sous la ligne équinoxiale depuis 1° de latitude nord jusqu'à 1° de latitude de sud, et entre les 80 et 82° de longitude ouest du méridien de Paris, et formait ainsi un quarré de 50 lieues du nord au midi et de l'orient à l'occident. Ce pays, situé entre les deux Cordillières des Andes, et en grande partie montagneux, est le plus sain et le plus agréable de toute l'Amérique. Le climat y est doux et favorable à toute espèce de production : les premiers habitants qui vinrent s'y établir étaient de la nation appelée *Quitu*.

On ignore si les diverses tribus qui occupèrent ce pays étaient d'une même origine, ou si plusieurs nations en firent la conquête séparément, et s'unirent ensuite en un corps de nation pour former un seul royaume. On ne connait pas mieux les noms de ces tribus, ni la situation des petites provinces qu'elles occupaient. On sait seulement que la voyelle

o n'entrait pas dans ces noms, parce que cette lettre n'existait pas dans leur langue et qu'ils n'avaient que l'*u*; mais les conquérants introduisirent par la suite la lettre *o* : c'est pourquoi on la rencontre actuellement dans beaucoup de ces noms (1).

On comptait quarante provinces dans le royaume de Quito, mais il n'y en a que

(1) Quoique l'on parlât à Quito la langue péruvienne, elle était dénaturée par beaucoup de mots de la langue des Quitus, des Caraguis et des Scyris; la prononciation était aussi très-différente : ceux de Quito mettaient souvent un *c* pour un *g*, un *p* pour un *b*, un *o* pour un *u*, comme on peut le voir par le tableau suivant :

Français.	Quito.	Cuzco.
Tigre,	Otorungo,	Uturuncu.
Cerf,	Taruga,	Taruca.
Dix,	Chunga,	Chunca.
Bras,	Rigra,	Ricra.
Plaine,	Pamba,	Pampa.
Bande (Faxa),	Chumbi,	Chumpi.
Porte,	Pungu,	Ponco.
Cœur,	Schungu,	Sonco.

Voyez *Arte de la lengua commun de estos indios de la provincia de Quito.* Lima, 1753, 8°.

trente-quatre dont on ait conservé les noms ; ce sont les suivants :

Aloa.	Cumbayá.	Mindo.	Sangelqui.
Aloasi.	Galeá.	Nono.	Tumbaco.
Amaguaña.	Guapulo.	Perucho.	Turubamba.
Calacali.	Guayllabamba.	Pifo.	Uguimbichu.
Cansacoto.	Langasi.	Pintac.	Yaruqui.
Chillo.	Lloá.	Pumasqui.	Ychubamba.
Chilbogálli.	Lulubamba.	Puembo.	Zambisa.
Conocoto.	Machachi.	Puellaro.	
Cotocallá.	Malchingui.	Quinchi.	

On ignore quels furent les premiers chefs qui gouvernèrent ce pays ; on ne connaît que le dernier qui s'appelait *Quitu*, et dont le nom désigna depuis le royaume et la nation entière. Il ne reste aucun renseignement sur leur religion, leurs lois et leurs mœurs : tout ce qu'on peut supposer, c'est qu'ils étaient barbares comme toutes les autres nations qui peuplèrent l'Amérique.

Ce petit royaume était environné de plus de cinquante provinces plus ou moins étendues, gouvernées par des chefs particuliers, perpé-

tuellement en guerre les uns contre les autres.

La forme de leur gouvernement était la même que celle du royaume de Quito, surtout dans les quatre provinces de *Ymbaya*, *Latacunga*, *Puruha* et *Cañar*, qui vers la fin de la troisième période y étaient déjà réunies soit par conquête, soit par alliance. Pour comprendre cette union, il est nécessaire d'examiner tous ces divers états, de voir quelle était leur position relativement à Quito qui en était comme le point central.

On en comptait vingt-sept principaux, sans parler d'autres bien moins importants qui étaient alliés ou peut-être ennemis.

Six états indépendants du nord.

1. Poritaco, Collahuaso et Linguachi, étaient les plus voisins de Quito. Les tribus qui les composaient sont éteintes ou ont pris d'autres noms, comme les Tabacundos, etc., et dépendent d'autres provinces.

II. Cayambi comprenait plusieurs tribus, telles que les Cayambis, Guachalaès, Tocachis, et quelques autres qui font actuellement partie d'autres provinces.

III. Otávalo se composait des Cochasquis, Cotacachis, Cusinés, Hatuntaquis, Piguellés, Tocachis, Urcuquis, etc., qui n'étaient que des tribus différentes d'une même nation.

IV. Ymbaya (appelé depuis Carangui), comprenait beaucoup de tribus, telles que les Cahuasquis, Chotas, Cuchicaranguis, Miras, Pimanès, Quilcas, Tumbavipos, Ymbaburas et quelques autres.

V. Pimampiro ne se composait que des Ambuguiès, des Carpuclas, des Piscos et des Pusirès.

VI. Huaca, Dehuaca et Tusa étaient de petites provinces situées à l'extrémité septentrionale; elles n'étaient pas divisées en tribus, ou, si elles l'étaient, ces tribus étaient très-peu nombreuses.

Treize états au sud.

1. Latacunga était presque aussi étendu que le royaume de Quito; il se composait de seize tribus, la plupart très-nombreuses, ce sont : les Alaquez, Callos, Collas, Cuzubambas, Mulahaloès, Mulli-Hambantos, Pansaléos, Pilahaloès, Pugilliès, Saguisilliès, Siechos, Tanicuchiés, Tiopullos, Toacasos, Yanaconas et les Latacungas.

2. Angamarca, état de moyenne grandeur, comprenait les tribus qu'on nomme aujourd'hui Colorados, Yungas et autres.

3. Hambato, petit état, comprenait les Huapantos, Pillaros, Guizapinchas et Izambas.

4. Mocha, état médiocre, habité par les Pachanlicas, Pasatès, Pelileos, Queros et Tisaleos.

5. Puruha était aussi grand que le royaume de Quito. Sans compter toutes les tribus qui ont pris des noms de saints, on en trouve encore une trentaine qui ont conservé leurs anciennes.

dénominations, telles que les Cachas, Calpis, Caxabambas, Chambos, Columbis, Cubixiés, Guanandos, Guanos, Guamotes, Licanés, Lictos, Liribambas, Moyo-Canchas, Ocpotes, Pallatangas, Pangorés, Penipes, Pungalaés, Punicos, Quimiaés, Riobambas, Tiocanas, Tungurahuas; Tunohis, Yaruquis, Ylapos, Zibadas, Zicalpas, Zicaos, et les Puruhuayes ou Guaconas.

6. Chimbo, état de moyenne grandeur, contenant plusieurs tribus : les Asancotos, Chapacotos, Chimas, Guanujos et les Guarandas.

7. Tiquizambi (aujourd'hui Tixan), petit état composé des Quionas, Jubales, et des Zulas.

8. Lausi ou Alausi était un peu plus grand; il renfermait les Achupallas, Chanchanés, Chunchis, Cibambis, Fungas, Guasuntos, Piñancayés et Pumallactas.

9. Cañar, égal en extension à celui de Quito, contenait vingt-cinq tribus très-nombreuses,

savoir : les Arancayès, Azoguès, Bambes, Burgayés, Cañaribambas, Chuquipatas, Zinubos, Cumbes, Guaponés, Girones, Gualascos, Hatun-Cañares, Manganés, Molleturos, Paechas, Pautés, Plateros, Racares, Sayausiés, Siccis, Siseytes, Tadayés, Tarquis, Tomébambas, Yunguillas.

10. Paltas, petit état renfermant les tribus : des Carriochambas, Chaparras et les Saraguros.

11. Zarza, grand état de plusieurs tribus, les Cariamangas, Catacochas, Catamayus, Chapamarcas, Chantacos, Colambos, Gonzanamaès, Guachanamaès, Malacatos, Piscobambas, Villcabambas, Yanganas et les Zazarumas.

12. Huanca-Bamba, Gascayuncá et Caxas étaient trois petits états indépendants.

13. Ayabaca et Calbay étaient enfin deux autres états indépendants.

Huit sur les côtes.

1. Payta, état de moyenne grandeur et le plus méridional, comprenait : les Calanés, Amotapés, Pelingaras et les Puiras.

2. Tumbez et Maya-Villca étaient deux petits états alliés.

3. Poceos et Machala, deux autres réunis.

4. Lapuna, situé dans l'île de même nom.

5. Guanca-Villcas, grand état composé de nombreuses tribus : les Alonchés, Babas, Babahoyos, Chanduycs, Changonès, Chunanas, Colonchis, Daulis, Guafas, Mangachis, Nauzas, Oxibas, Palenquès, Pimochas, Quilcos et les Yaguachis.

Quoique toutes ces tribus fussent d'une même origine et parlassent la même langue, cependant une d'entre elles se distinguait des autres, c'était celle des Guanca-Villcas qui, par leur ancienne coutume, s'arrachaient deux dents supérieures du devant. Dans la suite,

l'Inga Huayna Capac, pour les châtier, les obligea à en arracher quatre de plus.

6. Manta, état assez grand, mais presque désert; il s'étendait depuis la pointe de Santa Éléna jusqu'à la baie de Charapoto. C'était le lieu qu'habitait, au commencement de l'ère chrétienne, la race effrayante des géants. Ils avaient détruit en partie les populations américaines qui avaient habité avant eux ce pays et en avaient chassé le reste. Après la destruction de ces géants, le pays fut repeuplé par neuf tribus de même origine, savoir : les Apichiquiés, les Cancebis, les Charapotoés, les Pichotas, les Picoasaés, les Pichunsis, les Manaviés, les Xarahusas, et les Xipixapas. On ignore si les Yzapiles faisaient partie de cet état ou du suivant.

7. Cara était beaucoup plus considérable, et s'étendait depuis la baie de Charapoto jusqu'au cap de San Francisco. Ce fut dans ce pays que s'établirent les premiers étrangers qui, comme l'avaient fait les géants, vinrent par

mer. Ils avaient pour chef un nommé *Caran*, qui donna le nom de *Cara* à la première ville qu'il fonda dans ce golfe qui prit lui-même le nom de *baie des Caranguis*. Ces étrangers, portés sur leurs *balzas*, débarquèrent dans cet endroit vers l'année 700 ou 800 de l'ère chrétienne. Après y être demeurés quelque temps, ils se dirigèrent vers le nord, en suivant les bords de la mer jusqu'au Rio de las Esmeraldas qu'ils traversèrent pour arriver à Quito.

Après avoir abandonné Cara, les étrangers se confondirent avec les autres tribus de l'intérieur, qui prirent à la suite de cette invasion le nom général de *Caras*. Ceux qui s'établirent à la baie des Caranguis et y fondèrent une ville, avaient pour coutume de comprimer et d'allonger la tête des enfants comme le font les Omaguas, qui habitent les bords du Marañon. Les autres tribus de cette nation étaient les Apesigues, Caniloas, Chones, Pasaos, Silos, Tosahuas et Xahicas.

8. Tacamès ou Atacamès, dernier état maritime situé au nord de Quito, était beaucoup plus vaste. Les Caras en furent les premiers habitants, mais emportés par leur caractère aventureux et le désir de trouver un pays meilleur, ils l'abandonnèrent bientôt. Les populations qui leur succédèrent ou plutôt qui se formèrent de leurs débris furent les Esmeraldas, Quaquis, Silanchis, et quelques autres tels que les habitants de l'île de Tumaco et de la Tola. Les Quaquis, Colimas, Pimpaguaces, Pechaucinchis, Xaramixos, Yambes, Yntas et Cayapas, s'établirent dans l'intérieur du pays.

Toutes ces peuplades, situées au nord, au sud et à l'ouest de Quito, se réunirent en un seul corps de nation à la fin de la troisième époque, et formèrent le royaume de Quito qui, vers la quatrième, acquit une plus grande extension par suite des conquêtes des Espagnols au sud, au nord, et au delà des grandes Cordillières.

§ 2.

Seconde époque. — Le royaume de Quito est conquis par Caran Scyri.



1. La nation qui portait le nom de Cara, de son chef Caran, qui se donnait aussi le titre de *Scyri* ou seigneur, ne se fixa dans aucun endroit avant son arrivée dans le royaume de Quito. Quelques auteurs attribuent à la frayeur qu'ils avaient des géants qui habitaient les environs de Manta, l'abandon qu'ils firent de la province où ils s'étaient d'abord établis et où ils avaient fondé la ville de Cara. Cependant il est plus naturel de croire que, trouvant le pays malsain, ils se dirigèrent vers le nord

à la recherche d'un climat plus favorable. Ils trouvèrent peu d'avantage dans la province d'Atacamès, parce que toutes les côtes maritimes étant humides, chaudes èt dépourvues de mille choses nécessaires à la vie, ils furent donc obligés de chercher une situation plus avantageuse pour s'y établir.

2. L'embouchure de la grande rivière d'Esmeraldas leur ouvrit un chemin pour l'accomplissement de leurs désirs. Ils la remontèrent sur leurs balzas jusqu'à une assez grande distance. La vue d'une nature si riche et si belle, et d'un pays plus élevé et paraissant avoir un climat délicieux, engagea la nation entière à suivre cette route. Elle était très-nombreuse; car depuis deux cents ans qu'elle était errante, elle avait eu le temps de s'accroître considérablement. On dit que jusqu'à cette époque, elle avait eu huit ou dix rois ou scyris. Ce qu'il y a de sûr, c'est que s'étant emparés de toute la partie navigable du fleuve, ils le remontèrent jusqu'à l'endroit

où se réunissent le Silanchi, le Tocachi, le Blanco et le Taoni, dont la jonction forme le port (1) de Quito.

3. Ce port se trouve situé derrière la cordillière de Pichincha, sur le penchant de laquelle le roi Quitu avait construit plusieurs villages que l'on connaît aujourd'hui sous les noms de Bolaniguas, Tocaniguas, Tambillo, Galéa, Nanégal, Mindo et Nono. Les Caras s'en emparèrent facilement. Ayant appris des habitants l'étendue et la richesse du royaume de Quito, ils résolurent d'en entreprendre la conquête. S'ils étaient inférieurs en nombre à leurs ennemis, ils étaient mieux armés et se sentaient supérieurs en valeur et en civilisation; ils réunirent donc toutes les forces de leur nation, et en commencèrent la conquête vers l'an 980 de l'ère chrétienne.

4. Tout ce qu'on raconte de leurs longues

(1) Il ne faut pas oublier que les Espagnols donnent aussi le nom de port aux gorges de montagnes par lesquelles on pénètre dans l'intérieur du pays.

guerres et des hauts faits des deux partis est enveloppé de trop d'obscurité pour que l'on puisse y ajouter foi aveuglément. On sait seulement qu'après la mort de Quitu, dernier roi de la nation envahie, tout le royaume tomba au pouvoir des étrangers, qui prirent le nom de ce prince en s'emparant de ses états, et le donnèrent aussi à tous ceux dont ils firent la conquête.

5. Sous le nouveau gouvernement de Caran-Scyri et de ses successeurs, le pays commença à prendre un autre aspect.

La religion de ces nouveaux venus n'était que pure idolâtrie; le soleil et la lune, qui les avaient toujours guidés dans leurs diverses émigrations, étaient leurs principaux dieux. Au milieu de Quito, devenu leur capitale, et sur une hauteur que l'on nomme aujourd'hui le *Panecillo*, ils avaient élevé un temple au Soleil. Sa porte était tournée vers l'orient, et les deux colonnes élevées dont elle était ornée leur servaient à mesurer l'année so-

laire. Douze piliers entouraient le temple et étaient autant de gnomons qui désignaient par leur arrangement le premier jour de chaque mois. Sur la hauteur qui faisait face au *Panecillo*, et qu'on nomme aujourd'hui saint Jean évangéliste, ils avaient construit un autre temple à la Lune. Nous parlerons plus au long de ces deux temples lorsque l'occasion s'en présentera.

6. Le gouvernement de cette nation, quoique monarchique, était mêlé d'aristocratie. A côté du trône il y avait des seigneuries, héréditaires de mâles en mâles à l'exclusion des filles. Mais à défaut de ligne directe, c'étaient les fils des sœurs, et non des frères, qui étaient appelés à succéder. Le fils du scyri ou celui de sa sœur, qui devait succéder au trône, ne pouvait en prendre possession ni porter le titre de scyri, sans avoir été reconnu comme tel par l'assemblée des seigneurs du royaume; et l'on ne manquait pas de lui refuser cette reconnaissance si on le

croyait incapable de bien gouverner : dans ce cas on élisait à sa place un des principaux chefs.

7. Les Caras n'enterraient pas leurs morts comme le faisaient les Quitus. Ils plaçaient le cadavre à la surface du sol, dans un lieu éloigné de toute habitation, et autour de lui ses armes et ses joyaux les plus précieux. Après avoir célébré en l'honneur du défunt les cérémonies d'usage, on construisait un mur de pierres brutes autour du cadavre. Le droit de poser la première pierre appartenait aux plus proches parents du mort : on couvrait ensuite cette enceinte d'une espèce de voûte que l'on chargeait de tant de pierres et de terre qu'on en faisait un monticule nommé *Tola*, dont le plus ou moins d'élévation dépendait du rang du défunt, et sur lequel se terminaient les cérémonies funèbres que l'on renouvelait à la fin du mois et de l'année.

8. Les décisions du scyri n'étaient mises à exécution qu'après avoir été approuvées par l'assemblée des chefs; celle-ci ne pouvait

rien décider non plus sans le consentement du scyri. La manière d'écrire des Quitos était plus imparfaite que les *quipos* des Péruviens. Leurs archives ou annales, dépositaires de leurs hauts faits, se réduisaient à certaines tables de bois, de pierre ou d'argile, divisées en plusieurs compartiments dans lesquels ils plaçaient de petites pierres de grandeurs et de couleurs différentes et taillées avec art par d'habiles lapidaires. C'était par les diverses combinaisons de ces pierres qu'ils conservaient leur histoire et établissaient toute espèce de calculs.

9. Ils étaient peu avancés en architecture, et tout ce qu'ils construisaient était de mauvais goût : cependant ils faisaient des cintres et des voûtes, chose ignorée chez les autres peuplades indiennes. Ils excellaient dans l'art de tailler les pierres précieuses, et l'on croit même qu'ils furent les premiers qui connurent cet art; car leurs premiers établissements, formés à Tara et à Atacamès,

renfermaient des mines d'émeraudes qu'ils savaient déjà très-bien tailler. Ils tissaient avec art le coton et la laine et savaient tanner les peaux. Ils en faisaient des vêtements qui avaient la même forme que ceux des Péruviens.

10. Ils connaissaient le droit de propriété et l'hérédité des biens. Le scyri se mariait avec une seule femme, mais il pouvait avoir un nombre illimité de concubines. Outre leur épouse légitime, les grands et les chefs du royaume pouvaient en avoir un nombre déterminé; les gens du peuple ne devaient avoir qu'une femme; mais ils étaient libres de la répudier pour les causes les plus légères et d'en prendre une autre. Leurs armes étaient des lances, des piques, des haches et des massues, et ils s'en servaient avec beaucoup plus d'adresse qu'aucune autre nation voisine. La couronne de plumes à un seul rang était la coiffure des hommes d'armes; quand elle en avait deux, c'était celle des nobles et des seigneurs; enfin, il n'y avait

que le roi ou scyri qui eût le droit de porter une émeraude sur le front.

11. Il n'y a rien de certain sur l'histoire de ces peuples depuis leur invasion jusqu'à leur conquête par les Incas du Pérou. Quelques auteurs, s'appuyant sur leurs traditions et leurs dépôts de petites pierres, comptent dix-huit scyris qui régnèrent pendant l'espace de sept cents ans. D'autres ont vu dans les mêmes documents cinq cents ans seulement de domination et la succession de quinze scyris, calcul qui nous semble le plus probable et le plus conforme à leur chronologie. Les noms et la durée du règne de chacun de ces princes me paraissent trop incertains pour les insérer ici.

12. L'amour des conquêtes, passion dominante des scyris, empêcha leurs états de parvenir au même degré de civilisation que l'empire des Incas; ils dirigèrent d'abord leurs armes vers le nord, et l'un d'eux s'empara du territoire des Poritacos, des Collahuasos et des Singuchis; un autre conquit Carambi et Ota-

valo, et un troisième Ymbaya-Huaca; enfin, d'autres s'avancèrent jusqu'à Tura; mais ce fut là le terme des expéditions de ces conquérants. Aucun d'eux n'avait dépassé cette limite à l'arrivée des Espagnols.

13. Dans toutes les provinces nouvellement conquises, les scyris construisirent des forteresses : c'étaient des terrasses de forme carrée, à un ou deux étages, et garnies d'échelles mobiles, dont je parlerai plus tard. Près de là, s'établissait ordinairement un village que les officiers et les capitaines de chaque province, choisis parmi les Caras, venaient habiter sous le prétexte d'enseigner aux naturels du pays l'art de la guerre et du maniement des armes. On trouve encore aujourd'hui des ruines de ces forteresses qui se distinguent à la première vue de celles qu'élevèrent depuis les Péruviens.

14. La province d'*Ymbaya*, la plus vaste et la plus peuplée des environs, fut toujours remuante et de mauvaise foi. A peine avait-

elle été conquise par le quatrième ou le cinquième scyri, qu'elle se souleva de nouveau, et massacra tous les officiers de la nation Cara qui s'y étaient établis. Elle résista pendant longtemps au joug qu'on voulait lui imposer une seconde fois, et ne se rendit qu'après qu'une longue et sanglante lutte l'eut presque épuisée. On en chassa tout ce qui restait d'habitants ; grands et petits furent dispersés dans les autres provinces du royaume ; et on mit à leur place une nouvelle population, toute de nation Cara ; de sorte que cette province, dont le nom même d'Ymbaya fut aboli, prit celui de *Carangui.*

15. La première conquête qui se fit vers le sud, fut celle de la province de Lataconga. Elle était vaste et bien peuplée, mais ses habitants étaient peu guerriers. Ce fut le septième scyri qui s'en empara ; son successeur, qui étendit ses états jusqu'aux confins de la province de Mocha, entreprit, quoique sans succès, la conquête de Purulnua. Depuis longtemps cet

état, aussi grand que l'avait été primitivement celui de Quito, était en guerre continuelle avec les Guanca-Villcas, qui habitaient au bord de la mer, et avec les chefs de Cañar; ces derniers étaient très-aguerris et remportaient toujours la victoire à cause de leur adresse à se servir des armes de trait, qui étaient inconnues aux nations voisines. Outre les lances, les massues et les flèches, ils se servaient avec beaucoup d'adresse de la *huaraca*, c'est-à-dire de la fronde, qu'ils maniaient depuis leur enfance et avec laquelle ils abattaient du haut d'un arbre l'animal ou le fruit qu'on leur désignait. Ils se servaient aussi de l'*huicopa* ou petite massue de bois très-lourd, qu'ils lançaient, et avec laquelle ils atteignaient le but avec autant de certitude qu'on peut le faire avec une arme à feu. Les seyris, voyant donc la supériorité que les Puruhuas avaient sur eux, et songeant de plus qu'ils étaient alliés des Timbos et des Tiguizambis, leurs voisins, renoncèrent à leurs projets et se contentè-

rent de faire un traité d'alliance avec eux.

16. Avec le onzième scyri s'éteignit la ligne masculine de Caran; tous ses fils étaient morts, et il n'avait pas de neveux du côté de sa sœur; il ne lui restait qu'une fille unique nommée Toa, qui, suivant la loi, ne pouvait hériter du royaume. Mais on rapporte que, comme il aimait tendrement cette fille, les grands du royaume consentirent à déroger à l'ancienne loi et à en établir une nouvelle qui permît à la fille de régner conjointement avec le chef qu'elle choisirait volontairement pour son époux et pour successeur au trône. Cette nouvelle loi, qui fut accueillie avec joie et bonheur par toutes les provinces, fut l'unique moyen de réunir au royaume de Quito la province de Puruhua, et successivement toutes les autres jusqu'aux confins de celle de Payta.

§ 3.

Réunion de la province de Puruhua au royaume de Quito.

1. Le onzième Caran-Scyri, quoique avancé en âge, était encore dévoré d'ambition. La nouvelle loi qui assurait pour longtemps l'hérédité de la couronne dans sa famille, lui fit concevoir le projet d'étendre ses états par des alliances, puisque ni lui, ni ses prédécesseurs n'avaient pu le faire par les armes. Il proposa donc à Condorazo, roi de Puruhua, qui était aussi très-avancé en âge et chef d'une nombreuse famille, de s'allier avec lui et de réunir les deux monarchies en une seule, en faisant épouser à son fils aîné, Toa son héri-

tière, qui lui apporterait en dot le royaume de Quito. La proposition fut acceptée aussitôt par Condorazo, et l'union de Toa, et de Duchicela, fils aîné du chef de Puruhua, fut célébrée au milieu des réjouissances universelles. Ce fut ainsi que les descendants de Condorazo montèrent sur le trône de Quito qui fut occupé successivement par quatre scyris de cette race jusqu'à la conquête du royaume par les Incas du Pérou.

2. Condorazo, qui avait sans doute pensé que le scyri lui survivrait, fut en proie à une vive douleur, quand après la mort de celui-ci il vit son fils Duchicela prendre possession des deux trônes, et qu'il fut réduit à n'être que son vassal. Ne pouvant supporter cette position, il se retira dans les montagnes de *Collares*; et, depuis, on n'entendit jamais parler de lui. La tradition rapporte qu'espérant par là s'immortaliser, il s'ensevelit tout vivant sur le sommet le plus élevé de la Cordillière qui prit de lui le nom de Condorazo.

3. Les deux nations proclamèrent avec joie Duchicela, douzième scyri ou roi de Quito; à dater de ce moment, elles déposèrent les armes et vécurent entre elles dans la meilleure intelligence. Duchicela réussit à faire entrer dans la confédération ou pacte de famille le chef de Cañar, et par son influence, tous les seigneurs des autres provinces méridionales, jusqu'à celle de Payta. Ils y consentirent avec joie, non-seulement dans l'espérance qu'un d'entre eux pourrait succéder au trône de Quito, mais encore par la crainte qu'ils avaient tous de se voir assujettis par les Incas du Pérou, dont ils n'ignoraient ni les progrès ni les conquêtes. Le royaume de Quito s'étendit ainsi, du nord au sud, sur une surface de plus de cent vingt-cinq lieues.

Ce fut vers l'an 1300 que s'éteignit la ligne masculine de Caran. L'on rapporte que Duchicela vécut plus de cent ans et en régna paisiblement plus de soixante-dix.

4. Il eut pour successeur Antachi Duchi-

cela, treizième scyri, qui monta sur le trône vers l'an 1370. Son règne dura environ soixante ans. On n'en connaît rien de mémorable. Gualca, son fils aîné, devait lui succéder; mais comme il était généralement abhorré pour ses inclinations perverses et ses cruautés, et qu'il n'avait montré aucune aptitude à gouverner, l'assemblée générale élut à sa place son jeune frère Hualcopo. L'on rapporte que Gualca, irrité de se voir ainsi rejeté, se donna la mort après avoir vainement tenté d'assassiner son frère.

5. L'avénement de Hualcopo Duchicela, quatorzième scyri, eut lieu en 1430. On rapporte qu'il régna trente-trois ans, gouvernant pacifiquement au contentement de tous ses sujets. Il ne voulut jamais déclarer la guerre à aucun de ses voisins. On attribue à ce prince la construction du plus somptueux édifice de cette période; il était situé dans la province de Latacunga, au milieu de la plaine de Callo; les auteurs en parlent de di-

verses manières. Les uns disent que celui qu'éleva Hualcopo fut entièrement démoli par l'Inca Huaynacapac, et qu'il en construisit un autre au même endroit, qui subsiste encore aujourd'hui sous le nom de Pachuzala. S'il faut en croire d'autres écrivains, l'Inca ne fit que l'augmenter et l'embellir. Il est certain que le style de cette architecture et la manière dont les pierres sont taillées rappellent absolument le travail des Incas.

6. Ce fut sous ce règne que commença le démembrement du royaume de Quito, par les conquêtes que fit d'une partie de son territoire Topa Yupangui, douzième Inca du Pérou, vers l'an 1450. Cet événement obligea Hualcopo à prendre les armes, que ses vassaux n'étaient plus accoutumés à manier, depuis le temps que la paix régnait parmi eux. Epiclachima, second frère du roi, fut nommé général de l'armée. C'était un homme de talent et de courage, qui réveilla bientôt ses compatriotes de leur léthargie, et leur inspira

l'amour des combats et le désir de la gloire. Il n'était plus temps de songer à défendre les frontières du royaume, car on avait déjà reçu la nouvelle que les provinces de Huancabamba, de Caxas et de Cascar-Yuncas, s'étaient soumises volontairement à la première invitation que l'Inca leur en avait faite.

7. La soumission de ces provinces fut amenée par la crainte qu'elles avaient des armes puissantes des Péruviens, et par l'admiration que leur avait inspirée la conduite sage et bienveillante de l'Inca. Hualcopo en fut tellement frappé, qu'il perdit tout le courage dont il aurait eu besoin pour sa défense. Les provinces limitrophes allaient être dans le même cas. Il lui paraissait difficile d'envoyer à une si grande distance les secours nécessaires, car il n'y avait à cette époque ni *Tambos* ou logement pour les troupes, ni ponts de lianes sur les fleuves. Il était surtout affligé de la facilité avec laquelle ses provinces se soumettaient aux Incas sans la moindre tentative de ré-

sistance. Il avait même appris que les nations qui habitent la côte avaient envoyé des ambassadeurs à Guancabamba avec des présents et des propositions d'alliance. Aucune de ces provinces, depuis celles de Puruhua jusqu'au sud, en y comprenant toutes les possessions maritimes, n'avait été conquise par les armes des seyris, et par conséquent il n'y avait aucun gouverneur intéressé à les défendre, car elles étaient simplement alliées et non dépendantes du royaume de Quito.

8. Hualcopo résolut donc d'abandonner ces provinces, et ne pensa plus qu'à se fortifier dans celle de Puruhua, sur laquelle il devait le plus compter. C'était de là que ses ancêtres tiraient leur origine; à ce seul titre il la préférait à tous ses autres états. Les habitants en étaient courageux, aguerris et si nombreux qu'ils pouvaient mettre une armée sur pied en très-peu de temps. Il partit donc pour Liribamba, qui en était la capitale, et il y demeura plusieurs

années, jusqu'aux guerres qui lui firent perdre ses états.

9. Le général Epiclachima se hâta de faire élever quelques forteresses, dont cette province était entièrement dépourvue. Hualcopo en fit construire une qui fut célèbre dès cette époque, et qui le devint encore davantage par les événements tragiques dont elle fut le théâtre dans des temps plus récents.

Les anciens chefs de Puruhua avaient un lieu de plaisance peu éloigné de Liribamba, du côté de l'orient. Il était entouré de petits lacs qu'environnaient des collines peu élevées dont les flancs étaient couverts de bois agréables remplis d'animaux de toute espèce. Les lacs communiquaient entre eux au moyen de canaux réguliers, creusés de main d'homme, et les îles qu'ils formaient étaient couvertes d'une multitude de maisons et d'une nombreuse population. Hualcopo construisit une forteresse à l'entrée de ce lieu de plaisance, et au milieu du lac un palais où sa femme

devait faire ses couches, et où elle mit au monde Cacha, son premier-né, qui donna son nom à cet endroit.

10. Tout le temps que le roi Hualcopo avait consacré à ses préparatifs, l'Inca Capac-Yupangui l'avait employé à poursuivre ses conquêtes ; il avait soumis les provinces de Payta et de Tumbez, et de là il avait envoyé ses capitaines pour organiser les provinces maritimes; se dirigeant ensuite vers les Cordillières, il avait soumis Zarza, Paltas, et les provinces voisines : il était resté deux ans dans celle de Cañar, qui s'était rendue la dernière. Pendant ce temps il y fit construire des palais et des forteresses, tant à Tumibamba, dans la partie méridionale, que vers le nord sur les frontières du grand Cañar; de sorte qu'il ne lui restait plus à conquérir que les petites provinces d'Alausi et Tiquizambi, qui le séparaient de Pur uhua.

11. Lorsque l'Inca eut franchi ces faibles barrières, Hualcopo s'avança à la tête de son

armée jusque dans la province de Tiquizambi, qu'il considérait, en raison de leur vieille alliance, comme une des frontières naturelles de la province de Puruhua. Ce fut là qu'il commença à disputer le passage à l'Inca, et qu'il s'efforça d'arrêter le progrès de ses conquêtes jusqu'alors si rapides. L'Inca voulut employer avec Hualcopo le moyen qui lui avait réussi jusqu'alors en lui proposant son alliance; mais celui-ci était résolu à défendre jusqu'à la mort son royaume et son indépendance. A mesure que l'Inca gagnait du terrain, il construisait une nouvelle forteresse; et il repoussa ainsi le seyri jusqu'à Teocaxas, où se trouvaient ses premières fortifications défendues par une multitude de guerriers. L'Inca ne put s'en rendre maître qu'après un siége de trois mois, qui lui coûta une partie de ses meilleures troupes.

12. Epiclachima, voyant qu'il ne pouvait les défendre plus longtemps, résolut de livrer une bataille générale. Son armée était la plus nombreuse; mais ses soldats étaient nouveaux

et sans expérience. L'armée de l'Inca, au contraire, quoique inférieure en nombre, était composée de vétérans pliés à une discipline rigoureuse et habitués aux conquêtes. Quoique le général des Quitos sût apprécier cette différence, il espéra, mais en vain, que le nombre l'emporterait. La bataille fut très-sanglante: la victoire, longtemps incertaine, se déclara enfin en faveur de l'Inca, par la mort d'Epiclachima et de plus de 16,000 de ses soldats.

13. Hualcopo se retira avec les débris de son armée à Liribamba, où il espérait trouver des renforts qu'il attendait de Quito ; mais trompé dans ses espérances, il continua sa retraite jusqu'aux frontières de la province de Mocha, où il les rencontra. Avec ces secours il résolut de se fortifier dans cet endroit et d'y attendre l'Inca, devant lequel il n'espérait plus être obligé de fuir. Il nomma, pour son général, le fils aîné de son frère Epiclachima qui venait d'être tué. Ce fils se nommait Calicuchima, et était, à ce qu'il paraît, d'un talent

supérieur à celui de son père. Cependant Capac-Yupangui, qui était dans les environs, renouvela ses propositions de paix, en exhortant son adversaire à se soumettre; mais le roi de Quito rejeta avec mépris toutes ses offres. L'Inca lui livra plusieurs combats dont il ne sortit pas toujours vainqueur.

14. L'Inca, voyant que la position de l'ennemi était inexpugnable, n'essaya pas de pénétrer plus avant, et crut plus prudent d'assurer les conquêtes qu'il avait déjà faites en construisant diverses forteresses qui seraient comme les dernières limites de son empire. Il y plaça une partie de ses meilleures troupes, nomma de nouveaux gouverneurs dans chacune de ses nouvelles provinces, et rentra triomphant et couvert de gloire dans Cuzco, sa capitale. Ceci eut lieu vers l'an 1460.

15. Le roi Hualcopo survécut peu de temps à ces pertes considérables, et trois ans de douleur et de regrets suffirent pour le faire descendre au tombeau. Cacha, son fils aîné,

lui succéda, et fut le quinzième et dernier scyri de la deuxième époque. Son règne, qui fut des plus malheureux, dura seulement vingt-quatre ans. Sa santé était très-mauvaise; mais son courage extraordinaire et son talent pour gouverner le firent vivre en héros et mourir les armes à la main. Dès qu'il s'était vu en possession du trône, il avait entrepris de réparer les pertes que son père avait faites, et il attaqua avec tant d'audace et de courage les troupes de l'Inca, qu'il les passa toutes au fil de l'épée, et détruisit entièrement leur forteresse de Mocha.

16. Cette glorieuse action fut suivie de la conquête de toute la province de Puruhua, qui ne s'était soumise que par la force au joug de l'étranger. Il continua sa marche jusque chez les Tiquizambis, ses anciens alliés; mais il ne put aller au delà à cause de l'obstination que montrèrent les Cañarès, qui préféraient la domination péruvienne à celle de Quito. Il leur fit, pendant plusieurs années, une guerre

acharnée sans obtenir de grands avantages, et acheva de détruire sa santé, qui s'affaiblissait de jour en jour par une certaine contraction de nerfs causée par une blessure à la cuisse.

17. Cacha n'avait qu'une unique fille nommée Paccha, qu'il regardait comme son héritière, et dans laquelle il avait mis toute son espérance. Elle s'était retirée à Quito après avoir abandonné le lieu enchanteur où elle était née près de Liribamba, et qui se nommait du nom de son père Cacha; mais elle y retourna avec lui dès qu'il eut recouvré la province de Puruhua. Ils ne purent jouir longtemps du bonheur de cette solitude, car Huayna-Capac, treizième Inca du Pérou, fils et successeur de Tupa-Yupangui, irrité de ce que le scyri de Quito eût reconquis une partie de ce qu'avait possédé son père, résolut de le détrôner entièrement.

§ 4.

Fin de la deuxième époque par la conquête de l'Inca Huayna-Capac.

1. Huayna-Capac (1475), qui fut certainement un des plus grands Incas du Pérou, et qui par cette raison fut surnommé *le Grand* et *le Conquérant*, commença par diriger ses troupes vers les anciennes limites du royaume de Quito, car il y avait encore, de ce côté, des tribus qui lui étaient restées fidèles. Il ne s'arrêta que pour y construire des palais somptueux, et des temples plus magnifiques que ceux de ses ancêtres; il éleva un palais, une forteresse, et un temple au Soleil, avec

un monastère de deux cents vierges consacrées à son service, dans la province de Huancabamba. Dans celle de Tumbez, il reconstruisit une antique forteresse qu'on supposait remonter à plus de mille ans, avec un palais, un temple au Soleil et un autre monastère de plus de deux cents vierges choisies parmi les plus belles des provinces environnantes.

2. De Tumbez, Huayna-Capac envoya ses ambassadeurs à Tumbala, roi de l'île de Lapuna, pour l'engager à se soumettre volontairement.

Ce perfide chef voulut suivre l'exemple de ses prédécesseurs, qui, après s'être alliés au premier scyri Duchicela, furent aussi les premiers à rompre l'alliance. En ayant contracté une autre avec l'Inca Tupac-Yupangui, Tumbala entretint de secrètes intelligences avec les provinces maritimes, et les engagea à massacrer les chefs péruviens qui étaient venus pour les instruire.

Huayna-Capac tomba dans le même piége : Tumbala, ayant accepté sa proposition et ses présents, lui en envoya d'autres, et l'invita à venir lui-même jouir des beautés de son pays, annonçant que, dans cette espérance, il faisait construire en toute hâte un logement digne de le recevoir.

3. Dès que les ambassadeurs furent sortis de l'île, Tumbala ordonna aux prêtres de faire des sacrifices aux idoles pour savoir de quelle manière il devait se conduire avec l'Inca. Il envoya de secrets messagers aux nations voisines du continent pour les engager à coopérer à ses projets de trahison en leur donnant l'espoir, par ce moyen, de se délivrer du joug étranger, et en attendant il se prépara à recevoir l'Inca avec magnificence.

Huayna-Capac se rendit en effet dans l'île de Lapuna, accompagné d'une grande partie de ses meilleures troupes, composées des Hanan-Cuzcos et des Urin-Cuzcos, fleur de la no-

blesse et de l'armée. Leur marque distinctive était de porter de grands anneaux d'or aux oreilles, ce qui, par la longueur de celles-ci, les a fait nommer communément *Orejones*. Quand Tumbala eut célébré les grandes réjouissances qu'il avait préparées pour la réception de Huayna-Capac, il chercha l'occasion d'exécuter la trahison qu'il méditait; elle se présenta bientôt. L'Inca étant obligé de retourner à Tumbez avec ses Orejones, on les embarqua sur de grandes *balzas* (ou radeaux) qui devaient les conduire au continent. Mais parvenus au milieu du golfe, les insulaires détachèrent inopinément les pièces de bois qui formaient ces radeaux et noyèrent tous ceux qui les montaient, massacrant ceux d'entre les Orejones qui essayaient de se sauver à la nage; de sorte qu'il n'échappa pas un seul à cette affreuse trahison.

4. Huayna-Capac apprit avec douleur la perte des plus vaillants guerriers de son armée. Décidé à en tirer une vengeance exem-

plaire, il réunit ce qu'il lui restait d'Orejones, et en forma une armée avec laquelle il s'embarqua pour l'île de Lapuna, dans des *balzas* qu'il avait fait construire à cet effet: les insulaires furent tous massacrés à leur tour; on n'épargna que les femmes et les enfants. De là, il passa dans la province de Guanca-Villcas, où l'un de ses ordres n'ayant pas été exécuté, il condamna les habitants à porter un signe perpétuel d'infamie. Depuis longtemps ils avaient l'habitude de s'arracher deux dents de devant à la mâchoire supérieure; l'Inca ordonna que dorénavant ils en arracheraient quatre de plus, c'est-à-dire trois en haut et trois en bas. Il entreprit de construire une route royale depuis l'embouchure du fleuve Guayaquil, mais elle ne fut jamais achevée.

5. L'Inca se rendit ensuite dans la province Manta. Parmi les nombreuses tribus qui l'habitaient, se trouvaient les Pachunsis; ceux-ci avaient hérité de leurs ancêtres, les géants, qui peuplèrent les premiers le pays, l'habitude

du péché contre nature : il mit le pays à feu et à sang et massacra presque tous les habitants; ensuite il établit une loi qui condamnait à mort tous ceux qui s'adonneraient à ce vice. Il réduisit après cela à l'obéissance les autres tribus jusqu'à Quaques; mais il ne put soumettre celles qui s'étendaient jusqu'à Colima. Dans l'endroit où il s'arrêta, il construisit une forteresse, et y laissa des guerriers pour la défendre et civiliser ces peuples ignorants et barbares.

6. En revenant par le chemin des Cordillières, il s'écarta un peu de sa route pour conquérir à sa droite la province des Pacamoros, qui étaient renommés dans tout le Pérou. C'était une nation puissante et féroce, d'une grande habileté à manier les armes, et qui n'avait subi jusqu'alors aucun joug étranger. L'Inca éprouva de leur part tant de résistance, et les Orejones conçurent d'eux une telle crainte, qu'ils furent obligés d'abandonner leurs projets et de se retirer. L'Inca passa

ensuite dans la province de Cañar, et en arrivant à Tumibamba, où son père avait élevé un palais, il s'y arrêta, et en commença un autre plus beau avec un temple au Soleil et un monastère de six cents jeunes vierges, ouvrage le plus grandiose et le plus célèbre de tous ceux de son règne. Il parcourut le reste de la province, non-seulement avec facilité, mais en triomphe, et au milieu des fêtes et des acclamations de toute la population, jusqu'aux extrémités du grand Cañar, où il éleva ce magnifique palais qui existe encore aujourd'hui et a été l'objet de l'admiration des nations européennes (1).

7. C'est là qu'étaient les limites de son empire, les autres provinces ayant été reprises par le dernier roi de Quito, contre lequel il portait exclusivement ses vues. Avant de mettre à exécution ce projet qui l'avait fait sortir de Cuzco, il construisit, sur le mont Lashuay

(1) Voyez, sur les ruines d'Hatun Cañar, le *Voyage de M. de la Condamine* et celui de *D. Antonio de Ulloa.*

une tour élevée qui existe encore aujourd'hui, ainsi que d'autres forteresses et divers édifices disposés aux alentours, tant sur la partie supérieure des Cordillières que sur l'inférieure qui était un point intermédiaire.

8. Tandis que l'Inca répandait le bruit de ses conquêtes et la gloire de son nom puissant, et que dans l'espace de dix années seulement il avait élevé tant de somptueux édifices, qui semblaient devoir exiger des siècles de travail, l'infortuné scyri Cacha devenait toujours plus faible de santé et de puissance. Plus le bruit des conquêtes toujours croissantes de l'Inca venait frapper ses oreilles, plus il regrettait amèrement son impuissance à le combattre et à arrêter sa marche triomphante. Pour un cœur aussi vaillant que le sien, ce devait être un tourment atroce que de se voir ainsi enchaîné et privé de la gloire d'accompagner ses guerriers au combat.

9. Il donna cependant à son neveu, le général Calicuchima, et aux gouverneurs et chefs

des provinces, les ordres nécessaires pour le remplacer dans cette circonstance, puisqu'il ne pouvait sortir de Liribamba. Les principaux points de défense étaient fortifiés et munis de troupes et de vivres. Celui qui était le plus avancé, et où les Puruhaès s'étaient retranchés, était situé sur la rive orientale du fleuve Achupallas, dont le cours impétueux et rapide n'offrait à l'armée d'autre passage que par la pente orientale du mont Lashuay, où l'Inca se trouvait déjà avec son armée. Celui-ci tenta le passage, mais les balles de pierre que lançaient les Puruhaès avec leurs frondes, les empêchèrent d'atteindre la rive opposée.

10. Huayna-Capac, retenu sur cette hauteur dangereuse et couverte de neige, employa le temps qu'il y demeura à construire un petit temple au Soleil, et les célèbres bains d'eaux thermales que l'on y voit encore aujourd'hui. En même temps, il avait donné ordre de recruter tous les Cañarès que l'on pourrait trouver, espérant qu'habitués à

leurs montagnes et à leurs chemins difficiles, ils parviendraient à traverser ce fleuve par la partie supérieure, et à déloger l'ennemi campé sur l'autre rive. Les deux armées se livrèrent une sanglante bataille, et les Cañarès, supérieurs à leurs ennemis, remportèrent une victoire complète : l'Inca resta ainsi maître du passage. Avant de l'effectuer, il construisit, sur la rive occidentale, une petite tour dont on voit encore les ruines, ainsi qu'un pont de lianes, par lequel il se rendit dans la vallée de Tiocaxas, sans rencontrer d'autre résistance.

11. Ce fut dans ce même désert sablonneux, enfermé entre les deux Cordillières, qu'avait eu lieu la bataille sanglante que se livrèrent l'Inca Tupac-Yupangui et Hualcopo-Scyri. Cette seconde action, moins sanglante il est vrai, mais plus funeste, fut suivie plus tard, dans le même endroit, de celle qu'y livra le conquérant Belalcazar.

L'armée du scyri s'était retranchée dans cet

endroit : si elle eût été déterminée à rester fidèle à son souverain, elle aurait été invincible. Les capitaines que l'Inca avait envoyés pour reconnaître le pays, en éprouvèrent de l'inquiétude et de la crainte ; mais celui-ci s'empressa de faire recruter des troupes dans toutes les provinces qu'il avait laissées derrière lui ; et tandis qu'elles venaient grossir son armée, il envoya ses ambassadeurs à Cacha, pour lui offrir son amitié s'il se soumettait volontairement.

12. Le scyri lui répondit qu'il ignorait le motif pour lequel les Incas venaient attaquer ses états, et qu'il ne leur en avait donné aucun sujet ; qu'il était né libre et souverain, et qu'il aimait mieux mourir les armes à la main que de cesser de l'être et de courber sa tête sous le joug. Cette réponse fière irrita tellement l'Inca qu'il voulait sur-le-champ livrer la bataille à Calieuchima ; mais sentant que leurs forces n'étaient pas égales, il cacha son dépit, et sous prétexte de travailler à

faire la paix avec son ennemi, il envoya ses prudents Orejones au milieu des capitaines de Cacha, pour tâcher de les gagner par des promesses ou des menaces, moyen qui lui réussit beaucoup mieux que s'il eût grossi son armée par de nouvelles recrues.

13. L'obstination du seyri le força cependant à recommencer les hostilités qu'il suspendait de temps en temps pour offrir de nouveau la paix et travailler à gagner les chefs ennemis. Enfin, au regret des deux partis, une bataille décisive s'engagea; la victoire resta longtemps indécise, jusqu'à ce qu'une partie des capitaines du seyri, abandonnant son camp, se déclarèrent en faveur de l'Inca.

14. A cette triste nouvelle, Cacha, porté sur les épaules des siens, se retira dans la forteresse de Mocha, résolu de ne pas dépasser cet endroit, tant qu'il lui resterait un souffle de vie. Il ordonna à ses troupes de le suivre, et, ayant formé un conseil de

guerre avec les capitaines qui lui étaient restés fidèles en apparence, il vit avec regret que presque tous étaient d'avis opposés. On lui conseillait de se soumettre à l'Inca, qui se montrait toujours prêt à accorder son amitié, lui représentant que son armée était presque entièrement détruite, et que son obstination serait cause de la perte du peu de braves qui lui restaient.

15. Les trois caciques de Cayambi, de Carangui et d'Otavalo furent seuls d'opinion qu'il fallait mourir en combattant avec honneur, plutôt que de devenir, eux, leurs femmes et leurs enfants, les esclaves de l'Inca. Ils conseillèrent à Cacha d'abandonner, non-seulement Mocha, mais aussi Quito, où étaient, à ce qu'ils disaient, une quantité de gens dévoués à l'Inca, et de se retirer dans leurs provinces, où ils le défendraient jusqu'au dernier soupir; ils ajoutaient que là, ainsi que dans les provinces situées plus au nord, il lui serait plus facile de recruter de fidèles soldats. Cacha

accueillit avec joie cette proposition, qui s'accordait le mieux avec son caractère et ses sentiments d'honneur. Le seul regret qu'il eut fut de laisser son neveu Calicuchima, blessé grièvement par suite de la trahison de ses propres officiers. Après avoir donné les ordres nécessaires à son départ, il se hâta d'arriver à la meilleure forteresse que les premiers scyris eussent construite dans la province d'Otavalo.

16. Cette forteresse était située dans la vaste plaine de Hatun-Taqui, ainsi nommée parce qu'elle contenait le plus grand tambour de guerre de tout le royaume. La place était de forme carrée, très-élevée, et garnie de deux terre-pleins et d'échelles mobiles; elle pouvait contenir de cinq à six mille hommes, de sorte que l'armée, qui s'était campée à l'entour, formait une ville entière qui occupait toute la plaine. Personne ne put déterminer Cacha à monter dans la forteresse; car, s'armant de forces extraordinaires au milieu de sa faiblesse, il se fit porter à la tête de ses troupes sur une

espèce de litière, et remplit, non-seulement le devoir d'un souverain, mais même celui d'un général d'armée.

17. L'Inca ne tarda pas à le suivre, et lorsque les deux armées furent en présence, voulant sauver la vie d'un grand nombre de guerriers, il fit à Cacha de nouvelles propositions de paix; mais le scyri lui répondit qu'il ne faisait que se défendre, et que ce n'était pas à lui qu'on devait imputer tous ces malheurs, mais à celui qui lui faisait une guerre si injuste.

18. L'Inca donna le signal de l'attaque avec l'ordre de ne faire quartier à aucun de ceux qu'il appelait des rebelles. Les premiers combats durèrent plusieurs jours; on s'arrêtait souvent pour donner la sépulture aux morts des deux partis et réparer les pertes par de nouvelles recrues. Mais enfin la bataille devint sanglante et décisive; jamais il n'y en eut de plus longue ni de plus acharnée, et la victoire semblait pencher du côté du scyri, lorsque

soudain il tomba percé d'une lance qui lui traversa le corps de part en part : avec lui s'évanouirent le courage et l'ardeur de ses soldats. Cependant en rendant les armes à l'Inca, et avant que le scyri eût expiré, ils proclamèrent, pour son successeur, sa fille Paccha, héritière du trône et du titre de scyri.

19. En voyant ces actes contradictoires, l'Inca en fut douloureusement surpris; mais il n'en laissa rien paraître, et montrant, au contraire, des sentiments tout paternels, il accorda la vie à ceux qui jusqu'alors étaient ses ennemis. Il ordonna qu'on rendit, avec la plus grande pompe, les derniers devoirs au roi ct aux grands qui étaient morts avec lui, et qu'on enterrât les soldats des deux partis dont les cadavres couvraient les champs de bataille. Tandis qu'on portait le corps du scyri à Quito, pour l'ensevelir dans le sépulcre de ses ancêtres, cette immense plaine se couvrit de plus de douze mille *tolas* ou tombes, de la forme de petites montagnes

coniques de diverses grandeurs, suivant l'usage des Caras : on en trouve encore aujourd'hui de très-bien conservées, qui témoignent de la triste fin de leur empire.

§ 5.

Commencement de la troisième époque et du règne de l'Inca Huayna-Capac.

1. Le triomphe de Huayna-Capac et la plus belle de toutes ses conquêtes finirent la deuxième époque et marquèrent le commencement de la troisième, pendant laquelle les deux royaumes n'en formèrent plus qu'un seul. Cette époque commence à l'année 1487 de l'ère chrétienne. Quand les cérémonies funèbres du dernier scyri furent achevées, l'Inca, qui y avait assisté en personne avec une extrême magnificence, se retira dans le logement qu'on lui avait préparé; mais il ne

put prendre de repos de plusieurs jours. Il avait été frappé de la froideur avec laquelle beaucoup de caciques lui avaient prêté serment de fidélité, mais encore plus de la proclamation, comme scyri, de la fille du roi défunt, de qui elle avait reçu, dès son enfance, les enseignements et adopté les principes.

2. Aucun des gouverneurs ni des caciques vaincus ne se montrait plus dévoué et plus soumis, en apparence, que celui de Carangui, parce que nul que lui ne tramait une plus noire trahison contre son nouveau maître. Il se conduisit avec tant d'art et de prudence, qu'on ne soupçonna pas ses projets. La froideur des autres se démentait tous les jours par leur ponctualité à accomplir les ordres qu'on leur donnait; de sorte que Huayna-Capac finit par se persuader que les premières démonstrations ne venaient que d'un regret naturel et momentané de se voir sous un nouveau chef. Il était devenu plus confiant et plus libre de soupçons : sans crainte de

trahison aucune, il dormait au milieu de son armée, qui se livrait à l'oisiveté et à la mollesse, et unissait ses festins à ceux des vaincus. Cependant, une nuit, les Caranguis l'attaquèrent avec tant d'impétuosité qu'ils massacrèrent la plus grande partie de la garde de l'Inca, composée d'Orejones, et que la vie de Huayna-Capac lui-même courut de grands dangers.

3. Mais celui-ci, revenu de sa surprise, ne douta pas que les auteurs de cette affreuse trahison ne fussent en effet les Caranguis (alors une des nations les plus nombreuses), et il résolut de les en punir par le plus horrible châtiment. Ils s'étaient retirés, avant le jour, dans leur province, croyant qu'on ne les connaîtrait pas, ou que du moins ils seraient en état de faire une vigoureuse défense; mais le jour même, l'Inca marcha avec toute son armée contre cette malheureuse nation, et fit massacrer tous les hommes en état de porter les armes, sans qu'il en échappât un seul. Les

auteurs qui ont parlé de ce fait ne sont pas d'accord sur le nombre des morts.

4. Quelques-uns disent qu'il s'éleva à quarante mille, d'autres à trente mille, et d'autres enfin, s'appuyant sur Cieça de Leon (*Chrón. del Perú*, c. 37), parlent seulement de vingt mille. Les cadavres qui furent jetés dans le lac qui est voisin de la capitale des Caranguis, en teignirent tellement les eaux, qu'il prit le nom de *Yaguar-Cocha* ou *lac de sang*. L'Inca, considérant que cette province s'était nommée d'abord *Yambayá*, et qu'à cause d'une trahison semblable, on avait changé le nom en celui de *Carangui*, remplaça celui-ci par le mot de *Huambraconas*, qui veut dire *nation d'enfants*, parce que les femmes et les enfants avaient seuls survécu au châtiment; mais ce nom ne lui resta que jusqu'au temps où ces enfants furent devenus des hommes.

5. Quoique cette victoire pût le tranquilliser pour l'avenir, l'Inca, en homme politique et rusé, méditait un autre projet qui devait as-

surer encore mieux sa nouvelle conquête, il résolut de s'unir à Paccha, fille du dernier scyri et son successeur. C'était une jeune fille de vingt ans, dont il avait remarqué la beauté, et qui, suivant les lois du royaume, devait donner la couronne à son époux. Il considéra cette union comme le seul moyen qui pût le tranquilliser sur l'avenir. Ce plan obtint l'approbation unanime de tous les conseillers, et Paccha elle-même, y voyant le seul remède à ses malheurs, s'empressa d'y consentir.

6. Toutes les provinces du royaume reçurent cette nouvelle avec une joie inexprimable et la saluèrent par des réjouissances et des fêtes magnifiques. L'Inca, voulant répondre à ces démonstrations et s'attacher davantage ses nouveaux vassaux, mit, le jour du mariage, sur son *Llauto* ou bandeau impérial, l'émeraude, insigne des rois de Quito. La solemnité eut lieu dans la capitale avec toute la splendeur et tout l'éclat possibles; les fêtes durèrent vingt jours, et, depuis lors Huayna-

Capac fut non-seulement jusqu'à sa mort aimé et respecté de tous ses sujets, mais idolâtré par eux.

7. Je ne dois pas passer ici sous silence la différence qui existe entre les historiens anciens et modernes sur ce point principal de l'histoire de la troisième époque du royaume. Quelques-uns, s'appuyant tant sur les anciens historiens, Niza (*Las dos Líneas*), Bravo Saravia (*Antiguedades del Perú*), et Gomara (*Historia general*, c. 119), que sur les modernes, Collahuaso (*Guerras civiles*), et Robertson (*Hist. gen. d'Amér.*, liv. VI, p. 196), disent que Huayna-Capac prit scyri Paccha pour sa légitime épouse. D'autres en parlent comme d'un simple concubinage, et la plupart des auteurs modernes n'ont fait que suivre aveuglément cette opinion. Ceux qui l'ont soutenue s'appuient sur deux prétendues lois, dont l'une n'a jamais existé dans le pays, et l'autre n'a pas été comprise. Les auteurs modernes ne l'ont point discutée et s'appuient seulement

sur le témoignage des anciens historiens, leurs devanciers.

8. Avant de parler de ces lois, je dois dire que la coutume permettait aux Incas de prendre, non-seulement une, mais trois ou quatre épouses légitimes et autant de concubines qu'ils le voulaient. La loi de succession au trône appelait toujours le fils de la première, et, à défaut de celui-ci, ceux des autres femmes, d'après leur ordre respectif; de sorte que lorsqu'aucun fils n'était né de ces diverses femmes, l'aîné d'une des concubines pouvait hériter. Huayna-Capac avait d'abord épousé Rava-Oello, dont il avait eu Atoco, son premier-né, qui reçut au deuxième *baptême* le nom de Inti-Cusi-Hualpa, et fut connu généralement sous celui de Huascar, parce que son père avait fait fabriquer une longue chaîne pour célébrer sa naissance; car *Huascar* signifie *corde* ou *chaîne*. On ignore s'il eut des enfants de sa deuxième femme, mais on sait que de la troisième, nommée

Mama-Runta, il eut Manco-Capac II, ainsi que plusieurs autres enfants de ses concubines de Cuzco, avant qu'il ne vînt à Quito.

9. La loi qu'ont imaginée quelques auteurs serait que l'Inca ne pouvait se marier qu'avec une de ses sœurs, s'il en avait, ou avec une de ses plus proches parentes. Ils disent que cette loi était de Manco-Capac I, fondateur de l'empire, qui se maria avec sa sœur, ainsi que le firent tous ceux de ses successeurs qui en eurent. D'après l'autre loi, qui a été mal comprise, aucun Inca ne pouvait se marier avec une étrangère, pour que le sang royal ne fût pas souillé par son mélange avec celui d'une race inférieure. Il est inutile de démontrer que cette loi eût été parfaitement inutile, si la première eût existé, car la sœur de l'Inca ne pouvait être une étrangère. Il est certain, d'ailleurs, qu'à défaut de parentes, l'Inca pouvait choisir une épouse parmi les vierges du Soleil, qui étaient étrangères, puisqu'on les tirait des provinces conquises.

10. Mais, en admettant que l'Inca ne pût épouser qu'une personne de la famille royale, rien ne prouve qu'elle dût être sa sœur. Les lois de l'empire défendaient, au contraire, d'épouser sa parente au premier degré; elles furent observées rigoureusement depuis le règne de Manco-Capac, premier Inca, jusqu'à celui de Topa-Yupangui, père de Huayna-Capac. Topa-Yupangui, épris de Mama-Oello, sa sœur paternelle, et voulant l'épouser, fut obligé d'abolir cette loi et de déclarer que les Incas pouvaient épouser leurs sœurs utérines ou consanguines. La même permission fut accordée aux grands du royaume, mais seulement à l'égard de leurs sœurs utérines.

11. Le P. Acosta (*Historia general y moral*, lib. VI, c. 18) dit que le premier prince qui se maria avec sa sœur consanguine fut Topa-Yupangui, et que le premier qui épousa sa sœur de père et de mère fut son fils Huayna-Capac. Ceci prouve suffisamment que, des deux lois dont nous avons parlé plus haut,

comme citées par plusieurs auteurs, l'une n'a jamais existé, et l'autre a été mal interprétée. Il faut remarquer que si un Inca ne pouvait se marier avec une étrangère, pour ne pas souiller le sang royal, cette loi ne devait s'appliquer qu'à une étrangère de condition inférieure, et non à Paccha, qui ne pouvait souiller le sang des Incas, puisqu'elle était d'un rang égal au leur. En supposant d'ailleurs que cette loi existât, Huayna-Capac ne pouvait-il pas y déroger pour épouser Paccha? Les Incas, qui avaient fait les lois, savaient très-bien les changer, quand cela était conforme à leurs intérêts.

12. Si, comme cela est certain, Topa-Yupangui, père d'Huayna-Capac, abolit la loi qui lui défendait d'épouser sa sœur, quoiqu'elle fût conforme à la loi naturelle, le fils n'a-t-il pu abolir celle qui aurait empêché son mariage avec Scyri Paccha, mariage qui était approuvé par le conseil des grands de l'empire, et qui devait assurer la tranquillité de sa nouvelle conquête? Aurait-il atteint ce but

en la prenant simplement pour sa concubine?

13. Il ne faut pas oublier qu'à son mariage, l'Inca prit le titre de roi de Quito et plaça sur son front l'émeraude, insigne des seyris, non à titre de conquête, ce qui aurait été considéré comme une usurpation, mais à cause de son mariage avec l'héritière légitime. Ce fut pour cette raison qu'il désigna, dans son testament, son fils Atahualpa comme devant régner sur Quito, du chef de la reine Paccha, sa mère, dont il était l'héritier légitime, comme je le dirai en son lieu.

14. Tout ce que disent quelques auteurs vient de leur ignorance des lois et de la généalogie des rois de Cuzco et de Quito; points sur lesquels les premiers historiens ont commis les erreurs les plus grossières. Francisco de Xerez, un des plus anciens, dit que Huayna-Capac était natif et roi de Quito; qu'en étant sorti avec une puissante armée, il se dirigea vers le sud, et que, parmi les conquêtes qu'il fit, se trouvait une ville à laquelle

il donna le nom de Cuzco, parce que c'est ainsi qu'il s'appelait lui-même (*Conquista del Perú*). Pedro Cieça de Leon, quoique grand investigateur d'antiquités, s'est aussi trompé grossièrement sur ce fait; il dit qu'on lui avait appris, à Quito, que l'Inca Atahualpa était fils de Huayna-Capac et de la reine Paccha, et qu'il était né dans le palais de Carangui; mais qu'il ne pouvait pas le croire, et que cette version lui paraissait une fable. Il pense qu'Atahualpa était né, à Cuzco, d'une des premières femmes de l'Inca (*Crónica del Perú*, cap. 37).

De semblables écarts ne sont point à suivre aveuglément; les citations de pareils auteurs ne peuvent servir qu'à ceux qui font métier de copier les erreurs d'autrui.

15. L'histoire du royaume de Quito étant mêlée à celle de l'empire péruvien, je crois convenable d'interrompre le fil de ma narration, pour donner quelques tables chronologiques très-succinctes des souverains des deux

pays. Le lecteur pourra, par leur examen, mieux comprendre ce que nous avons dit déjà, ainsi que ce qui va suivre. Le premier auteur qui les ait dressées a été Fr. Marcos Niza, qui les intitule : *Les deux lignes des seigneurs de Cuzco et de Quito*. Plus tard, elles furent corrigées par D. Bravo Saravia. Pour ce qui regarde la ligne des Incas, elle a été recorrigée par l'Inca Garcilasso de la Vega, qui était versé dans les antiquités et la langue de son pays natal.

16. La ligne des rois de *Quito* a été refaite, avec plus de talent et avec la connaissance de sa langue maternelle, par le cacique D. Jacinto Collahuaso, dans ses *Guerres civiles d'Atahualpa*. Il y a des différences notables entre tous les auteurs qui ont fait de semblables tables, soit dans le nombre des Incas et des scyris, soit dans la date ou la durée de leur règne; car cette histoire n'ayant d'autres sources que les traditions, les quipos et les petits *cailloux de compte*, chacun les com-

prend diversement et suit l'opinion qui lui semble la meilleure. Je choisis celle qui me paraît se rapprocher davantage de la vérité, et sur laquelle la plupart des historiens se trouvent d'accord.

§ 6.

Table chronologique des rois de Quito.

1. J'omets entièrement les rois de la première époque, ignorant leur origine, leur nombre et leurs noms. Je ne peux citer que le dernier, nommé *Quitu*, qui mourut vers l'an 980 de l'ère chrétienne. Je ne parle pas non plus des seyris, qui régnèrent sur les bords de la mer; car les uns disent qu'ils commencèrent à gouverner vers l'an 600, et les autres vers l'an 800 après J.-C. Les uns en comptent sept, d'autres huit, dont on ignore les noms.

Règne des scyris à Quito.

2. Niza dit que l'on doit partir de l'an 800 pour trouver une succession de dix-huit scyris jusqu'à la conquête du pays par les Incas du Pérou. Saravia et Collahuaso disent quinze, à dater de l'an 980, dont les onze premiers sont de la ligne masculine de Caran, et les quatre autres, de la même ligne féminine et de la masculine des Duchicelas de Puruha.

3. Les onze premiers régnèrent trois cent vingt ans. En 1300, la ligne masculine s'éteignit avec le onzième. Leurs noms et la durée de leur règne sont très-incertains.

Les 11 scyris de Caran régnèrent	320	ans, de	980 à 1800.
12. Toa et Duchicela scyri. . .	70	—	1300 — 1370.
13. Atauchi Duchîcela.	60	—	1370 — 1430.
14. Hualcopo Duchicela. . . .	33	—	1430 — 1463.
15. Cacha Duchicela.	24	—	1463 — 1487.

De la ligne féminine des Duchicelas de Puruha continuée par leur alliance avec les Incas du Pérou.

16. Paccha et Huayna-Capac régnèrent 38 ans, de 1487 à 1525 ; il était 13e Inca du Pérou et 16e roi de Quito.

17. Atahualpa, son fils, 17e roi, régna 8 ans, de 1525 à 1533 ; il fut 15e Inca du Pérou et 17e roi de Quito.

18. Hualpa-Capac, son fils, 18e, régna pendant les deux mois de septembre et d'octobre de l'an 1533.

19. Rumiñahui, *l'usurpateur*, 19e, régna 1 an, de 1533 à 1534 ; usurpa ce trône pour un an et 5 mois, de décembre 1532 jusqu'à mai 1534.

4. Je ne compte pas l'Inca Paulu de Quito, qui fut couronné après Hualpa-Capac par l'armée seulement, et ne vécut que peu de temps. Avec Hualpa-Capac s'éteignit la maison des Duchicelas, car Rumiñahui avait tué tous les fils d'Atahualpa, qui pouvaient seuls hériter du royaume. L'autre branche des Duchicelas, qui, d'après les lois, n'avait aucun droit à la couronne, dura encore plus d'un siècle et demi après la conquête des Espagnols, c'est-à-dire jusqu'au commencement de ce siècle (XVIIIe).

5. Epiclachima, frère cadet du roi Cacha, eut deux fils et une fille. L'aîné se nommait Calicuchima, le plus jeune Cachulima, et la fille Quispi. Huayna-Capac prit celle-ci pour

concubine. Quant à l'aîné des fils, qui était général de l'armée, il le conserva dans cet emploi et lui donna le gouvernement de la province de Puruha, où il était né. Enfin, il nomma le plus jeune, Cachulima, qui se déplaisait à la cour et aimait la retraite, cacique de Cacha, dans la même province.

6. Calicuchima joua un grand rôle dans les guerres entre Atahualpa et les Espagnols. Il fut brûlé par ceux-ci à Caxamarca. Cachulima vécut dans ses domaines jusqu'à un âge très-avancé. Il était grand partisan des Espagnols, et aida beaucoup le capitaine Sebastian de Belalcazar à s'emparer de Quito. Celui-ci, pour récompenser ses services, lui laissa non-seulement la seigneurie de Cacha, mais voulut qu'elle passât à ses descendants, avec de nombreux privilèges signés de la main de Charles-Quint. Il fût le premier cacique qui embrassa la religion chrétienne, et sa seigneurie la première paroisse indienne qu'il y eut dans le royaume. Ce fut Fray Marcos de Niza qui le

convertit et le baptisa, en lui donnant le nom de Don Marcos Duchicela.

7. Cette famille jouit, jusqu'en 1640, d'une foule de priviléges. A cette époque, une inondation détruisit la ville de Cacha, qui disparut avec tous ses habitants, sans que personne pût se sauver, ni qu'il en restât de vestiges. Le curé de la paroisse et son sacristain, qui, peu de temps avant cet événement, étaient sortis pour aller donner les sacrements à un Indien de la campagne, ne surent pas même, à leur retour, reconnaître, autrement que par des conjectures, l'endroit où était situé Cacha.

8. Avec les Indiens qui habitaient aux environs, on forma une nouvelle colonie nommée Yaruquis. La plupart de ceux qui la composaient étaient les descendants des Yaruquis de Quito, qui avaient été établis dans cet endroit par le scyri Hualcopo. La dynastie de Cacha ne finissait pas cependant par ce désastre; car, quoique le dernier cacique et

tous ses fils y eussent péri, il restait encore une fille, nommée Doña Maria Duchicela, qu'on élevait dans une des meilleures maisons de Rio-Bamba, avec tout le soin et toute la splendeur d'une princesse.

9. Elle fut donc reconnue comme la seule héritière de sa famille et comme cacique, non de Cacha, qui n'existait plus, mais de Yaruquis. Sans sortir de Rio-Bamba, elle en garda la possession pendant plusieurs années; mais les Indiens Yaruquis lui firent un procès, alléguant que ces domaines leur appartenaient de droit, en raison de leur situation sur leur territoire, quoique formés cependant des débris de la nation Cacha. Doña Maria se rendit à Quito, pour y soutenir ce procès devant l'audience royale; elle aurait gagné, sans doute, sa cause, si les œuvres de la vénérable servante de Dieu Mariana de Jesus y Paredes ne l'eussent engagée pour le ciel avant la décision du tribunal. Elle avait été mariée, mais n'avait pas eu

d'enfants ; elle abandonna donc ses droits, et se livra à la vie religieuse, sans sortir de Quito, où elle fonda à ses frais une maison d'orphelines. Elle vécut jusqu'à un âge très avancé, et mourut au commencement du XVIIᵉ siècle en odeur de sainteté.

10. Le P. Xacinto Moran, dans la Vie de la R. V. Mariana de Jesus, liv. 5, ch. XI, parle de la grande beauté, des dons naturels et surnaturels, ainsi que des richesses de Doña Maria Duchicela, qu'il avait beaucoup connue lui-même.

La monarchie des scyris de Quito dura donc 554 ans, pendant lesquels régnèrent dix-neuf rois, depuis l'an 980 jusqu'à 1534; et la maison des Duchicelas de Puruha se soutint pendant 166 ans après la conquête des Espagnols.

Table chronologique des Incas.

On fait remonter, avec assez de fondement, l'origine de l'empire du Pérou à l'an 1021 de

notre ère. Manco-Capac en fut le premier Inca et le premier législateur. Cet empire compta 510 ans jusqu'à sa conquête par les Espagnols, et fut gouverné successivement par quinze Incas. Il dura encore trente-huit ans après cette conquête, pendant lesquels quatre Incas montèrent sur le trône, de sorte que la durée totale de cet empire fut de 548 ans, pendant lesquels se succédèrent dix-neuf Incas. On peut remarquer que le nombre de ces souverains est égal à celui des scyris de Quito, mais que la durée de leur domination est un peu moindre, ceux-ci ayant commencé avant les Incas et fini un peu avant eux. Manco-Capac était étranger de nation ; aussi lui et son frère furent nommés *viracochas*, parce qu'ils étaient venus par mer avec leur famille (Gomara, *Hist. gen.*, c. 119). Cette circonstance se retrouve chez le fondateur de la monarchie voisine, puisque le prince Caran-Scyri était aussi un étranger qui était venu en Amérique par mer ; de sorte que ces divers rapports, joints à beaucoup

d'autres dont je parlerai plus tard, nous font penser que les fondateurs de ces deux monarchies étaient d'une même nation et d'une même origine.

Liste des Incas du Pérou.

1. Manco-Capac I monta sur le trône en 1021, régna 40 ans et mourut en 1062.
2. Sinchi-Roca, son fils, monta sur le trône en 1062, régna 30 ans, et mourut en 1091.
3. Lloque-Yupangui, son fils, monta sur le trône en 1091, régna 35 ans, et mourut en 1126.
4. Mayta-Capac, son fils, monta sur le trône en 1126, régna 30 ans, et mourut en 1156.
5. Capac-Yupangni, son fils, monta sur le trône en 1156, régna 41 ans, et mourut en 1197.
6. Inca-Roca, son fils, monta sur le trône en 1197, régna 51 ans, et mourut en 1249.
7. Yaguar-Guacac, son fils, monta sur le trône en 1249, régna 40 ans, et mourut en 1289.

   Ce dernier céda la couronne à son fils, et vécut 7 ans de plus dans la retraite; il mourut en 1296.
8. Viracocha, son fils, monta sur le trône en 1289, régna 51 ans, et mourut en 1340.

   Cet Inca passa pour un dieu. On rapporte qu'il avait prédit la chute de l'empire par l'arrivée d'étrangers blancs

et barbus. Quelques auteurs disent qu'il ne régna que 30 ans ; mais il est probable que ce fut davantage.

9. Inca-Urco, son fils, monta sur le trône en 1340, régna 11 jours, et mourut en 1340.

On l'exclut souvent du nombre des Incas, son règne n'ayant duré que quelques jours. Les grands le détrônèrent à cause de son incapacité, et mirent à sa place,

10. Pachacutec, son frère, qui monta sur le trône en 1340, régna 60 ans, et mourut en 1400.

Il se nommait auparavant Titu-Manco-Capac, et prit à son couronnement le nom de *Pachacutec*, qui signifie *Celui qui donne au monde une nouvelle vie :* on rapporte qu'il mourut âgé de 103 ans.

11. Yupangui, son fils, monta sur le trône en 1400, régna 39 ans, et mourut en 1439.

12. Tupac-Yupangui, son fils, monta sur le trône en 1439, régna 36 ans, et mourut en 1475.

Quelques-uns ne font durer son règne que 30 ans.

13. Huayna-Capac, son fils, monta sur le trône en 1475, régna 50 ans, et mourut en 1525.

Pendant les douze premières années il ne régna que sur le Pérou, et pendant les trente-huit autres il régna également sur le Pérou et sur Quito.

14. Huascar, son fils, monta sur le trône en 1425, régna 7 ans, et fut tué en 1532.

Il fut détrôné par son frère Atahualpa, au mois d'avril 1532, et fut tué à la fin de la même année âgé de 51 ans.

15. Atahualpa, son frère, monta sur le trône en 1532, régna 1 an 4 mois, et mourut en 1533.

Il ne régna sur Quito que six ans et quatre mois, et sur tout l'empire, avant et après la conquête, un an et quatre mois, jusqu'au 29 août 1533.

Après la conquête des Espagnols, quatre Incas montèrent sur le trône, mais n'exercèrent qu'une ombre de pouvoir et séulement sur le district de Cuzco. C'étaient :

16. Manco-Capac II, frère des deux précédents, qui reçut la couronne de Francisco Pizarro dans la ville de Cuzco au mois d'octobre 1533.

Son règne dura 20 ans, et il mourut, en 1553, à l'âge de 70 ans.

17. Sayri-Tupac, fils aîné du précédent, fut couronné à Villca-Bamba par les Indiens des provinces de Tarma, Moyo-Bamba et Chunchos dans la même année de 1553 : il régna 7 ans, et abdiqua la couronne en faveur de Philippe II en 1559; car il n'avait qu'une fille et se réserva les provinces de Villca-Bamba et d'Urubamba où il se retira jusqu'à sa mort, qui arriva en 1563.

A peine avait-il fermé les yeux que ses vassaux, refusant de reconnaître la validité de son abdication, proclamèrent l'aîné de ses frères.

18. Cusi-Titu-Yupangui régna un peu plus de 6 années, et mourut sans enfants en 1569.

19. Tupac-Amaru, dernier frère des précédents, fut couronné par les mêmes provinces en 1569.

Il régna près de 3 ans, pendant lesquels il refusa le traité qui lui était proposé par D. Francisco de Toledo, cinquième vice-roi du Pérou. Après ce refus, le vice-roi fit contre lui des préparatifs considérables, et ayant réussi à s'emparer, par ruse et sans combat, de la personne de ce prince, il le fit exécuter à Cuzco en 1571.

On dit que le vice-roi fit périr presque tous les enfants et qu'il n'en échappa que quelques-uns qui furent cachés dans les provinces voisines. Casimir-Tupac-Amaru, qui, de notre temps, fut cause de la révolution et de l'affreux incendie dont les cendres fument encore, se disait avec orgueil descendant de cette famille malheureuse.

Après le tableau succinct des princes qui régnèrent dans ces deux états, avant et après leur réunion, revenons à Huayna-Capac, qui vient de monter sur le trône de Quito.

LIVRE II.

RÈGNE DE HUAYNA-CAPAC.

—

§ 1.

Idée générale sur la nouvelle forme de son gouvernement.

1. Le règne de cet Inca comprend l'espace de trente-huit ans; ce fut l'époque la plus brillante du royaume de Quito, et la plus florissante de la civilisation péruvienne. Les lois

sages et éclairées qu'il promulgua donnèrent une nouvelle impulsion et une nouvelle vie à son royaume : le choix qu'il fit de Quito pour sa résidence et sa capitale, contribua à la prospérité de ses états.

2. J'ai dit qu'après la bataille d'Hatun-Taqui, qui lui avait livré le royaume de Quito et qui commença la troisième époque, il avait épousé la reine Paccha. Cette alliance lui assurait la possession de sa plus importante conquête; il était donc naturel qu'il donnât les premiers emplois du royaume à la branche de la maison régnante qui n'avait aucun droit à la couronne.

3. Epiclachima, qui avait été général de son frère le roi Cacha, et qui était mort dans les guerres qu'il avait eu à soutenir avec l'Inca Capac-Yupangui, avait laissé deux fils et une fille. L'aîné de ces enfants, qui était un jeune homme d'un talent et d'un courage extraordinaires, avait remplacé son père dans le commandement de l'armée. Il se nommait Cali-

euchima : Huayna-Capac ne crut pouvoir mieux faire que de le confirmer dans cet emploi qui le mettait au rang des premiers généraux de l'empire; il lui donna en outre, pour le temps de paix, le gouvernement de la province de Puruha, sa patrie. Cachulima, le plus jeune, qui n'avait pas moins de talent, mais des goûts paisibles qui l'éloignaient du bruit de la cour, eut pour sa part la belle seigneurie de Cacha, située dans la même province; c'était le seul objet de son ambition, aussi s'y retira-t-il avec joie pour y jouir du repos. Quant à leur jeune sœur Quispi, Huayna-Capac en fit sa première concubine.

4. Cette conduite de l'Inca lui gagna le cœur de ses nouveaux sujets; aussi toutes les réformes qu'il voulut introduire furent-elles reçues avec acclamation. Son but était non-seulement d'établir dans le royaume de Quito un système de gouvernement parfaitement semblable à celui qui existait au Pérou, sous

le rapport religieux, politique et civil; mais d'y introduire aussi les mêmes mœurs et la même langue. Nous allons maintenant parler avec détail de ses réformes et de ses établissements.

§ 2.

Idées religieuses des Péruviens et des Quitos avant et pendant la domination des Incas.

1. Le P. Acosta s'est trompé lorsqu'il a dit que les Péruviens n'avaient aucune idée de la Divinité, ni même de terme qui signifiât l'Être suprême et le créateur de toutes choses (*Hist. nat. y mor.*, lib. 5, c. 3). Il est plus juste de dire que cette idée n'était ni claire ni précise, et qu'elle était mêlée de fictions extravagantes et enveloppée de fables ridicules.

Depuis un temps immémorial, c'est-à-dire bien avant que les Incas fondassent leur empire, et les scyris le royaume de Quito, toutes

les peuplades indépendantes qui habitaient ces deux pays, avaient connaissance de la Divinité et possédaient par conséquent des termes particuliers pour la désigner.

2. Il est vraisemblable que ces idées leur furent transmises par le moyen d'un des apôtres, car on y découvre certains traits de lumière qui, quoique enveloppés d'obscurité, dénotent leur connaissance de la Divinité et de plusieurs points de la religion révélée par l'Ancien et le Nouveau-Testament, et l'on peut difficilement supposer qu'elles se soient formées dans leur imagination. Voici ce que Niza, Montenegro, Gomara et quelques autres écrivains disent de cette religion primitive des Indiens.

3. Ils croyaient que *Con* (1), première et

(1) Grégorio Garcia (*Origen de los Indios*, lib. V, cap. III) rapporte ainsi, en s'appuyant sur le témoignage de Betanços, ce que les Péruviens racontaient de l'origine des choses :

« Avant la création du Soleil, le monde était déjà habité ; il sortit d'un lac de la province de Collasuyo un seigneur nommé *Con-Tici-Viracocha;* il emmena avec lui quelques Indiens, et se rendit sur le bord du lac dans un village nommé Tiaguanuco,

suprême puissance, qui n'avait ni chair ni os comme les autres hommes, avait créé le monde;

où il créa le Soleil et la lumière; il ordonna au Soleil de faire continuellement le tour du monde. Il créa ensuite la lune, les étoiles et les planètes. Il dressa après cela un grand nombre de statues de pierres à Tiaguanuco, et leur dit: « Statues que » j'ai formées de pierres, toi tu sortiras de telle caverne et tu » prendras tel nom; toi tu sortiras de telle autre caverne, et tu » prendras tel autre nom », et ainsi de suite; mais il en garda deux pour lui servir de compagnes. Son ordre fut exécuté. Viracocha ordonna ensuite aux deux statues qu'il avait gardées avec lui d'aller l'une dans la province de Condesnyo, l'autre dans la province d'Andesuyo, et d'en réunir les habitants.

» Viracocha se rendit par les montagnes à Cuzco, en suivant la route qui va jusqu'à Caxamarca, et en appelant à lui les naturels qui vivaient dans les grottes et dans les forêts. Quand il fut arrivé dans un endroit nommé Cacha, à dix ou douze lieues de Cuzco, où demeurent les Indiens canas, les Indiens, ne connaissant pas Viracocha, résolurent de le tuer; mais celui-ci fit tomber sur eux le feu du ciel : si les Indiens ne lui avaient demandé pardon, il les aurait exterminés. En mémoire de cet événement, ils construisirent dans ce lieu un temple somptueux. Quand il fut arrivé à Tambo-Urco, à six lieues de Cuzco, il monta sur une haute montagne, et appela à lui les Indiens de qui descend la nation qui habite aujourd'hui ce pays; on lui avait élevé un temple vers cet endroit où était sa statue, sur un trône d'or qui, plus tard, produisit aux Espagnols 16,000 pesos selon les uns, 18,000 selon les autres. Il alla ensuite à Cuzco, et y établit un seigneur nommé Allca-Veica, de qui descendent les Incas du Pérou; puis il se rendit chez les Suyos de la province de Puerto-Viejo, et s'en alla par la mer sur laquelle il marchait. »

Churron, dans son *Memorial del Perú*, dit qu'il y a à Ca-

qu'il était venu de la partie septentrionale de l'Amérique, en abaissant les montagnes ou en soulevant les vallées par sa seule volonté et en disant une seule parole. Que là, il créa les hommes et les pourvut abondamment de tout ce dont ils avaient besoin, en y joignant encore toute espèce de bonheur et de délices; mais ces créatures ayant commis une faute grave envers *Con*, celui-ci les punit en les privant de l'abondance au milieu de laquelle ils vivaient, et en frappant leur terre de stérilité : de plus, il les transforma en chats hor-

cha, à quinze lieues de Cuzco, une grande statue de pierre qui représente Tici-Viracocha.

Gomara et Levenus Apollonius disent qu'il vint du nord un homme nommé Sahagun. Ayant été mécontent des habitants du bord de la mer, il changea leur pays, qui était fertile, en un désert de sable. Les Indiens regardèrent longtemps ce Con comme un dieu jusqu'à ce qu'il en vint du midi un beaucoup plus puissant, qui s'appelait Pachacamac, et était aussi fils du Soleil; quand il arriva, Con disparut.

Pachacamac changea en chats-tigres les hommes qu'il avait créés. Il en créa d'autres et leur enseigna les arts et les métiers; c'est pourquoi les Indiens le regardèrent comme un dieu. Ils lui élevèrent à Uma un temple fameux dans tout le royaume, qui fut nommé Pachacamac.

ribles et en une multitude d'autres animaux noirs.

4. Ils ajoutent qu'après cet événement, *Pachacamac*, fils de *Con*, ayant pitié de la misère des hommes, prit le gouvernement du monde, et créa de nouveau toutes choses comme le prouve la signification de son nom. Ce fut lui qui donna aux hommes la forme et la figure qu'ils ont aujourd'hui, et qui créa pour eux tout ce qui leur était necessaire. Ceux-ci, en reconnaissance de ces bienfaits, lui élevèrent un temple près des bords de la mer, et l'adorèrent en pratiquant en son honneur une foule de cérémonies et de sacrifices; c'est pour cette raison que non-seulement cet endroit, mais encore toute la province, fut désignée sous le nom de Pachacamac. Gomara (*Hist. gén.*, ch. 122) rapporte cette tradition, mais avec les modifications qu'y apportèrent les Incas par la suite des temps.

5. Les auteurs déjà cités assurent que les peuples les plus éloignés faisaient un pèleri-

nage à ce temple, qui était construit sur une éminence artificielle, garnie d'une multitude de marches. A l'entour étaient beaucoup d'édifices et de logements pour les pèlerins, et un champ consacré à leur sépulture. Ils pouvaient en tout temps se rendre dans cet endroit; leur passage à travers des provinces ennemies s'opérait librement, sans autre condition que d'aller en troupes peu nombreuses et désarmées; alors on leur donnait l'hospitalité et on leur fournissait des vivres. C'était une chose convenue entre toutes les nations du Pérou.

6. Les riches présents que l'on apportait enrichissaient tous les jours le temple. Leurs innocents sacrifices et leur culte simple et naturel ne semblaient nullement opposés à l'idée d'un Être suprême. Ils n'entraient jamais dans le temple que pieds nus, et jamais ils ne marchaient dans l'intérieur ni n'invoquaient le nom de Pacha-camac sans s'incliner et courber le front jusqu'à terre. Ils n'avaient

aucune image pour représenter leur divinité, car ils la concevaient incorporelle ; cependant ils l'adoraient comme présente dans le temple, quoiqu'invisible, et leur attention était fixée vers l'autel sur lequel on faisait les sacrifices.

7. Les Incas corrompirent cette noble idée de l'Être suprême. Les *Cushipatas* ou prêtres y mêlèrent une foule d'erreurs et de mensonges. On doit supposer que Manco-Capac, premier Inca et fondateur de la monarchie, qui était étranger, comme je l'ai déjà dit, avait des lumières supérieures à celles des ignorants Péruviens : il vit dans la religion qu'il y trouva établie, le fondement sur lequel il pourrait appuyer ses ambitieuses prétentions ; car soit que le soleil fût adoré dans le pays d'où il sortait, soit qu'il en fît lui-même une divinité, pour mieux accomplir ses desseins, le fait est qu'il établit une nouvelle religion qui lui permettait de s'élever aux grandeurs auxquelles il aspirait.

8. Il dit donc aux innocents Péruviens que

le premier et le plus grand dieu des mortels était le Soleil, dont les fils avaient été *Con* et *Pachacamac;* que, lui, était aussi fils du Soleil et avait été envoyé par son père pour instruire les hommes et leur apprendre que ceux qui se soumettraient à ses lois et à ses volontés jouiraient des biens et des félicités de ce monde : il ajoutait que lors du déluge, par lequel le Soleil avait puni les crimes des hommes, cet astre, son père, l'avait seul sauvé en le plaçant dans la caverne de Pacari-Tambo, et qu'il en était enfin sorti pour faire connaître aux hommes ses volontés.

9. La simplicité naturelle des Indiens leur fit croire à la réalité de cette visible manifestation de la divinité bienfaisante qu'ils adoraient aussi, parmi celles d'un ordre inférieur; Manco-Capac fit servir leur aveugle obéissance à la réussite de ses projets ambitieux.

Il fut donc adoré, non comme une simple créature, mais comme le fils du Soleil et de la Lune. Ses instructions et ses lois furent reçues

comme venant de la divinité elle-même : on ne faisait pas de différence entre les fautes les plus légères et les crimes, parce que toutes étaient des offenses. Une transgression n'était pas seulement un crime, c'était un sacrilége contre l'Être-Suprême, qui ne pouvait s'expier que par de cruels châtiments.

10. Ce fut au moyen de cet artifice que les Incas établirent leur puissance. Dans chaque province, dont ils s'emparaient, ils construisaient un temple au Soleil, qu'ils ordonnaient d'adorer de préférence à toutes les autres divinités, ce qui équivalait à se construire des autels à eux-mêmes. De cette manière ils inculquèrent leurs idées avec leurs principes, et répandirent leur nouveau système religieux, en viciant et détruisant l'ancien qui, par tradition, reconnaissait l'Être-Suprême, la création du monde et l'existence du déluge universel. Sous le règne de Pachacuta, dixième Inca, leurs conquêtes s'étendirent jusqu'à la province de Pachacamac. Il fut alors en

danger de voir détruire le système religieux de ses ancêtres.

11. Ce prince, frappé de la magnificence et de l'antiquité de ce temple élevé à l'Être-Suprême, n'osa le détruire pour en élever un sur ses ruines à son père le Soleil. Tout ce qu'il put obtenir des prêtres et des caciques, dit Cieça de Léon (ch. 37), ce fut d'élever dans le même endroit un autre temple dédié au Soleil, père de Pachacamac et des Incas. Par ce stratagème il réussit à lui donner une place plus éminente. Il l'enrichit de nouveaux trésors et fit construire près de là un vaste monastère qu'il remplit de nombreuses vierges consacrées à son service.

12. Mais le temple de Pachacamac fut toujours le plus riche et le plus fréquenté. On reconnut alors que l'ancienne religion avait été corrompue; et le Soleil, malgré tous les efforts des Incas, fut réputé comme une divinité inférieure et soumise à la première (Pachacamac), auteur de toutes choses.

Après tout cela, je ne puis comprendre comment Acosta a pu dire que les Péruviens n'avaient aucune idée de la divinité ni aucun mot pour exprimer l'Être-Suprême, créateur du monde.

13. Le nom de *Pachacamac* (1), qui signifie

(1) Le temple de Pachacamac était l'Athènes du Pérou. Il était construit sur une éminence qui avait près d'un quart de lieue de circonférence, et contenait une quantité de cours et de bâtiments. Sur les murs étaient sculptés des figures qui représentaient toutes sortes de bêtes farouches et d'oiseaux de mer. L'escalier par lequel on y montait était du côté de l'orient, l'autel où l'on sacrifiait les victimes humaines du côté de l'occident; et ceux où l'on immolait des animaux, au nord et au midi. Il n'y avait dans ce temple ni idole ni image. C'est à tort que Garcilasso affirme qu'on y trouva un renard et des poissons en or, à moins que ce ne fussent des objets offerts en sacrifice.

Le nom de ce dieu était composé de *Pacha*, animer, et de *Camac*, le monde, celui qui anime le monde; il était tellement respecté des Indiens qu'ils n'osaient le prononcer qu'en s'inclinant (*Calancha, corónica de la órden de S. Agostin en el Perú. Barcelona*, 1638, f°, liv. II, chap. XIX).

Voilà, selon Geronimo de Ore, la prière qu'on lui adressait: « O Créateur! qui as existé depuis le commencement du monde et qui dureras jusqu'à la fin puissant et miséricordieux! qui as créé les hommes en disant que l'homme soit! Toi, qui nous préserves du mal et qui nous conserves la vie et la santé! es-tu dans le ciel ou dans la terre, dans les nuages ou dans les abîmes? Écoute la voix de celui qui t'implore et accorde-lui ce qu'il te demande; donne-nous la vie pour toujours; conserve-nous et accepte cette offrande. »

(*Gerónimo de Ore, Symbolo cathólico Indiano*, chap. IX.)

Créateur du monde, était généralement connu des Indiens, aussi bien que des conquérants, et les historiens les plus anciens en ont parlé; comment se fait-il donc qu'Acosta n'en ait pas eu connaissance? Car s'il savait la tradition corrompue de Con, comme le rapporte Gomara, il aurait pu la voir plus pure dans beaucoup d'autres auteurs; alors il aurait reconnu que c'étaient les Incas qui l'avaient dénaturé, comme ils l'avaient fait pour celle du déluge, afin de mieux établir leur empire.

14. Nous avons déjà dit que cette religion, qui s'était longtemps conservée pure parmi les Indiens, fut corrompue d'abord par les Incas et ensuite par les *Cushipatas*, ministres du temple fameux de Pachacamac, qui élevèrent à cette divinité une statue de bois qui la représentait sous une forme humaine. Ils lui firent rendre de faux oracles dans leur intérêt et pour affermir leur puissance. Quelques écrivains rapportent avec aussi peu de critique que

de jugement, que le démon s'étant emparé de cette idole, lui faisait faire des réponses concluantes à toutes les questions qu'on lui adressait (Cieça *Chron.*, C. 73, Gomara *Ibid.*, C. 122).

15. Je crois que tout ceci n'était qu'un stratagème de la part des prêtres eux-mêmes; et je ne parlerai que du dernier oracle qu'on dit avoir été rendu par cette idole abominable. Cieça raconte que les Espagnols dépouillèrent ce temple de ses richesses, et que le démon des Indiens qu'ils avaient servi jusqu'alors, leur dit : Que le Dieu qu'adoraient les chrétiens était le même que celui qu'ils avaient adoré dans la personne de *Pachacamac* (Cieça, *ibid.*). Mais comme cet écrivain ingénu croyait fermement qu'il n'y avait pas d'Indien qui n'eût un commerce familier avec le diable en personne, on ne peut attacher aucune croyance à ce qu'il nous rapporte.

§ 3.

Autres idées religieuses des Péruviens.

1. Outre celles dont je viens de parler, les nations du Pérou avaient encore beaucoup d'autres idées religieuses : les unes évidemment émanées d'une religion révélée, et d'autres inventées par le caprice licencieux du paganisme. Tout ce qu'ils regardaient à tort ou à raison comme supérieur à la nature humaine; tout ce qu'ils ne pouvaient pas comprendre ou expliquer, tout ce qu'ils savaient pouvoir leur faire quelque bien ou leur causer quelque mal devenait pour eux un sujet d'adoration et était placé au nombre de leurs divinités secondaires

qu'ils nommaient *Huacas* ou *Villcas*, dont les images étaient de métal, de pierre, d'argile ou de bois. Quelques-unes de ses divinités étaient adorées publiquement dans les temples; d'autres n'étaient que des dieux domestiques comme les *pénates* chez les Romains. Ce qu'il y avait de particulier dans ces idoles, c'est qu'elles avaient des ornements qui ressemblaient beaucoup à ceux de nos prêtres. Leurs têtes étaient souvent couvertes d'une mitre, et leurs vêtements étaient pareils à ceux de nos évêques, particularité que n'ont pu expliquer les auteurs qui en ont parlé. Gomara rapporte que les Indiens, voyant officier pontificalement le premier évêque de Lima, Loaïsa, demandèrent si c'était le *Huaca* des chrétiens (*Ibid.*, chap. 121).

2. Les divinités adorées le plus généralement, après Pachacamac, étaient le Soleil, la Lune, les Étoiles, la Terre et la Mer. Les Péruviens avaient l'idée du démon, c'est-à-dire d'un être supérieur à la nature humaine,

et son ennemi, auquel ils attribuaient tous les maux et qu'ils nommaient *Supay*.

Les pêcheurs adoraient en outre le requin ou quelque autre monstre marin; les chasseurs une bête féroce, un serpent ou un oiseau; et les laboureurs la terre, un arbre, une fleur ou un fruit. Chacun se créait ainsi une idole à sa volonté. Sans entrer dans le détail de toutes ces superstitions, je citerai quelques-unes de leurs croyances qui paraissent dérivées de l'Ancien et du Nouveau Testament.

3. Ils croyaient généralement que l'Être-Suprême avait puni les crimes des hommes par un déluge universel. La tradition perpétuait parmi eux le souvenir de la construction de l'arche de Noé et de toute l'histoire du monde jusqu'à la dispersion des peuples. Toutes les nations du Pérou, sans en exempter aucune, étaient fermement persuadées de l'immortalité de l'âme et de l'existence de certains lieux ignorés des vivants où les âmes séparées

descorps allaient recevoir la récompense ou le châtiment de leurs bonnes ou mauvaises actions; elles croyaient à la résurrection et à la réorganisation de ces mêmes corps qui reprenaient tous les objets dont ils s'étaient servis avant de mourir; enfin, ces peuples disaient que le monde finirait et que cet événement serait annoncé, suivant les uns, par une grande sécheresse et la disparition du soleil et de la lune; suivant les autres par la chute de la lune sur la terre. C'est pour cela que, lorsque quelque éclipse avait lieu, ils étaient saisis d'une grande crainte et élevaient jusqu'au ciel leurs cris et leurs clameurs (Gomara, 122).

4. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'ils conservaient des traces des sept sacrements de l'église; si bien que le père Acosta, qui n'avait pas trouvé au Pérou la notion de l'Être-Suprême, y trouva cependant l'usage de la confession. Quant au baptême, Cieça dit (*Cronic.*, chap. 66) qu'il était usité dans toutes

les provinces, et qu'au bout de quinze à vingt jours, on donnait un nom aux enfants nouveau-nés. L'eau dans laquelle ils lavaient l'enfant, avant de lui donner un nom, ajoute Montenegro, était versée dans un trou pratiqué dans la terre, pour que les souillures de l'enfant y restassent ensevelies.

Les usages de la province de Puruha présentaient deux particularités remarquables qui pourraient aider peut-être à expliquer l'origine de ses habitants. Aussitôt après leur baptême, les premiers nés étaient sacrifiés aux dieux : leurs restes, desséchés et renfermés dans des vases de métal ou de pierre, étaient conservés soigneusement dans les maisons. Cet usage antique fut détruit par les scyris. Le nom qu'on leur donnait était toujours accompagné de désignations patronymiques par lesquelles on distinguait les castes et les diverses familles.

5. La confirmation, que Cieça appelle le second baptême, s'administrait à l'âge de dix ou douze ans. Au jour désigné, tous les pa-

rents et amis du père et de la mère de l'enfant assistaient à la fête, qui se composait ordinairement d'un banquet et de danses. Le personnage le plus distingué de l'assemblée coupait ensuite les cheveux et les ongles de l'enfant, et lui donnait un autre nom tout différent de celui qu'il avait porté jusqu'alors. Chez quelques-unes de ces tribus, on avait l'habitude de garder ces cheveux et ces ongles, et dans d'autres, on les offrait au Soleil ou aux dieux *pénates*.

6. La pénitence était pratiquée par les Péruviens, suivant toutes ses dispositions; car lorsque leurs fautes les inquiétaient, quoiqu'elles fussent cachées, ils les confessaient sincèrement à leurs supérieurs légitimes, et leur demandaient, en pleurant, de leur imposer un châtiment proportionné à leur crime. Quelques auteurs veulent que cette pratique soit venue, moins par la connaissance du sacrement que par l'idée que la transgression des lois était une offense immédiate à la Divinité,

qui ne pouvait l'ignorer ; et alors, ils se trouvaient obligés de la confesser, quoiqu'elle fût cachée, pour apaiser sa colère et en racheter le châtiment, s'il était possible.

7. La communion se faisait sous deux espèces, c'est-à-dire avec la *tanda* ou *canca*, qui était le pain, et avec l'*aca* on *ashua*, qui était un vin consacré au Soleil, dans les plus grandes fêtes. L'exercice de ce ministère sacré appartenait exclusivement au souverain, qui, après avoir accompli le sacrifice comme grand-prêtre, en prenait une partie pour lui, et distribuait le reste aux personnes de la famille royale, aux seigneurs et aux grands du royaume.

8. La prêtrise ne s'accordait qu'après un enseignement préparatoire, des épreuves et des cérémonies qui duraient plusieurs années. Tout le monde n'y était pas admissible ; ce privilége appartenait exclusivement à ceux qui formaient la classe des lévites ; ils étaient élevés dans les temples et atteignaient peu à

peu, et à mesure qu'ils avançaient en âge, le grade de *Cushipatas* ou prêtre. Ces prêtres étaient très-nombreux, et deux, quatre ou six se succédaient, chaque semaine, dans le service du temple, selon son importance. Dans certaines provinces, ils ne pouvaient ni se marier ni approcher d'aucune femme; dans d'autres, ils se mariaient, mais s'abstenaient de voir leurs femmes pendant la semaine qu'ils passaient au service des dieux. Ils vivaient saintement, jeûnaient quelquefois pendant huit jours, sans rien manger, et s'imposaient beaucoup d'autres pénitences, qui leur attiraient le respect et la vénération du peuple. Il n'y avait que celui d'entre ces prêtres qui s'était acquis la plus grande réputation de sainteté qui pouvait être élu grand-prêtre ou devin sacré, que l'on désignait sous le nom de *Villac-Uma*, et à qui appartenait seul le droit de sacrifier les victimes, d'en examiner les entrailles et d'interpréter les oracles.

9. Dans les commencements, les cérémonies du mariage étaient très-simples. Il suffisait, pour se marier, du consentement des deux familles ; mais les Incas y introduisirent une foule de conditions indispensables, dont l'omission rendait le mariage nul. Il y en avait huit principales :

1° Le jeune homme qui se mariait pour la première fois devait être âgé au moins de vingt ans.

2° Les époux devaient être tous deux de la même condition.

3° Ils devaient être du même pays et de la même nation, sans qu'il leur fût permis de s'unir à d'autres.

4° Il fallait que les deux familles consentissent au mariage.

5° Les parties devaient se convenir mutuellement.

6° Le mariage devait se célébrer en présence du prince ou du gouverneur de la province.

7° L'on ne pouvait accomplir cette cérémo-

nie en tout temps, mais seulement le jour désigné et consacré, chaque année, aux mariages de tout l'empire.

8° L'époux devait préparer la maison qu'ils devaient habiter, et la munir de tous les meubles et de tous les objets nécessaires.

10. On retrouve, dans ces diverses conditions imposées par ces églises païennes, une ressemblance frappante avec les usages des églises catholiques; surtout dans les modifications qui étaient apportées quelquefois à ces diverses obligations. Ainsi : 1° le grand-pontife, qui était l'Inca, pouvait dispenser d'une de ces huit conditions, ce qui ne se faisait que très-rarement; 2° il ne se faisait aucun mariage forcé par les parents ou par quelque autre intérêt temporel; 3° aucune union n'avait lieu clandestinement et sans le consentement des parents; 4° on ne voyait aucun mariage qui déplaçât les conditions ou qui dérangeât l'ordre établi dans la société; 5° on ne rencontrait jamais de nouveaux époux fuyant leurs fa-

milles et privés d'un abri ou des moyens de vivre suivant leur condition.

11. Le mariage était marqué par deux grandes fêtes : l'une publique et dans le lieu même où toutes les unions avaient lieu ; elle durait un jour dans la province et trois dans la capitale : l'autre qui se célébrait en famille et durait un nombre de jours fixé pour chaque classe ; si les époux appartenaient à la famille royale elle durait vingt jours. L'Inca seul pouvait épouser trois ou quatre femmes et avoir le nombre de concubines qu'il voulait, afin que jamais la race du Soleil ne vînt à s'éteindre. Les grands et les seigneurs de l'empire, outre leur épouse légitime, pouvaient prendre un nombre limité de concubines. Les particuliers ne pouvaient avoir qu'une seule femme ; mais les époux pouvaient se séparer par consentement mutuel, ou lorsque les juges trouvaient qu'il y avait eu une faute grave de commise. Alors seulement l'époux pouvait se remarier. La liaison d'un homme marié avec une jeune fille ou celle de

deux jeunes gens ensemble n'était pas considérée comme un délit. On permettait même qu'il y eût des femmes publiques. On ne regardait comme un adultère que les rapports avec une femme mariée; quand on les découvrait, cette femme était enterrée vive avec son complice.

12. Les jeunes vierges que l'on choisissait pour le service des temples étaient gardées étroitement dans les monastères : elles faisaient vœu de chasteté au Soleil; si elles violaient ce vœu, leur crime était considéré comme le plus grand de tous les sacriléges, et se punissait en les enterrant vives avec leur complice et toute leur famille. Si la vierge coupable jurait par le Soleil que c'était lui qui l'avait rendue mère, on lui conservait la vie jusqu'à ce que l'enfant fût né, et alors elle subissait seule son supplice.

13. Quand une femme mettait au monde un enfant monstrueux ou bien des jumeaux (1),

(1) Les Péruviens avaient pour les enfants jumeaux, qu'ils appelaient *Chuchos* ou *Curos*, une espèce de vénération. S'ils

ils s'en affligeaient extrêmement et regardaient cette circonstance comme un châtiment du ciel, qu'ils tâchaient alors d'apaiser par des jeûnes et des pénitences (*Cieça, Cron.*, ch. 66).

Lorsqu'un homme de la basse classe mourait, sa femme était libre de s'enterrer avec lui ou de lui survivre. Si elle prenait cette dernière détermination (ce qui arrivait le plus souvent), elle se rasait la tête et accomplissait pendant longtemps les cérémonies lugubres du veuvage (*ibid.*). Mais la faculté de choisir n'était pas accordée aux femmes des seigneurs ou des grands; on les immolait aux funérailles de leur époux, sinon toutes,

mouraient dans leur enfance, on plaçait leurs corps dans une jarre et on les conservait comme un objet sacré. Ils faisaient la même chose à l'égard des *Chacpas* ou enfants qui naissaient les pieds en avant. S'ils vivaient, ils conservaient toute leur vie le nom de *Chacpas;* les jumeaux mâles étaient nommés *Mascas*, et les filles *Chachi*. Les Indiens ont toujours fait leurs efforts pour tromper leurs curés et ne faire baptiser ni les *Chuchos* ni les *Chacpas* (*Arriaga*, chap. II); ils croyaient qu'un des deux jumeaux était fils de l'Éclair. A Cuzco on les nommait *Taqui-Huahua* (*Arriaga*, chap. VI). Quand il en naissait, les parents et surtout la mère étaient obligés à une pénitence très-sévère.

du moins celles qu'il avait le plus aimées. On n'avait pas besoin de les y forcer, car c'était pour elles une honte si insupportable de survivre à leur mari, que si leurs parents s'opposaient au sacrifice, comme cela arrivait quelquefois, elles se donnaient elles-mêmes la mort.

14. La forme des tombeaux variait suivant le pays et la nation. Les scyris ou rois de Quito étaient enterrés dans un même sépulcre, qui était très-grand, de forme carrée et pyramidale et construit en grosses pierres; on le recouvrait de tant de pierres et de terre qu'il formait une petite montagne; la porte qui faisait face à l'orient était fermée par une double muraille qui ne s'ouvrait que lors de la mort de quelque scyri. Les corps étaient embaumés, placés en cercle, et auprès d'eux leurs insignes royaux et leurs trésors. Au-dessus de chacun de ces cadavres était un trou ou une petite niche dans laquelle on plaçait une figurine de terre, de pierre ou

de métal, qui représentait le mort. Elle était incrustée de petites pierres de formes et de couleurs différentes qui marquaient l'âge et la durée de son règne. (*Niza, Ritos y Cerem.*)

15. Les Indiens de cette nation construisaient leurs *tolas* d'une hauteur proportionnée au rang du mort. Ils ne creusaient jamais la terre; mais après avoir choisi le lieu de la sépulture, ils déposaient par terre le cadavre avec ses joyaux, et élevaient la *tola* au-dessus, ainsi que je l'ai déjà dit. Dans la province de Puruha on creusait des fosses profondes où l'on enterrait le cadavre avec tous ses joyaux; après avoir embaumé le corps d'un Inca du Pérou, on le plaçait dans le temple du Soleil à Cuzco; dans ce temple dont les écrivains de toutes les époques ont tant parlé à cause de ses grandes richesses. Les impératrices ou les premières femmes des Incas étaient déposées de la même manière dans un autre temple attenant au précédent et dédié à la Lune. On enterrait les autres morts suivant les usages

particuliers à chaque peuplade. On enfermait le corps des seigneurs dans des urnes d'un métal précieux que l'on plaçait simplement à la surface de la terre ou bien dans les forêts, où les Espagnols en trouvèrent un grand nombre (*Gomara*, *Hist. gen.*, c. 123). Malgré la diversité de forme dans les tombeaux, il était d'un usage général de placer avec le corps du défunt une certaine quantité de chicha et d'autres boissons, parce qu'ils croyaient que la première chose que devait faire le mort en ressuscitant était de se désaltérer; les tombeaux qui n'avaient pas de porte, avaient au moins un conduit souterrain par lequel on pouvait de temps en temps renouveler les breuvages.

§ 4.

Temples. — Idoles. — Sacrifices usités dans le royaume de Quito, avant et après la conquête de Huayna-Capac.

1. Il serait aussi long que peu intéressant d'énumérer tous les temples du royaume de Quito. Je ne ferai donc mention que des plus célèbres.

Dans la province de Quito proprement dite, étaient deux temples construits par les premiers scyris : l'un était dédié au Soleil, et l'autre à la Lune et aux Étoiles. Ils étaient situés sur deux hauteurs opposées qui, ainsi que je l'ai dit plus haut, étaient éloignées l'une de l'autre de trois milles.

Le temple du Soleil, qui occupait le plateau

étroit qui se trouve au sommet du *Panecillo*, était de forme carrée et construit de pierres taillées avec art. Le toit s'élevait en forme de pyramide, et la porte, tournée vers l'orient, laissait passage aux premiers rayons du soleil qui venaient frapper sur l'idole en or qui le représentait. Ce temple ne possédait, du reste, ni splendeur ni richesse; car les scyris n'avaient pas réuni, comme les Incas, le pouvoir sacerdotal à celui de l'empire, et, pour cette raison, ils ne mirent jamais de magnificence dans leur culte religieux.

2. Ce temple devint cependant célèbre par ses observatoires, que les rois consultaient souvent. C'était deux colonnes construites avec soin, et placées de chaque côté de la grande porte; elles servaient de gnomons pour observer les deux solstices, époque à laquelle avaient lieu les deux principales fêtes de l'année. Autour du temple il y avait douze petites colonnes de pierre qui indiquaient les mois de l'année, et dont chacune marquait,

par son ombre, le commencement du mois qui lui correspondait.

Les sacrifices ne consistaient qu'en parfums de résine, en fleurs, en fruits et en quelques animaux qui servent de nourriture ordinaire à l'homme. Huayna-Capac avait fait reconstruire ce temple avec une grande magnificence : ses colonnes étaient encore intactes, lors de l'arrivée des Espagnols, qui les démolirent sous le prétexte de se servir des pierres pour construire d'autres édifices dans la ville, mais, au fond, dans l'espoir d'y découvrir des trésors cachés (Niza, *Ritos y Ceremonias*).

3. Le temple de la Lune était situé sur la hauteur appelée *San Juan Evangelista*; il était de forme ronde et garni de fenêtres circulaires disposées de manière à laisser passer les rayons de la lune, qui venaient se refléter sur son image en argent placée au milieu de l'enceinte. Au-dessus de l'image de la Lune, on avait tendu des étoffes de coton d'une couleur azurée, semées d'étoiles d'argent, qui

représentaient le ciel. A l'époque de la nouvelle lune on célébrait des fêtes et des sacrifices, et ce jour-là était consacré aux danses, à la musique et aux festins.

4. Il y avait à Liribamba, capitale de la province de Puruha, un petit temple, de la forme d'un carré long. Ce n'était point aux images du Soleil et de la Lune, qu'ils renfermaient, que s'adressait le culte particulier dont ce temple était l'objet; mais à une idole d'argile qui représentait seulement la tête d'un homme. Celle-ci avait absolument la forme d'une marmite; la bouche et les lèvres étaient sur le sommet de la tête, et c'est par là qu'on versait le sang des sacrifices, dont on frottait aussi la face de l'idole, qui représentait le dieu de la guerre ou de la vengeance. On lui immolait les prisonniers que l'on avait faits à la guerre; mais les scyris abolirent cette coutume, lorsque cette province fut réunie au royaume de Quito.

5. La province de Cañar, aujourd'hui

Cuenca, avait un temple dédié au Démon, et situé sur une montagne que l'on désigne encore, pour cette raison, sous le nom de *Supay-Urcu*. J'ai dit, plus haut, que, tous les ans, avant l'époque des moissons, les Indiens sacrifiaient cent jeunes enfants à ce dieu : ni les rois de Quito, ni les Incas du Pérou, ni les Espagnols n'ont pu abolir cet affreux usage, et les naturels continuent encore à profiter de la nuit pour traverser la Cordillière et faire un pèlerinage à ce temple, qu'on a détruit tant de fois.

6. La province de Manta avait deux temples qui existèrent jusqu'à l'entrée des Espagnols; l'un sur le continent, et l'autre dans l'île désignée aujourd'hui sous le nom *de la Plata*. Le premier était le plus renommé : il était aussi riche et aussi fréquenté par les pèlerins que celui de Pachacamac au Pérou. Il était dédié au dieu de la santé, nommé *Umiña*; l'idole avait une figure demi-humaine et était faite d'une très-fine émeraude, dont la valeur

excédait tous les trésors réunis de beaucoup d'autres temples.

7. Les malades de toutes les provinces se rendaient en personne dans cet endroit, portés sur les épaules de leurs parents, ou bien ils y envoyaient quelqu'un à leur place. Quand le grand-prêtre avait reçu les offrandes en or, en argent ou en pierreries, qu'on lui apportait de toutes parts, il se prosternait contre terre et faisait ses invocations. Il prenait l'idole avec sa main, enveloppée d'une étoffe blanche, et la posait sur la tête ou sur la partie souffrante des malades ou de leurs envoyés. On prétend que presque tous s'en retournaient en bonne santé. Elle aurait peut-être guéri les Espagnols de leur soif des richesses, si malheureusement pour eux les Indiens n'étaient parvenus à cacher si bien l'idole et tous les trésors du temple, qu'on n'a jamais pu les retrouver. (*Cieça*, ch. 50.)

8. Le temple situé dans l'île était dédié au Soleil; il était aussi très-riche et très-célèbre. Tous les habitants des côtes s'y rendaient pour

y célébrer le solstice d'hiver par une fête qui durait plusieurs jours. On offrait en sacrifice de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, des tissus très-fins, des lamas, et l'on immolait quelques enfants ; mais les Incas abolirent ce dernier usage. (*Ibid.*, ch. 55.)

9. La province et l'île de Lapuna avaient un autre temple fameux dédié à Tumbal, dieu de la guerre. Cette nation était aussi guerrière que superstitieuse. L'idole avait une figure effrayante, et à ses pieds étaient diverses armes baignées dans le sang des prisonniers de guerre, que l'on éventrait tout en vie sur l'autel qui était placé au milieu du temple. L'intérieur de ce temple était très-obscur; il n'était éclairé par aucune fenêtre; ses murs étaient couverts de peintures et de sculptures horribles. (*Ibid.* , ch. 66.)

10. Tous ces temples et toutes ces idoles ne formaient pas un obstacle au système religieux de Huayna-Capac; car il avait permis, à deux conditions expresses, le culte des dieux parti-

culiers : 1° l'on devait reconnaître pour divinité suprême le Soleil, et lui bâtir un temple dans les provinces où il n'y en avait pas ; 2° on devait renoncer aux sacrifices humains même à celui des prisonniers de guerre; toute nation qui violerait cette loi devait être exterminée. Cependant il ne put abolir entièrement ces sacrifices cruels ; malgré ses efforts et la vigilance de ses gouverneurs, ils se perpétuèrent secrètement, jusque vers les derniers temps, surtout dans les provinces maritimes, qui eurent peu ou point de part à la civilisation de l'intérieur.

11. Ce prince construisit beaucoup de temples dédiés au Soleil, parmi lesquels plusieurs étaient renommés par leurs richesses et leur architecture. Il agrandit et enrichit ceux qu'avait construits son père Tupac-Yupangui dans les premières provinces conquises. Ceux des diverses capitales étaient au nombre de huit, et avaient chacun dans leur dépendance un monastère de jeunes vierges consacrées à son ser-

vice. Les lieux où ils étaient situés étaient Carangui, Quito, Latacunga, Riobamba, Atun-Cañar, Tumi-Bamba, Huanca-Bamba et Tumbez. Il construisit aussi dans d'autres provinces, surtout dans celle de Cayambi, des temples riches et renommés; mais partout il y avait au moins un petit temple ou un oratoire qui renfermait toujours une image du Soleil en or.

12. Tous ces édifices étaient construits de pierres taillées avec beaucoup d'art, ainsi que je l'ai dit, contrairement aux assertions de Robertson que son désir de ravaler les arts américains a souvent induit dans les erreurs les plus grossières. Il dit que les Péruviens ignoraient l'usage de la chaux, ainsi que de toute autre espèce de matière qui pût joindre les pierres entre elles après qu'elles étaient taillées; qu'ils les laissaient disjointes et les unissaient simplement à force de les frotter ensemble. (*Hist. d'Amér.*, liv. 7, pag. 59). Il est certain, au contraire, qu'ils connaissaient la pierre à chaux qu'ils nommaient *Iscu*. Ils brûlaient

cette pierre de la même manière qu'on le fait en Europe, et la mêlaient fortement avec une espèce de bitume dont parle Gomara (*Hist. gen.*, c. 194). Ce mélange admirable dont nous avons perdu le secret avec tant d'autres, par l'incurie des premiers conquérants, était bien meilleur que celui qu'emploie l'architecture européenne ; car il ne servait pas à augmenter le volume de l'édifice, mais simplement à attacher fortement les pierres entre elles ; il était très-fin et très-gluant ; on n'en mettait que ce qu'il fallait, de la même manière que les menuisiers emploient leur colle pour unir deux planches.

13. Les Européens voyant que les pierres se touchaient sans être séparées par une couche de chaux d'un ou deux doigts d'épaisseur comme dans nos constructions, crurent qu'aucun ciment ne les réunissait, tandis que ce ciment était au contraire si bon, qu'ainsi que j'ai eu occasion de le voir par mes propres yeux, il est plus facile de rompre ces pierres avec des

pics et des barres de fer, que de les séparer lorsqu'elles sont unies par ce ciment imperceptible, sans lequel l'eau et l'air auraient pénétré dans les réservoirs, dans les bains et dans les fontaines, dont les bords élevés étaient ordinairement isolés et sans appui.

14. Outre ce mélange de plâtre et de bitume, les Péruviens employaient une autre espèce de ciment qu'ils nommaient *pachachi*, dans lequel ils mêlaient des pierres très-fines et autres ingrédients, de manière à en former une masse aussi dure qu'un caillou ou de l'acier. Toute la grande route des montagnes était faite de cette composition, ainsi que je le dirai en son lieu. Ils employaient aussi la *llanca*, espèce d'argile fine dont on se servait pour faire de la poterie, et dont ils fabriquaient des briques cuites qu'ils nommaient *tica*. Si Robertson n'a pu comme moi voir tout cela par ses propres yeux, il aurait pu au moins s'en convaincre par le témoignage d'une foule d'écrivains.

15. Tous les temples de premier ordre étaient très-considérables et se composaient ordinairement de sept parties qui avaient des communications intérieures. Chacune de ces divisions était de forme carrée. Le toit, construit en bois, était presque pyramidal; il était couvert à l'extérieur de joncs ou de feuilles de palmiers très-durables, et à l'intérieur de tissus de coton peints de diverses couleurs. La division du centre était la principale; elle avait une porte qui faisait face à l'orient et qui était dédiée à l'*Inti* ou Soleil, dont l'image en or, figure humaine entourée de grands rayons, occupait la partie principale. Les portes et les murailles étaient couvertes de plaques d'or, et de plus, deux corniches éclatantes du même métal, et larges de cinq palmes, ornaient l'intérieur du temple; l'une bordait la partie inférieure des murailles, et une autre, plus petite, était au-dessus de l'image du Soleil.

16. La seconde partie du temple était dédiée

à *Mama Quilla* ou à la Lune; l'idole était une figure de femme, qui, ainsi que la plupart des autres ornements, était en argent. Le troisième côté était réservé au culte des étoiles; elles étaient dispersées sur un ciel bleu clair, et, parmi elles, on en distinguait trois principales qui étaient des objets d'un culte particulier. C'étaient *Chasca*, Vénus ou l'étoile du matin, que l'on adorait comme le serviteur du Soleil; *Ahuara-Caqui* ou la mâchoire de tapir, que nous appelons tête du taureau (*cabeza del toro*), ou la constellation des Hyades; enfin, *Coillur* ou les Pléiades. Ces deux constellations servaient à régler les solstices.

17. La quatrième partie du temple était consacrée à *Illapa* ou au Tonnerre, qui était regardé comme le ministre redoutable de la justice divine. La cinquième partie était dédiée au *Cuichic* ou Arc-en-ciel, comme étant la plus belle émanation du Soleil. Son image, ainsi que les autres idoles dont je viens de parler, était de métal précieux et ornée de

pierreries. La niche dans laquelle elles étaient placées était couverte de plaques d'or et d'argent. La sixième partie était réservée pour le grand-prêtre et les assemblées des membres de la famille royale et des grands du royaume. Enfin, la septième partie était pour les autres prêtres, qui avaient, chacun à leur tour, leur semaine de service.

18. Les temples du second ordre ne comprenaient qu'un ou deux édifices. C'est dans le principal qu'étaient tous les objets d'adoration dont nous avons parlé plus haut, placés dans diverses niches. Ceux du troisième ordre ne comprenaient absolument que l'édifice dont nous venons de parler. Les plus fameux, entre les temples du premier ordre, étaient celui de Tumibamba, remarquable par sa grandeur et ses immenses richesses, et celui de Carangui, un des plus riches, non-seulement du royaume de Quito, mais aussi de tout l'empire. Parmi ceux du second ordre, on remarquait celui de Cayambi,

moins à cause de ses richesses, qui consistaient en une image du Soleil tout en or, et en des murs et des portes recouverts de plaques d'argent, qu'à cause de son architecture, toute différente de celle des autres temples; c'est pour cela, et parce qu'il est encore très-bien conservé, que les savants modernes en ont tant parlé.

19. Les temples du troisième ordre, très-nombreux, n'avaient rien de remarquable sous le rapport de l'architecture, ni sous celui des richesses. Celui d'Achupallas subsiste encore aujourd'hui, et sert d'église. On n'a fait qu'y ajouter un nouveau toit. J'y ai dit la messe, et l'ai examiné avec attention. Les murs, qui sont intacts, sont bâtis avec des pierres bien taillées, et très-polies au dehors comme au dedans; ils ont environ dix pieds de haut, et contiennent à l'intérieur une foule de niches. Ce temple a la forme d'un carré long de quarante pieds sur quinze.

20. On ne sacrifiait pas de victimes humai-

nes dans les temples du Soleil; les rois de Quito et les Incas du Pérou l'avaient expressément défendu par une loi spéciale, comme l'assurent Niza, Montenegro et Garcilasso de la Vega. On offrait simplement du pain, du vin, de l'encens, de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, des fleurs, des fruits, des agneaux et des toiles fines de coton ou de laine; on sacrifiait encore d'autres animaux, mais seulement ceux qui servent à la nourriture de l'homme.

§ 5.

Division de l'année péruvienne et ses diverses fêtes.

1. Tout se réglait de la même manière dans le royaume de Quito et dans celui des Incas du Pérou ; mais comme ceux-ci fondaient leur puissance sur la religion, ils réunissaient le pouvoir temporel au pouvoir spirituel, et donnaient ainsi plus de pompe et de magnificence à leurs fêtes. On distinguait l'année solaire, *Inti-huata*, de l'année lunaire ou commune, *Quilla-huata*. L'année solaire se réglait à Quito par douze piliers, et à Cuzco par douze tours, qui servaient de gnomons pour marquer le commencement de chaque mois

(Acosta, *Hist. nat.*, lib. 6, c. 3); on ornait de fleurs le pilier ou la tour qui, au lever du soleil, désignait le premier jour du nouveau mois. Il y avait à Cuzco quatre autres tours, et à Quito deux colonnes, qui servaient à marquer les solstices lorsque les gnomons ne donnaient plus d'ombre. Le solstice de mars était la fin et le commencement de l'année solaire, dans le calcul des années et des siècles. A chaque solstice on ornait pareillement la colonne ou la tour correspondante (1).

2. L'année lunaire se composait de douze mois et demi, et concordait ainsi avec l'année solaire; le mois que l'on nommait *Quilla* (lune) avait autant de semaines que la

(1) Il est sans doute inutile de faire remarquer aux lecteurs les inexactitudes dont fourmillent ce paragraphe et les suivants. L'auteur confond sans cesse les mots de *solstice* et d'*équinoxe;* il place le printemps du Pérou au mois de mars, et l'automne au mois de septembre, comme en Europe, tandis que le Pérou est situé tout entier dans la zone torride, et pour la plus grande partie dans l'hémisphère austral. Ces erreurs sont d'autant plus extraordinaires que l'auteur n'était point Espagnol, mais un jésuite de Quito.

(*Note du traducteur.*)

lune a de quartiers; on le faisait commencer avec le premier jour de la nouvelle lune. La première semaine durait jusqu'au premier quartier, et s'appelait *Mushuc-Quilla* ou nouvelle lune. La seconde semaine, *Yunda-Quilla*, durait jusqu'à la pleine lune. La troisième allait jusqu'au dernier quartier, *Yauyauc-Quilla*; enfin, la dernière jusqu'à la conjonction, que l'on nommait *Huanuc-Quilla*.

L'année lunaire commençait, à Cuzco, au mois de décembre : c'était le premier mois des Péruviens; tandis qu'à Quito les années solaire et lunaire commençaient en même temps au mois de mars. Quelques auteurs ont noté cette différence, mais sans dire qu'elle dépendait des lieux; de sorte qu'on a pensé que les Péruviens variaient dans la manière de régler leur année.

3. A Quito ainsi qu'à Cuzco, on divisait l'année en quatre saisons : l'équinoxe du printemps qui commençait à *Panchin*; *Rupay-Mita*, en juin; *Uma-Raymi*, à l'équinoxe d'au-

tomne ; *Tamia-Mita*, en décembre. Au commencement de chacune de ces quatre saisons, on célébrait une fête solennelle qui était une des quatre principales et des plus grandes de toute l'année. Un jeûne général la précédait ; on l'appelait *Zazi-Puncha*, et il était suivi de sacrifices, de festins, de musique et de danses.

4. Il y avait d'autres fêtes moins solennelles, à l'occasion desquelles je dirai que le mot *Raymi* ne signifie pas, ainsi que l'ont cru quelques auteurs, *fête du Soleil*, mais simplement *danse* ou *ballet* ; avec cette différence toutefois que, lorsque les danses se faisaient dans des solennités ordinaires, elles s'appelaient *Citua*, au lieu que, dans de grandes occasions, elles se nommaient *Raymi*.

On verra, dans le tableau ci-joint, l'ordre des fêtes de chaque mois, avec leurs noms et leur signification. Il commence au mois de décembre, comme Huayna-Capac l'avait établi à Quito.

Mois et fêtes.

5. 1° Décembre, *Raymi*. On donnait ce nom à tout le mois, à cause de la fête magnifique qui avait lieu à cette époque. Elle était précédée d'un jeûne général qu'on observait jusqu'au coucher du soleil. Comme c'était une des quatre principales fêtes de l'année, on la célébrait avec la plus grande pompe; elle avait lieu en l'honneur du Soleil placé entre les deux solstices. La danse et le son des instruments commençaient au lever de la lune.

2° Janvier, *Uchuc-Pucuy* ou *Colla-Pucuy*, ce qui est la même chose, et signifie la petite maturité ou l'accroissement du maïs, qui commence, à cette époque, à montrer ses premiers bourgeons.

3° Février, *Hatun-Pucuy*, c'est-à-dire le grand accroissement, parce que, pendant ce mois, le maïs s'élève beaucoup.

6. 4° Mars, *Paucar-Huatay*, c'est-à-dire

mois du printemps, celui qui joint le commencement avec la fin de l'année solaire; car *Paucar* signifie *la beauté des couleurs que les fleurs portent à cette époque*, et *huatay* signifie *lien*. Les historiens ont écrit ce mot de diverses manières, soit qu'ils l'aient reçu de personnes qui le corrompaient, soit qu'ils l'aient mal entendu ou mal compris; tantôt c'est *Pacar-Huaruy*, et tantôt *Pacar-Huaray*, ou *Pacar-Huatuy*, accompagnés de diverses étymologies dénuées de fondement, qui n'ont pu attacher jusqu'à présent à ces termes un sens véritable.

On donnait au printemps plusieurs noms différents : dans quelques endroits on l'appelait *Paucar*, à cause des diverses couleurs des fleurs; dans d'autres, *Tuctu*, à cause des fleurs du maïs qui commençaient à paraître; et enfin, dans quelques-uns, *Panchin*, parce que c'était alors que s'ouvraient les boutons de ces mêmes fleurs.

7. La fête de ce mois, une des quatre prin-

cipales, était la seule qui fût précédée de trois jours de jeûne ; on ne pouvait allumer du feu dans aucune maison, ni manger autre chose que des fruits et des légumes, pendant tout le temps que le soleil était sur l'horizon. Cette fête était marquée par trois cérémonies : la première, qui s'appelait *Mushucnina*, consistait à renouveler le feu sacré. C'était l'Inca en personne qui, au moyen d'un miroir de métal concave, nommé *Inca-Virpo*, prenait les premiers rayons du soleil au jour de l'équinoxe, et en allumait le feu sacré.

La seconde cérémonie consistait à offrir au Soleil, du pain, du vin, des parfums, des fleurs, des vases d'or et d'argent, des tissus les plus fins, et à lui sacrifier des lamas. Dès que le sacrifice était accompli, l'Inca distribuait lui-même de ce pain et de ce vin sacré aux grands et aux seigneurs de la cour. On envoyait aussi, dans chaque maison, une parcelle du feu sacré.

La troisième cérémonie, qui était la plus

longue, était remplie par des festins, de la musique et des danses.

8. 5° Avril, *Ayrihua*, c'est-à-dire le mois des épis déjà mûrs du maïs. Les fêtes de ce mois étaient moins solennelles que celles du mois précédent, et consistaient en chants, musique et jeux de hasard, auxquels on se livrait pendant la moisson. Le principal jeu, qui donna son nom au mois, s'appelait *Misha*; il consistait à gagner les prix proposés par le public ou les particuliers, pour ceux qui trouveraient tel ou tel assemblage de grains de diverses couleurs dans les épis qu'on effeuillait; car les épis diversement colorés se nomment *Ayrihua*. Tous les ans on proposait les prix de diverses manières : tantôt c'était à celui qui trouverait un seul grain de couleur différente, tantôt à celui qui en trouverait deux, trois, etc., sur une ou plusieurs lignes; on vérifiait avec soin si l'épi était bien intact. Ce moyen avait été inventé pour hâter et égayer le travail, pendant lequel on avait l'es-

pérance de gagner la Misha. Cet usage existe encore aujourd'hui dans quelques provinces du royaume de Quito.

9. 6° Mai, *Aymuray*. C'est alors qu'on transporte le maïs dans les greniers ou les entrepôts, en formant une espèce de procession accompagnée de musiciens et de chanteurs. On nommait aussi ce mois *Cusqui* ou extirpation, parce que, dès que le transport du grain était effectué, on faisait subir à la terre une première préparation, en arrachant les tiges du maïs et les autres broussailles.

7° Juin, *Inti-Raymi*, c'est-à-dire le mois de la danse solennelle en l'honneur du Soleil placé entre les deux solstices. C'était une des quatre grandes fêtes principales; elle était précédée de jeûnes et accompagnée de sacrifices mêlés de musique et de chant.

10. 8° Juillet, *Anta-Citua*, ou la danse des guerriers. Elle était exécutée par les officiers et les soldats, vêtus d'un riche costume, et portant des casques dorés, des plumes, des

joyaux, et des armes de cuivre brillantes : ce nom vient d'*Anta*, qui veut dire *cuivre*, et de *Citua*, qui signifie *grande danse*. Les danseurs étaient partagés en plusieurs bandes accompagnées de tambours, de flûtes et de fifres. Ils dansaient ainsi tout le jour, en jouant avec leurs armes, et ne se reposaient que le temps nécessaire pour apaiser la soif. Quelques auteurs se servent, pour désigner ce mois, du mot *acitua*, qui n'en est que l'abrégé ou la corruption.

11. 9° Aout, *Capac-Citua*. C'est la grande danse ou la plus solennelle. On l'appelait aussi *Yapaiqui* ou fête jointe à la précédente; et, en réalité, ce n'en était que la continuation. Cette danse guerrière était l'amusement favori des Indiens; ils s'y livraient avec la plus grande ardeur, et c'est la seule fête qui se soit perpétuée jusqu'à nos jours dans le royaume de Quito, et surtout dans la province de Puruha, où il serait plus facile d'exterminer et d'éteindre la race indienne que d'en abolir

l'usage. A cette occasion, les divers Indiens empruntent aux Espagnols auxquels ils appartiennent leurs plus beaux vêtements. Ils portent des casques dorés ornés de plumes d'autruche, et y suspendent des bijoux et des monnaies d'or et d'argent, et leurs armes brillantes ne sont plus de cuivre, mais d'acier ou de bois doré. C'est à cause de ces fêtes que les Espagnols appellent ces deux mois *les mois des danseurs*. Quelques auteurs, qui ignoraient tout cela, ont donné des étymologies extravagantes aux noms d'*Anta-Citua* et de *Capac-Citua*.

12. 10° Septembre, *Uma-Raymi*. On varie aussi d'opinion sur l'origine de ce mot; *uma* signifie tête, et ce nom vient de ce que pendant ce mois on faisait le dénombrement *des chefs de famille* de tout l'empire. On faisait ce recensement le même jour où l'on célébrait tous les mariages; les époux qui formaient une nouvelle famille étaient compris dans ce recensement. Cette fête durait vingt jours dans

la capitale et trois jours dans les provinces. Ce mois s'appelait aussi *Coya-Raymi*, c'est-à-dire *la fête de la danse de la reine*, parce que le mariage de la reine ou des membres de la famille royale, ayant aussi lieu à cette même époque, la fête en devenait plus brillante et plus solennelle.

16. 11° OCTOBRE, *Ayar-Maca*. On s'est encore bien plus égaré sur la signification de ce mot, dérivé de *Aya*, qui signifie *mort* ou *défunt*. Toutes les explications qu'on en a données me paraissent également erronées. Je crois hors de doute que ce nom vient de la fête des morts qu'on célébrait tous les ans par des chants lugubres et une musique funèbre. Les Indiens racontaient dans ces chants les prouesses et les hauts faits des membres défunts de chaque tribu ou de chaque famille. On faisait ces cérémonies sur leurs tombes, et à cette occasion on renouvelait les vins et les liqueurs, au moyen de conduits souterrains. Il est probable que c'est à cette

époque, et dans ce même mois, qu'on représentait les tragédies dont parlent quelques auteurs, et qui rappelaient les hauts faits de leurs ancêtres.

14. 12° Novembre. *Capac-Raymi*, c'est-à-dire le mois solennel des danses générales, de la musique et des chants joyeux. Cette fête avait lieu après les semailles, et comme pour célébrer la fin de l'année. A cette époque on représentait des comédies très-instructives et très-morales, composées par les membres les plus savants de la famille royale, pour amuser et instruire le peuple. Quand la représentation de ces comédies était terminée, on se livrait à divers jeux, tels que le *Huayru* ou grand dé d'os à cinq pointes; le *Pirurcuy*, ou *danseur à quatre visages*, qui avait quatre faces: gain total, gain d'une partie de l'enjeu, perte totale et perte partielle (1). Le *Cincu-Chuncay*, ou jeu de boules avec des raquettes; le

(1) C'était probablement une espèce de toton.

Huayrachina, ou jeu de paume avec une balle en gomme élastique pleine ou creuse ; et, le *Huatucay*, jeu où l'on devine. Cette fête occupait une partie du douzième mois, et le treizième, composé seulement de deux quartiers de lune pour finir l'année, et qu'on nommait pour cette raison *Puchuc-Quilla.*

Outre les fêtes dont nous venons de parler, il y en avait beaucoup d'autres moins importantes : les unes n'avaient pas d'époque fixe et les autres ne se faisaient que dans certaines localités. Parmi les premières on peut en compter trois : une pour la lutte ou le combat ; on la nommait *Intinacuy* ; les jeunes gens se livraient à cet exercice, et le roi récompensait les vainqueurs en leur offrant de riches vêtements. Une autre pour la course ; elle était appelée *Callpanacuy* : on devait atteindre un but désigné, et à chaque extrémité de la carrière étaient placés des juges qui proclamaient les vainqueurs qu'on armait chevaliers. La troisième fête était consacrée à la *coupe des che-*

veux, ou au second baptême des premiers nés. Il serait trop long de parler de toutes les fêtes particulières à chaque ville et à chaque province. Il suffira de dire que les deux points essentiels de toutes les fêtes des Indiens étaient de danser et de s'enivrer; deux passions dominantes et caractéristiques de leur nation. Ils avaient une grande abondance de boissons très-fortes et très-propres à enivrer, de même que celles des Européens. Ils les tiraient de diverses matières fermentées, telles que de la racine *Yuca*, du bananier, de l'ananas ou *Piña*, du *Molle*, espèce de graine, et surtout du maïs.

15. La danse, appelée généralement *Tushuy*, se subdivisait en plusieurs sortes. Ainsi on entendait par *Tus-Hunacuy*, une danse entre un homme et une femme; *Ruyru-Tushuy* signifiait une ronde; *Muyuy-Tushuy*, désignait une danse dans laquelle on tournait toujours; *Tingui-Tushuy*, celle dans laquelle on se tenait par la main; *Auca-Tushuy*, était une

danse militaire avec des armes; *Zapa-Tushuy*, une danse d'une seule personne, etc.

16. Malgré leur goût pour la musique, qui jouait un rôle important dans leurs fêtes, les Péruviens étaient très-peu avancés dans cet art; ils ne distinguaient pas les tons et les demi-tons : cependant, ils étaient très-habiles à jouer de tous les instruments qu'ils avaient inventés. Les plus communs et les plus généralement répandus étaient : les *Chilchiles*, espèces de sonnettes ou de grelots, avec lesquels ils faisaient un grand bruit; le *Cuybi*, flageolet composé de cinq notes; la *Tinya*, espèce de guitare; la *Huyrampuru*, espèce de flûte de pan; la *Pingullu* ou flûte; la *Huayllaco*, grande flûte; le *Huencari*, petit tambour pour faire danser; la *Qquipa*, trompette. Tous ces instruments étaient de diverses grandeurs et faits de bois, de roseaux, de calebasse, d'os ou de métal.

§ 6.

Forme du gouvernement.

1. J'ai déjà dit que le système de religion inventé par les Incas était le même que celui de leur gouvernement ; car ils avaient fait du Soleil le principal objet de leur culte, et en se disant ses fils, ils voulurent être adorés et obéis comme la Divinité elle-même. Ils fondèrent leur pouvoir plutôt sur l'affection de leurs sujets que sur la force ; aussi purent-ils établir autant de lois qu'ils voulurent, certains qu'elles seraient acceptées et qu'on s'y soumettrait, non comme à des lois humaines, mais comme aux ordres de la Di-

vinité. Ils se firent aimer et craindre comme des dieux; ils soumirent leurs peuples à un despotisme complet; mais ils l'exercèrent toujours d'une manière bienfaisante. On ne peut pas dire non plus qu'il fût avilissant pour leurs sujets, puisque ceux-ci ne leur obéissaient que parce qu'ils les croyaient supérieurs à la nature humaine.

2. J'ai déjà dit aussi, en parlant du caractère politique des Péruviens, combien ces lois étaient sages et prudentes. Elles ont mérité l'admiration et les éloges des plus grands hommes, qui les ont même préférées à celles de Lycurgue : elles protégeaient également les droits de la religion, ceux du souverain, du peuple et des individus. Elles étaient faites surtout dans le but d'instruire les sujets et de leur faire donner une bonne éducation, depuis leur enfance jusqu'à l'âge de vingt-trois ans; de cette manière elles empêchaient les crimes en récompensant la vertu, et en châtiant sévèrement les vices. Elles surent prévoir les nécessités

de tous, et de chacun en particulier, afin que du bonheur individuel résultât le bonheur général de la société.

3. Lois admirables qui purent former d'un empire immense une seule famille unie par les mêmes mœurs ; une seule maison pourvue de tout ce qui était nécessaire, et sous l'influence d'une économie si merveilleuse, que jamais on n'a rencontré un mendiant, un oisif ou un fripon ; lois enfin qui firent supporter avec joie les plus durs travaux, en les mêlant de réjouissances et de fêtes, et qui surent maintenir tous les membres de ce grand corps dans une harmonie si parfaite, que jamais il n'y eut parmi eux ni envie ni discorde !

4. Robertson divise la société péruvienne en quatre classes seulement. « La différence » des conditions était pleinement établie, » dit-il, dans le Pérou ; mais quoique le gou- » vernement des Incas tendît à former une » union solide entre tous leurs sujets, on

» trouvait dans les conditions une très-grande » inégalité » (*Hist. de l'Am.*, liv. 7, p. 54).

La division qu'il établit est celle-ci : il parle d'abord « d'un nombre considérable d'habi» tants, connus sous le nom de *Yanaconas*, » voués à l'avilissement et au travail le plus » dur, et distingués des autres castes par leur » costume.

» La seconde comprend la population libre, » composée de tous ceux qui n'ont ni charges » ni honneurs héréditaires.

» La troisième se compose des *Orejones*, » ainsi nommés à cause des grands pendants » qu'ils portent aux oreilles : c'est la classe » des nobles.

» La quatrième, enfin, renferme les fils du » Soleil, ou les descendants du sang royal des » Incas. » (*Idem.*)

5. Il paraît que la philosophie systématique affaiblit tellement les yeux, qu'ils ne voient pas ou qu'ils voient mal ce que les historiens ont écrit : de là viennent les fausses

citations. Il ne serait pas surprenant que l'esclavage eût existé au Pérou, puisqu'on le trouve dans les pays les plus civilisés, où il est considéré comme un droit légitime et où personne n'ose le combattre; mais Robertson interprète Herrera d'une manière tout à fait arbitraire, car il est faux que les *Yanaconas* fussent esclaves ou eussent même l'apparence de l'être. *Yana*, dans la langue du Pérou, a diverses significations; mais, parmi le peuple, on le prend ordinairement dans le sens de *serviteur* ou *domestique*; de sorte que *Yanacona*, au pluriel, s'entend pour les serviteurs ou les domestiques d'une maison. Mais ils étaient libres et non pas esclaves, et portaient une livrée, comme les valets le font en Europe.

6. Tous ceux qui volontairement se consacrent au service des autres se nomment *Yanaconas*; on donne le même nom à ceux qui sont condamnés à être serviteurs en punition de quelque faute grave; mais ceux-ci même ne

sont jamais regardés comme esclaves. Tout homme qui sert se nomme *yana*, c'est-à-dire serviteur ou domestique, et toute femme qui sert s'appelle *china* ou servante. C'est ainsi que l'ignorance de la langue a été cause de tant d'erreurs de la part des historiens.

7. La classification qu'a établie Robertson est défectueuse, non-seulement en ce que nous venons de signaler, mais en beaucoup d'autres points ; ainsi il divise en deux classes le peuple, qui n'en formait qu'une seule, et il réduit à trois seulement le nombre des classes : le peuple, la noblesse et la famille royale, tandis qu'il y en avait cinq. Enfin, il ne connaît d'autre noblesse que les *Orejones*, quoique l'on en pût compter plusieurs rangs.

8. 1° La première classe renfermait tout le peuple, tant les serviteurs que ceux qui ne l'étaient pas.

2° Les artisans, c'est-à-dire tous ceux qui exerçaient les arts mécaniques, comme les

fondeurs, les orfévres, les lapidaires, les tisserands, les architectes, etc., enfin tous ceux qui étaient au-dessus du bas peuple; ils formaient une classe honorable, car les nobles, même ceux du sang royal, ne dédaignaient pas d'exercer ces arts.

3° Les nobles ou tous ceux qui se distinguaient par quelques honneurs héréditaires, ou par des places et des emplois de confiance, et parmi lesquels se trouvaient les *Orejones*.

4° La quatrième classe était celle des grands qui, quoique n'appartenant pas au sang royal, étaient bien supérieurs cependant à la noblesse ordinaire. Ils possédaient des seigneuries et étaient divisés, comme en Espagne, en grands de la première, de la deuxième et de la troisième classe.

5° La cinquième enfin, et la dernière, comprenait les fils du Soleil, c'est-à-dire toutes les personnes de la famille royale. Francisco Lopez Gomara, que Robertson luimême cite mille fois, distingue très-bien les

trois classes de grands dont nous venons de parler, dans la description de la cour de Huayna-Capac; il dit :

9. « Les Incas avaient fait de Cusco la ca- » pitale de leur empire; mais Huayna-Capac » établit pendant longtemps sa cour à Quito, » parce que le climat de cette ville lui plai- » sait, et que c'était une de ses principales » conquêtes. Il était toujours accompagné » d'une garde d'honneur, composée d'*O-* » *rejones* ou gens de guerre, qui étaient » chaussés et portaient d'autres insignes ho- » norifiques, dénotant des gens distingués » dans l'art militaire.

» Il avait à son service les fils aînés et les » héritiers de tous les seigneurs de son em- » pire, qui étaient en grand nombre; chacun » s'habillait à la manière de son pays, afin » qu'on distinguât à quelle nation il apparte- » nait. Ce mélange de couleurs et de costumes » donnait plus de pompe et de splendeur à » sa cour.

» 10. Beaucoup d'autres seigneurs et grands
» du royaume, déjà âgés, assistaient le prince,
» en qualité de conseillers; mais quoiqu'ils
» eussent tous un grand train de maison,
» beaucoup de famille et de serviteurs, ils
» n'étaient pas tous égaux, et avaient cha-
» cun le privilége de s'asseoir à telle ou
» telle place, ou d'obtenir tels ou tels hon-
» neurs. Les uns avaient droit de préséance
» sur les autres, allaient en litière, d'autres
» en hamacs, d'autres à pied; quelques-uns
» s'asseyaient sur des bancs élevés, d'autres
» sur des bancs inférieurs, et enfin d'autres
» sur la terre. Quand l'un d'eux venait à la
» cour, il se déchaussait pour entrer dans
» le palais, levait les épaules et baissait la
» tête pour parler à Huayna-Capac : c'était là
» le signe de vasselage. Il s'approchait avec
» une très-grande humilité, et lui parlait les
» yeux baissés, sans oser le regarder en
» face, tant le respect qu'on avait pour
» lui était grand. Le prince l'écoutait avec

» gravité et répondait en peu de mots.

» 11. Huayna-Capac mangeait avec grand » appareil et entouré de beaucoup de monde. » Tout le service de sa maison, tant de la » table que de la cuisine, était d'or et d'ar- » gent ou au moins de bronze. Il avait des » statues creuses en or qui semblaient des » géants; elles représentaient, de grandeur » naturelle, tous les animaux connus. On y » voyait non-seulement des quadrupèdes et » des oiseaux, mais aussi des arbres, des » herbes et des fruits, ainsi que tous les pois- » sons qui vivent dans les mers environnan- » tes ou dans les rivières du Pérou. Enfin, » des cordes, des chaînes, des paniers et au- » tres choses semblables en or et en argent; » de grandes charges et des amas des mêmes » métaux, qui semblaient du bois coupé pour » brûler, et enfin il n'y avait rien dans leur » pays qui ne trouvât sa forme ou sa ressem- » blance dans un de ses métaux. » (*Hist. gen.*, c. 120.)

12. Dans cette description, faite pareillement par plusieurs auteurs, on voit clairement que ce n'était pas seulement les *Orejones* qui formaient la classe des nobles ; car il y avait des chefs qui leur étaient bien supérieurs, quoiqu'ils ne fussent pas issus du sang royal. Il n'est pas moins faux que les *Orejones* occupassent pendant la paix les premiers emplois, car beaucoup d'autres, qui n'étaient pas de leur nation, les remplissaient aussi.

13. Calicuchima, dont j'ai fait mention et dont je parlerai ensuite plus longuement, était de la province de Puruha, et non pas un *Orejon* cependant Huayna-Capac le nomma gouverneur principal de cette même province et un des deux généraux qui devaient commander son armée. Chapeza, qui n'était pas non plus *Orejon*, mais natif de Cañar, fut nommé vice-roi de la même province. Plusieurs autres, qui n'étaient pas *Orejones*, furent placés ou confirmés par Huayna-Capac dans des emplois

honorifiques, civils ou militaires. Les places de confiance que l'on donnait le plus ordinairement, mais pas toujours, aux *Orejones*, étaient celles de gouverneurs ou vice-rois des provinces nouvellement conquises, donton se méfiait, sans pourtant que cette mesure tournât au préjudice de ceux qui en étaient les seigneurs naturels, et que les Incas ne chassèrent jamais. (Cieça de Leon, *Cron.*, c. 45.)

14. Pour connaître la distinction des classes et des divers emplois que l'on trouvait dans le sage gouvernement de l'Inca, il suffira de savoir les noms ou les titres de dignité et de noblesse, et les divers emplois qu'ils remplissaient dans la paix ou dans la guerre, dans l'ordre politique, civil ou militaire. Je parlerai plus tard de ces derniers.

Noms et titres de dignité, de noblesse, d'emplois politiques ou civils.

15. ***Inca*** signifie proprement ***Fils du Soleil***, ou descendant de la race lumineuse. Toutefois on désigne plus spécialement, par le nom d'Inca ou Inca-Capac, le monarque régnant ou l'empereur.

Inca. Tout homme de la famille royale, fils, neveu, cousin ou oncle de l'empereur.

Auqui, prince héréditaire.

Mama-Oelo, première femme de l'Inca ou impératrice.

Coya, reine, c'est-à-dire seconde, troisième, quatrième femme de l'Inca.

Shipa-Coya, concubine royale.

Palla, princesse.

Curaca, seigneur naturel d'un état.

Nusti, chevalier, noble, homme illustre.

Nusta, dame noble, illustre.

Apusqui-Camachic, ministre.

Apusqui-Cunac, conseiller d'état.

Apunchic, vice-roi, principal gouverneur de plusieurs provinces.

Cacique (1), gouverneur d'une seule province.

Llacta-Camayuc, gouverneur d'un village.

Taripa-Camayuc, juge criminel ou d'instruction.

Rimapanayuc, avocat, intercesseur.

(1) Je pense que ceci est une erreur. *Cacique* est un mot de la langue des Antilles que les Espagnols avaient adopte et qu'ils introduisirent au Pérou où il était inconnu.

Huasi-Camayuc, ministre ou majordome du palais.
Yacu-Camayuc, surintendant des fontaines et canaux.
Hatun nan-Camayuc, *idem* des routes royales.
Chaca-Camayuc, *id.* des ponts.
Tambu-Camayuc, *id.* d'une hôtellerie royale.
Coptra-Camayuc, *id.* des magasins.
Chagra-Camayuc, *id.* des terres cultivées.
Uyhua-Camayuc, *id.* des troupeaux du Soleil.
Quipo-Camayuc, *id.* des archives en cordes de Quipos.
Huacha-Camayuc, *id.* des veuves, des pupilles et des orphelins.
Unguc-Camayuc, *id.* des malades.
Huampu-Camayuc, *id.* de la marine et de la pêche.
Chunga-Camayuc, décurion ou surintendant de dix familles.

Pischea Chunga-Camayuc, surintendant de cinquante familles.

Pachsac-Camayuc, centurion ou surintendant de cent familles.

Guaranga-Camayuc, surintendant de mille familles.
Tucuyuc, surintendant des surintendants de toutes les familles, chargé de veiller sur les mœurs et sur l'accomplissement des lois, sur l'exactitude avec laquelle sont remplies les charges de ces ministres, et de solliciter les peines ou les récompenses.

Villac-Uma, grand prêtre ou devin sacré.
Cushipata, prêtre.
Umuc, sorcier.
Amauta, philosophe, botaniste.
Amunta, astrologue.

Villca-Cama, médecin-chirurgien.

Yachachic-Runa, maître de quelque art ou de quelque science.

Yachacuc-Runa, artiste, écolier, apprenti.

Chasqui, courrier.

Yanga-Runa, homme du vulgaire, plébéien.

Yana, serviteur, domestique.

Ynti-Pasña, vierge consacrée au Soleil.

Mama-Cuna, directrice des vierges.

Pambay Runa, prostituée.

§ 7.

Système militaire.

1. L'esprit religieux qui dirigea le gouvernement des Incas eut également de l'influence sur le système militaire. Ils firent la guerre, dit le docteur Robertson, non pour détruire ou exterminer, comme le faisaient d'autres nations barbares; non pour rassasier, comme les Mexicains, leurs dieux avides de sang humain; mais pour instruire et civiliser les peuples conquis et répandre la connaissance de leurs institutions et de leurs arts. Ils accusèrent toujours d'impiété les honneurs rendus à d'autres qu'aux puissances célestes. Ils tâ-

chaient donc de faire des prosélytes et de répandre leurs heureuses institutions (*Hist. d'Amér.*, l. VII, p. 52). Bel éloge, en vérité, s'il eût été accordé à une meilleure cause.

2. Je ne doute pas que l'esprit religieux, non moins que le désir d'instruire et de civiliser les nations barbares, n'influàt sur les guerres que faisaient les Incas; mais il est faux que cet esprit en fût l'unique mobile. Les Incas, quoiqu'ils fussent regardés comme des divinités, étaient cependant des hommes, et comme tels étaient soumis aux passions humaines. Il est certain qu'ils firent souvent la guerre par amour de la gloire ou pour acquérir des richesses.

3. La conquête du royaume de Quito, entreprise par l'Inca Capac-Yupangui et son fils Huayna-Capac, en est une preuve convaincante. On adorait, dans ce royaume, les mêmes corps célestes que chez les Incas : toutefois ses rois ne se disaient pas fils du Soleil; ils avaient les mêmes principes religieux, quoique

moins corrompus, ainsi que je l'ai démontré. Ce n'était pas une tribu barbare et sauvage, qu'il fût nécessaire de retirer du fond de ses forêts pour l'instruire dans la vie sociale et civile; c'était une monarchie presque aussi vaste que celle du Pérou, aussi bien organisée et sans doute plus ancienne.

4. Il est vrai, ainsi que je l'ai dit ailleurs, que la civilisation du Pérou lui était bien supérieure, et que, sous certains rapports, les arts et les sciences y avaient atteint un plus haut degré de perfection; mais le royaume de Quito n'était nullement obligé de renoncer à son indépendance pour acquérir un plus haut degré de civilisation. Loin de là, il repoussa toujours cette réunion, et ce ne fut qu'après avoir versé des torrents de sang que les Incas réussirent à le soumettre. Ils n'y parvinrent qu'après la mort de son dernier roi, et plutôt par les faveurs de la fortune et par la trahison des chefs, que par la supériorité de leurs forces. Je ne puis voir dans cette conquête le désir de

répandre la civilisation, mais bien l'ambition des Incas et le désir qu'ils avaient d'étendre leur domination.

5. La conduite d'Huayna-Capac à l'égard des Quillacingas, qui habitaient au nord de Quito, prouve encore la vérité de ce que j'avance. Cette nation occupait une immense étendue de pays, et comprenait une grande quantité de tribus si nombreuses que chacune d'elles pouvait être considérée comme une nation. Les Quillacingas étaient si sauvages et si barbares, que Cieça les a regardés comme la seule nation de l'Amérique méridionale qui n'eût aucune idée de religion. (*Cronica del Perú*, c. 33.)

6. Quel beau champ à exploiter pour les Incas ! Aucune nation n'aurait dû leur inspirer un plus grand désir de conquête, car aucune n'était plus ignorante, plus aveugle, plus barbare, et n'avait plus besoin d'être éclairée par la religion et instruite dans les principes de la civilisation. Du reste, elle était facile à sou-

mettre; car, malgré sa population, elle était peu guerrière, et ne connaissait ni ordre ni gouvernement. Huayna-Capac se mit donc en campagne, plein d'ardeur et de courage. Il éleva, aux frontières, des forteresses et des murailles, et construisit le célèbre pont de Rumi-Chaca. Il ouvrit, en coupant dans le roc vif, un nouveau lit au rapide torrent d'Angas-Mayu. Mais à quoi aboutirent tant de préparatifs? à rien absolument.

7. Il abandonna l'entreprise et laissa cette malheureuse nation dans l'état de barbarie où elle était encore lors de la conquête des Espagnols. Robertson aurait pu en voir la cause dans tous les historiens, car ils en font tous mention, et rapportent, d'accord en cela avec la tradition, que Huayna-Capac abandonna cette conquête, parce qu'il reconnut que le pays était peu fertile, ne contenait pas de métaux précieux, et que ses habitants étaient aussi misérables que sauvages. Comment se fait-il donc que l'esprit de religion et le désir de

répandre la civilisation ne l'aient pas engagé à poursuivre cette conquête? Que Robertson ne s'y trompe point; les Incas étaient des hommes qui avaient des passions comme tous les autres, et qui, s'ils furent dignes de louanges pour quelques bonnes actions, ne sont pas à l'abri du blâme pour les mauvaises.

8. Leurs guerres et leurs conquêtes se firent souvent pour des motifs communs à toutes les autres nations, c'est-à-dire que ce ne fut pas seulement par ambition et par intérêt, mais aussi par amour de la destruction; ce fut par pur esprit de vengeance que Huayna-Capac couvrit de cadavres l'île de Lapuna, et ce fut par le même motif que le lac de Carangui fut surnommé *mer de sang*. Ce fut aussi par ambition et par cupidité qu'il prit tant à cœur la conquête de Quito, et qu'il renonça à celle des Quillacingas, parce qu'elle n'offrait aucun attrait aux passions qui le dévoraient.

9. Il est vrai que les Incas n'étaient pas en général altérés de sang, que souvent un



noble sentiment religieux et le bien des vaincus les animèrent à faire la guerre, qu'ils n'abusèrent pas de leurs victoires, qu'ils traitèrent toujours avec humanité leurs prisonniers, et qu'ils firent participer les provinces nouvellement conquises à tous les avantages et à tous les priviléges des autres, car ils avaient pour maxime fondamentale que c'était travailler dans leur propre intérêt que de s'occuper du bien-être de leurs sujets.

10. Après la conquête du royaume de Quito, l'empire de Huayna - Capac s'étendait sur un espace de trente-cinq degrés et demi du nord au sud, depuis le premier degré de latitude boréale, où se trouvait la forteresse d'Angas-Mayu, jusqu'au trente - quatrième degré de latitude australe, ou au Rio Maule, au Chili. En comptant 25 lieues américaines au degré, cela ferait 887 lieues $\frac{1}{2}$ chacune de 4,000 pas, ou 4 milles italiens, ce qui donnerait à l'empire de Huayna-Capac une extension de 3,550 milles. Cieça de Léon,

qui est certainement exact dans ses calculs, compte jusqu'à 3,600 milles. (*Cron. del Perú*, ch. 36.)

11. Ce que j'admire dans le gouvernement des Incas, ce n'est pas tant leur esprit religieux et civilisateur, que leur habileté à faire des conquêtes, et surtout à les conserver; ils comprirent très-bien qu'en entreprenant de subjuguer une nation barbare, ce n'était pas par le nombre, mais par la discipline de leurs troupes, qu'ils devaient chercher à l'emporter. Ils furent les seuls du Nouveau-Continent qui surent en comprendre tous les avantages.

12. A l'exception cependant du corps des *Orejones*, qui était composé de gens de la plus haute noblesse, et instruits dans tous les exercices militaires, on ne peut pas dire qu'ils eussent de véritables troupes réglées; mais ceux-ci servaient à la fois d'exemple et de guides aux milices qu'on y réunissait pour former les armées toujours peu nombreuses des Incas : on les faisait donner dans les occa-

sions difficiles, et ils formaient la garde du souverain.

13. Les Incas avaient compris que la grandeur d'une monarchie ne consiste pas à conquérir beaucoup de pays, mais à savoir les conserver, ce qui était une chose difficile pour des nations aussi barbares qu'inconstantes, et plus accoutumées à l'indépendance qu'à la soumission, qu'elles avaient en horreur. Il fallait élever de toutes parts de nombreuses forteresses, entretenir de fortes garnisons, et faire des dépenses immenses pour maintenir tant de provinces rebelles. Ils surent toutefois vaincre cette difficulté qui, au premier abord, paraissait insurmontable : ils eurent l'heureuse idée d'instituer les *Mitimaés*, dont Robertson n'a fait aucune mention, quoique plusieurs auteurs en aient parlé, et entre autres Cieça de Léon (*Cron. del Perú*, ch. 41).

14. On appelait *mitimaés* les familles transportées d'un pays dans un autre. Si la province dont on entreprenait la conquête se

soumettait volontairement, on n'avait pas besoin d'avoir recours à ce moyen. On en laissait le gouvernement au Curaca ou Seigneur naturel, auquel on adjoignait un *Orejon* pour y enseigner la religion, les lois et les coutumes de l'empire.

15. Si la province était conquise par la force des armes et faisait craindre une rébellion, on y plaçait un gouverneur autre que le Curaca, et on en faisait sortir un certain nombre de familles; si, par exemple, elle renfermait vingt mille familles, on en faisait sortir huit ou dix mille, et on les envoyait dans d'autres provinces du même climat, c'est-à-dire de terre froide en terre froide et de terre chaude en terre chaude; on leur distribuait des terres, des maisons et tout ce dont elles avaient besoin pour pourvoir à leur subsistance, afin qu'elles n'eussent pas à regretter d'avoir changé de demeure.

16. Les *Mitimaès*, placés dans la province conquise, étaient obligés de rester toujours

unis au gouverneur, et de veiller sur les actions des naturels du pays, afin de les arrêter s'il arrivait quelque tumulte ou quelque rébellion. Les habitants primitifs avaient aussi intérêt à aider le gouverneur à surveiller les *Mitimaés;* par ce moyen, qui réussit toujours, les Incas parvinrent à être dispensés des frais onéreux qu'eût occasionnés l'entretien de garnisons, et ils réussirent à jouir d'une paix constante dans toutes les provinces de leur empire.

Le royaume de Quito, ayant donc été conquis par la force des armes, eût été, suivant cet usage, rempli de *Mitimaés*, si le mariage de l'Inca avec la reine n'en eût assuré la tranquillité: la province de Latacunga fut la seule qui n'en fut pas dispensée; mais aucun auteur n'en a donné le motif. On y trouve encore les descendants des *Mitimaés* qui y avaient été placés et qui conservent toujours ce nom.

17. La nomination et la répartition des

emplois fut toujours confiée par les Incas aux sages *Orejones*, qui avaient une connaissance particulière des mœurs et des talents de chacun. Ils se réservaient seulement la confirmation de leurs choix. Il y avait toujours deux généraux parfaitement égaux entre eux; de sorte que s'il survenait une révolte, ils devaient agir de concert, et s'il en éclatait deux en même temps, ils pouvaient marcher chacun de leur côté contre les rebelles. Le lieutenant général remplaçait l'un d'eux s'il venait à mourir. Voici les grades qui existaient au Pérou, et qui ressemblent beaucoup à ceux qui sont établis chez les nations civilisées.

Emplois militaires.

Apusquipay, général d'armée.
Apusqui-Randin, lieutenant général.
Hatun-Apu, commandant de quatre ou cinq mille hommes.
Apu, capitaine.
Hatun-Apu-Randin, lieutenant-colonel.
Apu-Randin, lieutenant.
Camayuc, officier.

Guaranga-Camayuc, commandant de mille hommes.
Pachsac-Camayuc, centurion.
Pichca-Chunga-Camayuc, commandant de cinquante hommes.
Chunga-Camayuc, décurion.
Unanchayancoc, porte-étendard.
Huancar-Camayuc, tambour.
Qquipa-Cumayuc, trompette.
Pucara-Camayuc, commandant d'une forteresse.
Aucac-Runa, soldat.

Des armes.

Les Péruviens n'avaient pas la moindre idée des armes à feu, qui même étaient nouvelles dans l'ancien continent. La première fois qu'ils entendirent le bruit des mousquets et qu'ils en éprouvèrent les effets, ils crurent que les chrétiens étaient des êtres extraordinaires qui avaient à leurs ordres le terrible *Illapa*, c'est-à-dire le tonnerre des dieux irrités; mais ils connaissaient l'usage de toutes les autres armes, qu'ils savaient fabriquer de pierre, d'os, de bois très-dur, d'or, d'argent, de bronze et de cuivre. Ils n'employaient pas le fer, quoiqu'ils le connussent sous le

nom de *Quillay*, parce qu'ils savaient tremper le cuivre comme l'acier. Ils avaient un grand nombre d'armes diverses; les unes étaient d'un usage général, les autres particulières à certaines provinces; les unes simples, les autres travaillées avec beaucoup d'art; il y en avait qui servaient seulement pour la chasse, et d'autres pour la guerre: quelques-unes servaient aux deux usages à la fois. Mais ce dont les Indiens s'occupaient principalement, c'était de se donner un air martial, soit par la beauté de leurs armes et de leurs plumes, soit en cherchant à s'enlaidir de manière à avoir un air effrayant.

Armes et armures les plus usitées.

Umachina, casque d'un bois très-dur ou de quelque métal brillant, orné de plumes de différentes couleurs et de pendants d'or et d'argent.

Nahuichina, espèce de salade ou visière de métal.

Aucana-cushma, pourpoint garni de coton et d'étoupe capable d'émousser les pointes des flèches; Gomara fait mention de ces espèces d'armures et de plusieurs sortes d'armes (*Hist. génér.*, chap. 195).

Huallcanga, espèce de rondache qu'on pendait au cou.

Chuqui, lance très-grande et très-pesante faite d'un bois très-dur.

Anta-ñauchi, languette de cuivre trempé, fixée sur une autre lance plus courte.

Turpuna, hallebarde et pique de *chonta* ou de bois dur comme du fer, avec ou sans pointe de cuivre.

Tuccina, épée de cuivre trempé, longue de deux à trois palmes, épaisse et large de plus d'un doigt, et avec une poignée en crin.

Macana, sabre très-grand, de bois, et capable de couper un homme en deux.

Callhua, couteau léger en cuivre ou en bois et aiguisé d'un côté.

Tumi, coutelas-sabre de cuivre ou de pierre.

Chictana, hache ou hachette de pierre ou de cuivre.

Estolica, javelot long de douze palmes, composé de deux parties, dont l'une, appelée *cumana*, était une espèce de baliste qu'on tenait à la main et qui servait à lancer le *huachi* ou javelot, lequel avait tant de force qu'il traversait un tigre de part en part.

Chingana, grand poignard à deux tranchants, placé au bout d'un petit dard propre à être lancé et qui pouvait traverser un taureau.

Guicopa, petite massue que l'on lance et dont le bout est comme un marteau.

Huactana, massue de bois très-pesante.

Huachina, arc.

Huachi, flèche.

Viruti, dard empoisonné.

Viruti-Churona, carquois.

Huaraca, fronde à lancer des pierres.

Huancar et *Hatun-Taqui*, tambour de guerre.

Qquipa, trompette de bois.

Churu, trompette d'alarme faite d'un coquillage.

Unancha, étendard, bannière.

§ 8.

Divers établissements de Huayna-Capac. — Répartition des terres.

1. Une des ordonnances les plus sages d'Huayna-Capac ou de ses prédécesseurs fut celle qui abolit, dans les provinces nouvellement conquises, la propriété territoriale, ou plutôt qui rendit cette propriété commune à tous. Dès qu'on prenait possession d'une province, on divisait les terres capables de culture en trois parts : l'une pour le Soleil, l'autre pour l'Inca, et la troisième pour le peuple. Tout le monde devait travailler en commun à celle du Soleil, ce travail devenant un hommage

dû à la Divinité. On en conservait les produits dans des magasins, et l'on s'en servait pour entretenir le temple, ses ministres et les vierges consacrées à son service; c'était la portion qui devait être cultivée la première.

2. La part de l'Inca se cultivait aussi en commun, et ce travail était presque le seul tribut que les vassaux payassent à leur prince. On en conservait les produits dans les magasins royaux. L'Inca en entretenait sa maison, payait les dépenses publiques de l'empire, et réservait tout le reste au profit du peuple pour les années de disette. Quant à la troisième part, on en retirait une bonne portion pour les veuves, les orphelins, les malades, les vieillards et les soldats qui étaient à l'armée, et cette portion était aussi cultivée en commun, immédiatement après la part du Soleil et avant celle de l'Inca.

3. Les autres terres étaient distribuées aux familles du village et cultivées en particulier; elles ne se transmettaient pas par héritage,

mais elles augmentaient ou diminuaient dans la même proportion que la famille. Par cet admirable arrangement, on ne rencontrait jamais au Pérou un pauvre ou un mendiant. Il en était autrement dans le royaume de Quito, où le principe de la propriété des terres existait; aussi y voyait-on les mêmes inégalités et les mêmes misères que partout ailleurs. Mais ce royaume se soumit à la nouvelle constitution, non-seulement sans répugnance, mais avec joie; car il était animé des mêmes sentiments d'amour pour son prince.

Uniformité du langage.

4. Comme les nations qui composaient l'empire du Pérou parlaient chacune une langue différente, il formait pour ainsi dire une vaste tour de Babel, où personne ne pouvait s'entendre, ce qui offrait de grandes difficultés au gouvernement. Pour remédier à cet inconvénient, les Incas, sans forcer les populations

conquises à renoncer à leur langue, les obligèrent à apprendre celle que l'on parlait à Cuzco, et que l'on nommait langue *Quichua* ou des Incas, parce qu'elle était en usage dans les plus anciennes provinces soumises par Manco-Capac.

5. Il est à croire que cette langue était d'abord assez pure et limitée à un certain nombre de mots; que par les conquêtes des Incas elle se corrompit ou se perfectionna par la réunion de beaucoup d'expressions de diverses autres langues. Elle adopta surtout les expressions qui désignaient les personnes, les animaux, les végétaux, les montagnes, les fleuves et autres objets qui sont particuliers à chaque pays.

6. Ainsi augmentée, la langue péruvienne pouvait s'appeler complète lorsque la conquête atteignit les bornes du royaume de Quito, où une semblable transformation s'était opérée. De ce côté-là diverses nations ayant aussi été conquises, la langue de Quito avait adopté beaucoup de termes étrangers; elle finit donc

par se composer de trois idiomes : le premier, qui en était l'élément, s'appelait *Quitu*; sa prononciation ne comportait pas la voyelle *o*, comme on le voit encore aujourd'hui dans beaucoup de mots ; le second, *Scyri*, fut introduit par la domination des étrangers, de la race de Caran ; et le troisième, *Purhua*, langue naturelle des quatre derniers rois, l'enrichit aussi d'une foule de nouveaux termes.

7. L'idiome *Scyri*, qui était la langue en usage, n'était autre chose, ainsi que je l'ai répété plusieurs fois, qu'un dialecte de la langue des Incas du Pérou, ou plutôt c'était la même prononcée d'une manière différente et mêlée de mots étrangers. Comme cette langue n'était pas usitée dans les pays intermédiaires, Huayna-Capac fut tellement étonné en arrivant à Quito de voir qu'on y parlait la même langue qu'à Cuzco, qu'il reconnut que les deux monarchies devaient avoir une origine commune. Il fut confirmé dans cette opinion

en observant la même religion, le même costume et la connaissance de quelques arts et de quelques sciences communes aux deux nations. Cette étrange réunion de circonstances lui fit regarder sa nouvelle conquête avec une sollicitude toute particulière; et les deux idiomes composés de tant d'autres se réunirent pour n'en former qu'un seul beaucoup plus riche et bien plus éloigné de la langue-mère, que l'on croit avoir été la même dans les deux pays.

8. Il eut donc moins de peine à établir dans cinquante-neuf états une seule langue commune; mais cette langue commune, composée de tant d'éléments divers, est très-différente à Cuzco et à Quito. Dans ce dernier royaume on parle un dialecte plus varié que dans le premier, où la langue a mieux conservé sa pureté primitive. La différence existe cependant non dans les mots, mais dans la variation des voyelles et des consonnes, ainsi que je l'ai prouvé dans plusieurs endroits de cette histoire.

9. Maintenant que nous avons une idée de cette langue commune, je dois dire qu'elle est plus riche que toutes les langues de l'Europe qui ont adopté de la même manière des mots étrangers. Il n'y a rien qu'on ne puisse expliquer par des termes particuliers, ainsi que je l'ai démontré contre l'opinion de quelques philosophes, qui ne savent ce qu'ils disent en prétendant que l'idée d'un Être-Suprême et les abstractions ne peuvent s'exprimer dans cette langue. Pour désigner seulement les parties intérieures et extérieures du corps humain, il y a plus de cent vingt mots, sans compter ceux qui appartiennent à l'anatomie. Pour indiquer la parenté, elle surpasse certainement toutes les langues de l'Europe; car elle a l'avantage de dire en un seul mot ce que nous ne pouvons expliquer qu'au moyen de plusieurs, ainsi que nous pouvons nous en convaincre dans l'exemple suivant :

Neveu, fils de frère,	— *Concha.*
Neveu, fils de sœur,	— *Mulla.*
Frère de l'homme,	— *Huanqui.*
Frère de la femme,	— *Turi.*
Sœur de l'homme,	— *Pani.*
Sœur de la femme,	— *Naña.*
Beau-frère de l'homme,	— *Masha.*
Beau-frère de la femme,	— *Ipas.*
Belle-sœur de l'homme,	— *Ipa.*
Belle-sœur de la femme,	— *Aque.*

10. Un de ses caractères particuliers est d'être très-douce et très-expressive, surtout pour la poésie : ceux qui sont habiles à la manier éprouvent un charme particulier à s'en servir. Elle a le très-grave défaut de ne pouvoir s'apprendre parfaitement dans les livres, mais seulement par un grand et long exercice ; car elle renferme un nombre considérable de mots qu'on ne peut écrire d'aucune manière, vu le manque de caractères pour en exprimer la prononciation. Ceux qui écrivent dans cette langue tâchent de suppléer à ce défaut en redoublant des voyelles ou des consonnes. Mais, le plus souvent, ce moyen

augmente ou du moins conserve les mêmes difficultés.

11. Quelque peine qu'on se donne pour bien écrire un mot, il arrive toujours que prononcé d'une manière il veut dire une chose, et que prononcé d'une autre manière le sens change complétement. Ainsi, dans le mot *sicci*, qu'on mette un *h* ou qu'on n'en mette pas, qu'on redouble l'*s* ou qu'on laisse le mot tel qu'il est, cela n'empêchera point que, prononcé d'une manière, il ne signifie une *espèce de paille large*, et que, prononcé d'une autre, il ne veuille dire *démangeaison du corps*. De même *caċa* peut s'écrire avec un *k* ou avec un *c*, soit simple ou redoublé. Par l'une ou l'autre prononciation, il voudra toujours dire: *oncle maternel* ou *rocher*. Cette différence se retrouve dans une très-grande quantité de mots; il existe beaucoup de traités et de vocabulaires tant manuscrits qu'imprimés, et tous différents dans la manière de rendre la prononciation ou le sens de chaque mot, ou

d'en faire les terminaisons (de voyelles ou de consonnes), suivant la partie du royaume de Cuzco et de Quito dans laquelle l'auteur se trouvait.

Les arts et les sciences les mêmes dans les deux royaumes.

12. Il est facile de concevoir que Huayna-Capac ne trouva pas les mêmes obstacles à Quito que partout ailleurs pour y étendre les lumières d'une civilisation uniforme; car j'ai déjà dit dans quel état se trouvaient les arts et les sciences dans ce pays.

On peut dire qu'on connaissait à Quito, aussi bien qu'à Cuzco, l'agriculture, le dessin, l'art de fondre les métaux, l'arithmétique, la navigation et l'astrologie. A Cuzco on entendait mieux la morale, science si nécessaire dans un gouvernement policé, l'art militaire, la tisseranderie, l'architecture, la sculpture et la statuaire. Mais en revanche Quito lui était supérieur dans la botanique et dans l'art de sculp-

ter les bois et de tailler les pierres précieuses. Or, ces deux royaumes en se réunissant confondirent leurs mœurs et leurs mutuels avantages; les progrès qu'ils firent dans ces arts et dans ces sciences devinrent communs à tous deux, ainsi que je l'ai prouvé contre l'avis de quelques savants de nos jours.

Édifices publics de Huayna-Capac.

1. Rien ne prouve mieux l'état florissant des arts et des sciences dans l'empire de Huayna-Capac, que les restes immortels des constructions célèbres dont parlent une foule d'auteurs, et qui en seront toujours la preuve la plus convaincante. Ces constructions remarquables sont de sept espèces : les temples, les monastères, les palais, les forteresses, les hôtels, les magasins et les routes royales, qui comprennent les ponts, les canaux et les aqueducs.

2. J'ai déjà dit que c'étaient des pierres qu'on

employait le plus communément dans ces constructions ; on les taillait et on les sculptait avec plus ou moins de soin, suivant l'importance de l'édifice que l'on construisait. Ces pierres étaient souvent d'une grosseur si énorme que personne n'a pu comprendre comment les Péruviens pouvaient les transporter d'un lieu dans un autre, et les travailler et superposer à l'aide des seules forces humaines. On rencontrait souvent des édifices en marbre précieux, de diverses couleurs, avec des figures sculptées, et des bas-reliefs si parfaits qu'ils ont attiré l'admiration des savants modernes.

3. Ils joignaient toujours ces pierres au moyen de l'admirable mastic dont j'ai parlé au chapitre IV. Les temples et les palais qui n'étaient pas remarquables sous le rapport de l'architecture, l'étaient beaucoup cependant à cause de leurs riches ornements ; ils étaient ordinairement revêtus de plaques d'or et d'argent, et remplis de statues, de figures

et de vases de toute espèce, faits des mêmes métaux et ornés de pierres précieuses. J'ai déjà parlé longuement de la forme des temples, et j'ai énuméré ceux qui étaient les plus remarquables.

4. Les couvents, appelés *Pasñan Huasi*, étaient habités par les vierges consacrées au service du temple; ce n'était autre chose qu'une réunion de grandes et vastes maisons renfermées dans l'enceinte d'une muraille élevée et solide, et dont les portes étaient rigoureusement gardées. Ils contenaient de 200 à 600 vierges, sans compter les directrices et les gens de service : de sorte que c'étaient de petits villages fermés où l'Inca seul avait le droit d'entrer. Les vierges faisaient au Soleil un vœu solennel de chasteté perpétuelle. Celles que l'Inca choisissait pour en faire ses femmes ou ses concubines en étaient seules dispensées. Loin d'être renfermées contre leur gré dans ces couvents, toutes les jeunes filles cherchaient à s'y faire recevoir; mais on n'y

admettait que les filles des seigneurs, ou celles qui étaient distinguées par leur beauté. La vierge qui manquait au vœu de chasteté devait être enterrée vivante, ainsi que toute sa famille; mais on assure que l'occasion d'infliger ce châtiment ne se présenta jamais.

5. Les vierges s'occupaient à filer et à tisser la laine des vigognes, qui est aussi fine que la soie, et qu'elles ornaient de fleurs et de broderies en or. De cette étoffe, habilement travaillée, elles faisaient les habits pour les sacrifices, pour l'usage de l'Inca et de toute sa nombreuse famille, ainsi que pour les présents et les récompenses que l'on avait habitude de distribuer plusieurs fois dans le courant de l'année. Ce qui restait de ces toiles ou de ces fils, ou tout ce qui avait quelque défaut, était brûlé, et les cendres en étaient dispersées au soleil. Suivant Cieça de Léon, on ne comptait que sept monastères dans le royaume de Quito; ils étaient situés dans les capitales des principales provinces, c'est-à-dire à Caran-

gui, Quito, Latacunga, Rio-Bamba, Tumi-Bamba, Guanca-Bamba et Tumbez.

6. Les palais royaux, appelés *Inca-Huasi*, étaient beaucoup plus nombreux, parce que, outre ceux qui étaient dans toutes les villes capitales, il y en avait aussi dans les villes de second et de troisième ordre, et même dans l'intérieur des terres et loin des grands chemins. Le plus renommé du royaume était celui d'Hatun-Cañar, où l'on admire encore aujourd'hui, sur une grande partie de l'édifice qui a échappé à la destruction, la beauté du marbre et l'art avec lequel il a été construit.

Celui de Tumi-Bamba, dans la même province de Cañar, plus grand, quoique bâti d'un marbre moins précieux, lui était supérieur par les trésors qu'il contenait; mais il n'en reste que des ruines peu considérables.

Celui de Carangui, qui fut le premier que construisit Huayna-Capac, après la fameuse bataille qui décida du sort du royaume, était très-renommé, non-seulement par ses ri-

chesses et sa beauté, mais aussi parce qu'il avait été la résidence de Huayna-Capac pendant les premières années de son règne, et le lieu de la naissance de son fils aîné, l'Inca Atahualpa, qu'il eut de la reine Paccha. Quelques pans de murs font seuls reconnaître l'endroit où il était situé.

7. Celui de Callo, dans la province de Latacunga, qui subsiste encore aujourd'hui presqu'en entier sous le nom de *Pachusala*, montre, quoiqu'il n'en reste que des murs de pierre, l'habileté de celui qui en avait tracé les proportions.

Celui de la capitale du royaume de Quito était d'une grandeur immense, mais construit avec peu d'art; il était le dépôt de tous les trésors et de toutes les choses précieuses de la nation. Il passait pour contenir tant de richesses, que les conquérants dans leurs recherches n'y laissèrent pas pierre sur pierre. Tous les autres palais n'étaient que de vastes maisons capables de recevoir tous les membres de la

nombreuse famille royale lorsqu'ils étaient en voyage. Ce qui reste de celui de Ponsallacha, semble indiquer qu'il était superbe.

8. Les forteresses appelées *Pucaras* étaient en si grand nombre, qu'on peut dire qu'elles couvraient toute la surface de l'empire. Il n'y en avait aucune qui fût comparable à celle de Cuzco. Celles du royaume de Quito n'avaient rien de remarquable, mais elles étaient en si grand nombre que toute province grande ou petite en avait plusieurs, comme le prouvent les ruines que l'on rencontre à chaque pas. La plus forte de toutes était celle d'Hatun-Cañar; ses portes magnifiques, ornées de piliers de marbre et de gonds en bronze, indiquent assez ce qu'elle dut être autrefois. De toutes les ruines que j'ai rencontrées en divers endroits, aucune n'a excité autant mon admiration que celles de la forteresse de la province de Carangui, situées sur la route royale qui remonte la rivière de Mori. Cieça de Léon, qui l'a vue dans un meilleur état, en parle avec

raison comme d'une chose remarquable. (*Cron.*, ch. 37.) On la dirait élevée par l'art européen, tant les murs et les fossés qui l'entourent sont construits avec habileté; il existe encore aujourd'hui dans cet endroit des ruines considérables.

9. Les hôtelleries royales, appelées *Tambo* ou *Tampu*, étaient d'un nombre égal aux haltes ordinaires qu'on pouvait faire sur la route, dans un voyage où l'on cherche à éviter la fatigue. L'auteur déjà cité dit qu'il y en avait à tous les dix ou douze milles. (*Ibid.*, ch. 40.) Ces bâtiments formaient un carré au milieu duquel s'élevait une petite tour ou forteresse; chaque côté de ce carré avait deux cents pas de long; les bâtiments étaient larges en proportion, de sorte qu'ils pouvaient loger non-seulement tous les voyageurs, mais encore un nombre considérable de soldats.

10. Les magasins royaux, nommés *Coptras*, étaient en moins grande quantité, car il n'y

en avait que dans les villes où résidait un gouverneur principal. On y renfermait les produits des terres de l'Inca et les tributs qu'il recueillait dans sa juridiction. Ils étaient construits de la même manière que les hôtelleries royales, dont ils ne différaient que par l'usage auquel on employait les vastes bàtiments qui formaient le carré. Un de ces Coptras servait d'arsenal, et c'est là qu'on déposait toutes les armes, les chaussures et les vêtements pour les gens de guerre. D'autres s'appelaient *Compti-Coptra* et servaient de magasins aux laines fines qu'on recueillait dans les environs, et aux riches vêtements fabriqués par les vierges du Soleil, s'il y en avait un monastère dans la province; enfin, d'autres portaient le nom de *Pirhua-Coptra*, et servaient de greniers pour le maïs et autres productions de la terre. Les auteurs peu versés dans tous ces détails confondent les *hôtelleries* avec les *magasins*, et n'en font qu'une seule et même chose.

11. Les routes royales, appelées *Jahuañan* et *Urañan*, pour distinguer la route d'en haut de celle d'en bas, traversaient du nord au sud une grande partie de l'empire.

La route d'en bas suivait en partie l'espace compris entre les deux Cordillières, et passait ensuite par les plaines qui s'étendent le long de la mer.

Celle d'en haut, qui était la plus courte, passait par le haut des Cordillières.

Les anciens auteurs qui les ont vues en parlent comme des choses les plus admirables du Pérou, par les travaux qu'elles ont dû nécessiter. Ils les comparent aux plus anciennes merveilles du monde, et entre autres au chemin si fameux qu'Annibal pratiqua à travers les Alpes pour passer en Italie. Enfin, presque tous ceux qui en ont parlé élèvent ces chemins au-dessus de toutes les antiquités célèbres de l'ancien monde.

12. Quelques écrivains ont prétendu à tort qu'elles avaient été construites par Huayna-

Capac ; car, comme le remarque Gomara, toute la durée de son règne n'aurait pas suffi à cet ouvrage. (*Hist. gén.*, ch. 194.) Ainsi que le rapporte Cieça de Léon, ce fut son grand-père Inca-Yupangui qui en commença les travaux. (*Cron.*, ch. 61.) Son père Tupac-Yupangui les continua jusqu'à la moitié, et ce fut Huayna-Capac qui eut la gloire de les achever, en accomplissant à lui seul autant que ses deux prédécesseurs. Cieça, en faisant la description de la route d'en bas, dit qu'elle était large de 15 pieds, et bordée de chaque côté d'un mur très-fort, plus élevé que la taille ordinaire d'un homme; elle était ombragée par des arbres qui, par la beauté de leurs fleurs et de leurs fruits et par le chant des oiseaux qui les habitaient, charmaient les ennuis du voyage. Ces murs existaient dans tous les lieux où il était possible d'établir des fondations; mais quand on en était empèché par la profondeur des sables, on plantait de grands bâtons ou des poutres

qu'on unissait ensuite très-étroitement, et qu'on réparait souvent à cause des ravages du vent : l'on entretenait avec le plus grand soin toute la route qui était parfaitement unie. (*Ibid.*)

13. Cicça ne dit pas quelle était la largeur de la route d'en haut, mais seulement qu'elle commençait au nord, sur les frontières du royaume de Quito, avant d'arriver à la petite province de Dehuaca, et qu'elle était aussi belle que celle des Alpes, et plus remarquable encore par les commodités qu'elle offrait aux voyageurs et par les montagnes escarpées qu'elle traversait. (*Id.*, ch. 37.) Robertson, qui s'est attaché à tout déprécier, donne à ces routes 1,500 milles de longueur et 15 pieds seulement de large. Gomara, suivant exactement les relations des anciens écrivains, qui les ont eux-mêmes parcourues quand elles existaient dans leur entier, en fait ainsi la description :

14. « Il y avait entre la ville de Quito et celle

» de Cuzco deux grandes routes qui avaient » coûté des sommes immenses et qui étaient » très-célèbres. L'une passait par les monta- » gnes et l'autre par les plaines sur une éten- » due de plus de 2,000 milles. Cette dernière » avait 25 pieds de large : elle était taillée dans » le roc et construite de pierres et de mastic. » Pour aplanir cette route on avait réuni les » montagnes en comblant les vallées : travail » plus admirable que les pyramides d'Égypte » et les voies romaines. Ce fut Huayna-Capac » qui les termina, mais non qui les fit con- » struire en entier, car toute sa vie n'aurait » pas suffi pour une pareille entreprise.

15. » Ces routes, continue Gomara, courent » en droite ligne, sans se détourner même à » la rencontre d'une colline, d'une montagne » ou d'un lac ; les haltes de nuit sont de très- » grands palais qu'on appelle *Tambos*, et dans » lesquels peuvent loger la cour et l'armée » royale. On y trouve des armes, des vivres, » des chaussures et des habits pour les soldats,

» Les Espagnols détruisirent une grande » partie de ces routes dans leurs guerres ci- » viles, afin de couper toutes les communi- » cations : les Indiens, de leur côté, en dé- » truisirent aussi une grande partie lors de » leur révolte, lorsqu'ils assiégèrent les villes » de Cuzco et de Lima, où étaient les Espa- » gnols, etc. » (*Hist. gén.*, ch. 194.)

Nous ne trouvons rien dans ces détails qui contredise ce que nous avons dit déjà, si ce n'est que Gomara fait commencer ces routes à la ville de Quito, tandis qu'elles partaient de la province de Dehuaca, ainsi que le rapporte Cieça ; il confond aussi sous le nom de *Tambos* les hôtelleries avec les magasins.

16. Les philosophes modernes qui ont voulu voir dans toutes ces descriptions une grande exagération, conviennent pourtant de la beauté de ces routes. Raynal, tout en avouant que la route d'en haut était le plus beau monument du Pérou, n'admet de tout ce qu'on a raconté de celle d'en bas que les

pieux qui indiquaient le chemin aux voyageurs. (*Hist. philosoph.*, t. 7, ch. 11.)

Robertson, qui prétend que les Péruviens ignoraient l'usage du ciment et des outils les plus vulgaires, avoue cependant qu'ils savaient tailler les rochers et unir ensemble d'énormes masses de pierre.

J'ai dit ce que j'ai vu et examiné par moi-même sur une grande portion de la route, qui subsiste encore dans son entier sur les montagnes de Lashuay.

17. La largeur, que j'ai mesurée dans un endroit en assez mauvais état, était environ de 6 *vares* castillanes; mais dans un autre, parfaitement bien conservé, elle était d'un peu plus de 7 vares, ce qui équivaut à plus de 21 pieds, espace suffisant pour que trois voitures puissent passer de front. Il est possible que les 25 pieds trouvés par Gomara fussent des pieds de femme, et que les 15 de Robertson et de Cieça fussent des pieds de géant. Dans les endroits où il a fallu tailler et creuser

dans le roc, le chemin était couvert de mastic bitumineux, aussi dur que le roc lui-même; et là où le terrain n'offrait pas de consistance, le chemin était pavé avec de grosses pierres recouvertes du même bitume, dans lequel on remarquait de petites pierres plus grosses cependant que le sable. On avait comblé les vides et les ravins par de grandes masses de maçonnerie. Les torrents qui descendent des hauteurs après des pluies abondantes, avaient creusé les endroits les moins solides, et s'étaient frayé une voie sous le chemin, le laissant ainsi suspendu en l'air comme un pont fait d'une seule pièce. Ce qui nous prouve l'excellence du ciment dont l'existence est niée par Robertson.

18. Quant à la longueur de ces routes, seul point sur lequel les anciens auteurs ne s'accordent point, cela vient de la manière dont on a calculé les lieues et les milles, et de la diversité des endroits où on les fait commencer du côté du nord. Elles ne commençaient

point dans la ville de Quito, comme le prétendent quelques-uns, mais dans la province de Dehuaca, un degré plus au nord. De la ville de Quito à celle de Cuzco par la route d'en haut, qui est la plus courte, on compte 500 lieues, de 4,000 pas chacune, ce qui fait 2,000 milles; mais la route par les plaines est beaucoup plus longue.

19. De deux milles en deux milles on rencontrait les maisons des postes, nommées *Chasqui-huasi*, et capables de loger, chacun avec leur famille, deux hommes, lesquels devaient toujours être prêts à courir la poste. De sorte que sur toute la longueur des deux routes il devait y avoir 2,050 maisons de postes et 4,100 courriers. Ils étaient très-rapides, car on les élevait dans cet exercice depuis leur enfance. Chaque courrier ne parcourait que les deux milles qui étaient entre sa maison et celle de son voisin, et lorsqu'il approchait de celle-ci il se mettait à crier *chasqui!* ce qui signifie *reçois*.

20. L'ordre ou la dépêche que portait le courrier était de trois sortes : si elle était de peu d'importance, elle était verbale; dans le cas contraire, c'était un quipo de cordes; enfin, s'il s'agissait d'un ordre impérial pour l'exécution ou l'administration de quelque haute justice, la dépêche consistait en un morceau de la houppe cramoisie que l'empereur envoyait, et à la vue duquel tout le monde obéissait comme si le souverain eût été présent. (*Zarate*, *Conquista del Perú*, liv. 1, ch. 13.)

Aussitôt que le courrier recevait l'ordre ou la dépêche, il partait à toutes jambes, et les ordres se transmettaient ainsi sans le moindre délai, ni de jour ni de nuit. Il y avait toujours deux courriers dans chaque maison, pour le cas où l'un d'eux se trouverait malade, ou s'il arrivait coup sur coup plusieurs messages. De cette manière on parcourait dans l'espace d'un jour et d'une nuit beaucoup plus de 200 milles, et dans très-peu



de temps on savait à une extrémité de l'empire ce qui était arrivé à l'autre extrémité.

21. Il y avait sur ces routes un grand nombre de ponts, car elles étaient coupées par beaucoup de torrents et de rivières. Quelquefois on traversait celles-ci avec des radeaux ou des canots; mais il y avait sur la plupart des ponts que les Indiens construisaient de plusieurs manières suivant la nature du torrent ou de la rivière qu'il s'agissait de traverser : ainsi il y avait des ponts de pierre, de bois, de lianes et de cordes. Ceux de pierre s'appelaient *Rumi-chaca*, ils n'étaient pas construits en maçonnerie, mais avec d'énormes rochers creusés comme on peut le voir par celui qui existe encore sur les frontières du royaume de Quito. Pour construire un pont de bois sur les torrents ou sur les précipices, on choisissait l'endroit où les deux rives étaient le plus élevées; on lui donnait la même largeur qu'à la route et on le recouvrait de terre et de pierres.

22. Quand la rivière était trop large ou si ses rives n'offraient pas de points d'appui, on construisait d'énormes massifs en maçonnerie, revêtus d'un bitume qui devenait à l'air aussi dur que le rocher. On en peut voir encore d'entiers dans la ville de Cuenca et dans d'autres endroits. On appuyait les piliers sur ces constructions, en passant de l'un à l'autre de grosses cordes faites en lianes tressées ou tordues. Après les avoir bien tendues on les couvrait de petites pierres et de sable, et l'on plaçait des balustrades de chaque côté. La première fois qu'on voit ces espèces de ponts on est effrayé, mais le premier sentiment s'évanouit bientôt, et on les passe souvent en courant et sans descendre de cheval, le mouvement étant très-lent et très-court.

23. Lorsque les fleuves sont trop larges pour que l'on puisse tendre des lianes d'une rive à l'autre, et quand leur rapidité est telle qu'on ne peut pas y naviguer, on emploie les *Taravitas*. Cette singulière invention ne peut pas s'ap-

peler un pont; car c'est une simple corde tendue fortement entre deux piliers de bois qui sont plantés dans les solides fondements dont nous avons parlé. Cette corde est composée d'une quantité considérable de cuir ou de chanvre; on y passe un anneau qui peut courir d'une extrémité à l'autre. On attache à cet anneau un grand panier d'osier ou de cuir capable de porter les hommes, les charges et souvent même les chevaux: on le tire d'une rive à l'autre au moyen d'une autre corde. J'ai passé bien souvent de cette manière des torrents rapides, et je ne saurais dire quel fut le plus grand de l'effroi que je ressentis la première fois ou du plaisir que j'éprouvai dans la suite.

24. Gomara rapporte que, lors de leur arrivée dans le pays, les Espagnols se moquaient de ces deux dernières espèces de ponts (*Hist. gén.*, chap. 194). Ils les attribuaient à l'ignorance des naturels dans l'art de construire des arches; mais ils ne tardèrent pas à reconnaître

que cette méthode de jeter des ponts devait être un sujet d'admiration et non de risée. La plupart des rivières du Pérou sont des torrents qui descendent des montagnes avec tant de force et roulent des rochers si énormes qu'ils détruiraient en un instant les piles les plus solides.

25. J'ai vu ce que les Européens avaient fait de meilleur et de plus beau dans ce genre sur la rivière de Pisques, voisine de la ville de Quito. Dans le principe, il y avait eu dans cet endroit un pont de bois qui s'appuyait sur les rochers qui bordaient l'une et l'autre rive; dans le milieu il était soutenu par un rocher qui s'élevait comme un pilier naturel, et laissait de chaque côté deux ouvertures qui étaient comme deux arches. Mais le temps ayant ébranlé et fait écrouler cette colonne de rochers, les Espagnols entreprirent de construire un pont en maçonnerie. Ils choisirent pour cela un endroit où les rives étaient plus élevées et la rivière plus large; ils construisi-

rent des arches sur des fondements qui semblaient devoir durer éternellement et être garantis des ravages que pourraient leur causer les torrents rapides et remplis de rochers.

26. Cette œuvre admirable a coûté des sommes énormes. Je voulus être un des premiers qui la traversèrent en 1762, et peu s'en fallut que je ne fusse aussi le dernier, car la force des eaux l'enleva en entier dans le courant de l'année même où il fut terminé. Ceux qui ne connaissent pas les fleuves de l'Amérique font comme les premiers Espagnols qui vinrent dans ce pays. Du fond de leur cabinet ils parlent beaucoup de l'ignorance des Péruviens, toujours dans l'intention de calomnier leurs arts. Ils savaient construire les arches, et s'en servirent dans beaucoup d'édifices, et en particulier dans les tombeaux; s'ils n'en répandirent pas l'usage, c'est qu'ils ne les croyaient pas toujours nécessaires ou qu'ils se sentaient convaincus qu'elles étaient inutiles.

27. Les canaux découverts, nommés *Larcas*,

dont les voyageurs ont tant parlé, avaient été inventés pour arroser les terres situées sur les côtes du Pérou où les rivières sont rares et où il ne pleut jamais. Ce ne fut point dans le royaume de Quito où il pleut souvent plus qu'il ne faut, excepté à Hatun-Cañar, où le manque d'eau se fait sentir, quoique cette ville soit située sur les hautes Cordillières: car le vent qui souffle toujours dans la même direction, en écarte les nuages, de sorte qu'il n'y pleut jamais. On essaya d'y amener de l'eau par des canaux pour arroser les champs, mais cela fut la ruine du pays; car, comme la terre est spongieuse et volcanique, les eaux formèrent presque partout des crevasses effroyables.

28. Les aqueducs souterrains, appelés *Vircus*, n'ont été nulle part plus en usage que dans le royaume de Quito. Les villes et les principaux villages situés au pied des montagnes abondent en sources d'eaux naturelles, et les habitants se servent de ces conduits pour faire

d'autres belles fontaines artificielles. Depuis les temps les plus anciens on en faisait usage, surtout dans la ville de Quito. Huayna-Capac en construisit plusieurs, et celles qui étaient dans l'intérieur et à l'extérieur de son palais étaient ornées de plaques d'or.

29. Une fontaine, soit naturelle, soit artificielle, se nommait *Pucyu*; celles qui étaient d'eau thermale se désignaient sous le nom de *Canuc-pucyu*. Dans toutes c'était un oiseau, un animal féroce ou un serpent de marbre ou de métal qui lançaient l'eau par la bouche, soit du gosier ou de la langue. Si le jet était perpendiculaire, on appelait la fontaine *Urca*; s'il allait en courbe, *Paccha*, nom qui servait aussi à désigner celles dont l'eau sortait simplement par des tuyaux. Les *Vircus* ou aqueducs découverts, couverts ou souterrains, étaient construits de pierres jointes avec du bitume; les fragments qu'on en trouve aujourd'hui prouvent une grande connaissance dans l'hydrotechnie. Quant à l'hydraulique,

nous voyons qu'ils la connaissaient aussi, puisque, comme plusieurs auteurs l'ont remarqué, Atahualpa aimait beaucoup les fontaines portatives, sonores, de métal ou de pierre, et ce furent les premiers présents que Pizarre reçut de lui.

§ 10.

Des enfants de Huayna-Capac. — Derniers actes de son règne. — Sa mort.

1. Si Huayna-Capac fut le plus renommé des souverains du Pérou par sa puissance et son sage gouvernement, il ne le fut pas moins pour avoir étendu plus qu'aucun autre la race brillante des Incas. Tous les princes ses prédécesseurs avaient eu autant de femmes légitimes et de concubines que lui; mais il dut à sa forte constitution unie à une santé constante, l'avantage d'avoir une nombreuse famille. Les auteurs les plus modérés ont dit qu'il avait eu plus de cent enfants, tandis que d'autres por-

tent ce nombre jusqu'à deux cents (Gomara, *Hist. gén.*, chap. 119).

2. Nous n'avons des renseignements que sur quatre de ses enfants légitimes : l'aîné, qui naquit à Cuzco de sa sœur et première femme Rava-Oello, s'appela d'abord *Atoco*, nom d'une espèce d'oiseau du Pérou ; il prit au second baptême celui de Inti-Cusi-Huallpa. Inti-Cusi veut dire la *Joie du Soleil*, et Huallpa, *poulet*, ou dindon sauvage; mais il ne conserva aucun de ces noms et n'est connu que sous celui de *Huascar* qui signifie *Corde* ou *Chaîne*, parce que son père avait fait faire, pour célébrer sa naissance, une grande chaine d'or que l'on dit avoir été jetée au fond du lac de Titicaca.

3. On ne sait pas le nom des enfants que Huayna-Capac eut de sa seconde femme. La troisième, Mama-Runtu, sa nièce, fut mère de Manco-Capac, dont Pizarre fit plus tard un fantôme de roi. Scyri-Paccha, reine de Quito, sa quatrième épouse, eut deux enfants : le

premier lui succéda au trône et il s'appela d'abord Hualpa ou *Poulet du dindon*, et ensuite Atahualpa ou *Grand dindon*. Le second était l'Inca Illescas.

4. Il n'y a que trois de ses enfants naturels dont le nom soit venu jusqu'à nous, parce qu'ils ont figuré dans les dernières guerres avec les Espagnols. Le premier, qui était né d'une concubine de Cuzco, se nommait Pulci. Il eut d'une concubine de Quito un autre fils qui porta le même nom. Le troisième fils fut Huayna-Palcon, ce qui signifie *Jeune homme gracieux* : sa mère était Quispi Duchicela, première concubine qu'il eut à Quito, sœur de Calicuchima et cousine germaine de la reine Paccha. Il eut aussi de la même femme une fille appelée Cori, qui épousa Atahualpa, son frère consanguin.

5. Atahualpa était le fils favori de Huayna-Capac, qui le préférait de beaucoup à Huascar, son fils aîné. Quelques auteurs attribuent à cette préférence le choix qu'il fit de lui pour

lui succéder sur le trône de Quito. Depuis son enfance il avait été sa plus grande joie; il n'avait pas voulu qu'il eût pour l'instruire d'autre maître que lui; et ce qui le lui rendait plus cher encore, c'était l'affection qu'il avait pour sa mère qu'il avait toujours préférée à toutes les autres femmes. Atahualpa profita de ses soins et se rendit très-habile, non-seulement dans les exercices du corps, mais dans toutes les sciences qui étaient alors enseignées au Pérou, et particulièrement dans l'astrologie. Il sut gagner l'affection de ses sujets, et toute sa conduite était un mélange de grâce et de dignité.

6. Trente ans environ s'étaient écoulés sans que Huayna-Capac eût pu revoir son ancienne capitale de Cuzco. Il en avait formé plusieurs fois le projet, mais il en avait toujours été empêché par quelques obstacles insurmontables. Les grands travaux qu'il fit faire dans le royaume de Quito avaient occupé toute son attention, car il se plaisait à les diriger lui-

même. La beauté du pays et la douceur du climat, favorable à sa santé, le retenaient dans sa nouvelle conquête. Il ne pouvait se résigner à abandonner la reine Paccha; et celle-ci, à cause de sa mauvaise santé et afin d'éviter de se trouver en face des autres femmes, et d'exciter leur jalousie, n'aurait pu l'accompagner dans son voyage; tout contribuait donc à retarder ce voyage et à empêcher la réalisation de ses projets.

Cependant il rompit les liens qui le retenaient et donna ordre de préparer tout pour son départ au commencement de 1552.

7. Comme les deux routes royales étaient achevées depuis longtemps, il voulut que toute sa cour l'accompagnât. Il confia le gouvernement du royaume de Quito à l'Inca Atahualpa, et dans son amour pour sa mère, c'était la plus grande consolation qu'il pût lui laisser. Il partit accompagné de sa brillante armée et de tout le reste de la famille royale; les seigneurs et les grands de l'empire le por-

taient sur un trône d'or, orné de plumes et de pierreries. Il s'avançait lentement et se plaisait à admirer les travaux qu'il avait fait faire; il arriva ainsi au magnifique palais d'Atun-Cañar où il s'arrêta peu de temps.

8. Il passa dans celui de la province de Tumi-Bamba, où il se flattait de jouir plus long-temps des délices du climat, mais ses espérances furent déçues. Quelques jours s'étaient à peine écoulés depuis son arrivée dans cet endroit, lorsqu'un courrier, venu de la côte de las Esmeraldas, lui annonça que des étrangers étaient entrés dans le pays portés sur deux grands *Huampus* ou navires qu'ils gouvernaient comme ils voulaient, quoiqu'ils n'eussent point de rames; mais que leur nombre ne dépassait pas deux cents hommes.

9. L'Inca ne s'inquiéta pas de cette nouvelle, pensant que ces étrangers avaient été jetés sur la côte à la suite de quelque mauvais temps, et entraînés par la force des courants

qui sont fréquents à certaines époques de l'année.

10. Un second courrier arriva au bout de quelques jours avec des nouvelles plus précises; il annonça que les étrangers étaient entrés avec leurs *Huampus* dans la baie d'Atacamés, et avaient débarqué sur les bords de la rivière d'Esmeraldas; que leur nombre n'excédait pas deux cents, et que quelques-uns étaient restés dans les *Huampus*; qu'ils étaient presque tous de couleur blanche; mais que tous, sans en excepter un seul, étaient si couverts de barbe qu'ils ressemblaient à des lamas; que du reste ils paraissaient être des hommes bons et polis; comme on n'avait pas compris un seul mot de leur langue, ils s'étaient expliqués par signes, et avaient donné à entendre qu'ils cherchaient de l'or.

11. Ces nouveaux détails frappèrent tellement l'imagination de Huayna-Capac, que, depuis cet instant, il devint excessivement taciturne et mélancolique. Mille pensées vinrent

se presser dans sa vaste intelligence, et il ne douta pas un seul instant que le temps ne fût venu où il allait perdre son royaume. Car les prédictions de Viracocha Inca se conservaient par la tradition dans la mémoire de tous, et leur authenticité était prouvée par la statue de pierre qu'avait fait faire l'Inca Yaguar-Huacac, et qui était semblable en tout à la vision de Viracocha. Huayna-Capac reconnut dans les rapports qu'on lui faisait de ces étrangers une identité parfaite avec ce qu'avait dit Viracocha sur leur couleur blanche, leur barbe épaisse et leur manière de se vêtir. Il voyait se multiplier en eux la statue du soleil; et il était forcé de les reconnaître pour les êtres d'une nature supérieure qui, d'après la prédiction, devaient un jour venir faire la conquête de l'empire.

12. Soit que ces tristes réflexions fussent cause de sa souffrance, ou qu'elles l'eussent seulement augmentée, il sentit que son état devenait dangereux. Dévoré par une profonde

mélancolie, il refusait toute espèce d'aliments; enfin il ordonna de le reporter au plus vite à Quito. Avant de se mettre en route, il reçut un dernier courrier d'Atacamès qui lui annonça que les étrangers s'étaient rembarqués dans leurs deux *Huampus;* et que, s'étant séparés, l'un avait pris la haute mer, et l'autre, avec très-peu d'hommes, avait jeté l'ancre dans le port qui est sur la côte de la petite île du Coq.

Pendant que Huayna-Capac se dirige vers Quito, nous allons dire qui étaient ces étrangers.

13. La grande renommée des richesses du Pérou s'étant répandue jusque dans les anciens établissements formés par les Espagnols dans les autres parties de l'Amérique, trois personnes formèrent, dans la ville de Panama, une étroite association, pour entreprendre individuellement et à leurs frais la conquête du Pérou. C'étaient Francisco Pizarro, Diégo de Almagro et Fernando de Lu-

que, curé de l'église de Panama. Quoique peu riches, ils armèrent cependant trois navires et y mirent un petit nombre d'hommes. Ce fut avec ces faibles ressources que partirent les deux premiers; mais ils revinrent au bout de quelque temps sans aucune espérance de succès, après avoir touché à plusieurs points de la côte.

14. Pizarro et Almagro repartirent une seconde fois, et atteignirent la côte d'Atacamès vers le milieu de l'année 1525 : ce fut alors que Huayna-Capac reçut la première nouvelle de l'arrivée de ces étrangers. Ils étaient effectivement débarqués dans la baie que forme l'embouchure de la rivière d'Esméraldas; ils reconnurent que le pays était moins inculte que ceux qu'ils avaient visités dans leur première expédition ; ils remarquèrent l'or et les pierres précieuses dont les Indiens faisaient usage dans leurs ornements; mais ne pouvant tenter l'entreprise avec si peu de monde, ils se séparèrent; d'Almagro retourna à Pa-

nama pour réunir plus de soldats, d'armes et de provisions, et Pizarro, resté seul avec les siens, se retira pour plus de sécurité dans l'île du Coq. Cette nouvelle fut l'objet du second message qui fut envoyé à l'Inca Huayna-Capac.

15. Cependant celui-ci étant arrivé dans sa capitale de Quito, ses sujets le reçurent avec la plus grande affection; mais tous les efforts qu'on fit pour le guérir furent inutiles. La fièvre lente et la profonde mélancolie qui le rongeaient étaient augmentées par ses tristes réflexions et par les effrayantes prédictions qui se présentaient sans cesse à son esprit. Se sentant près de sa fin, il convoqua tous les grands et tous les seigneurs de sa cour, et fit en leur présence son testament, dans la forme et avec tout l'apparat usités dans de pareilles circonstances par les Incas.

16. Il nomma son premier-né, l'Inca Huascar, héritier de l'ancien empire du Pérou, avec tous les trésors qui s'y trouvaient, et il

déclara l'Inca Atahualpa son successeur au royaume de Quito, qu'avaient possédé ses aïeux maternels. Il ordonna d'embaumer son corps, et de déposer son cœur dans un vase d'or que l'on placerait dans le temple du Soleil à Quito, comme preuve de son amour pour le royaume; le corps devait être porté à Cuzco, et déposé dans la tombe de ses ancêtres. (Niza, *Las Dos Lineas.* — Laravia, *Antig. del Perú.* — Acosta, *Hist. nat. et mor.*, liv. 6, ch. 22.)

17. Il mourut peu de temps après, mais les auteurs ne s'accordent pas sur l'année précise de sa mort. En attendant, comme c'est là le point principal qui a été cause de tant d'erreurs, lorsqu'on a voulu tracer la chronologie de cette histoire, nous le croyons digne de fixer un moment notre attention.

Il est certain que les Espagnols qui firent la conquête de Quito avec le capitaine Sébastien de Belalcazar, vers la fin de l'année 1553, trouvèrent deux manières de raconter ces faits,

ainsi que le rapporte Niza, qui se trouvait avec eux. On disait, 1° que Huayna-Capac était mort huit ans juste avant l'entrée des Espagnols à Quito, dans le mois de raymi ou décembre, circonstance mémorable pour les Indiens, attendu qu'ils furent obligés de changer les fêtes brillantes de ce mois en cérémonies lugubres; 2° que l'Inca avait survécu peu de mois à la nouvelle qui lui était parvenue à Tumi-Bamba du débarquement des chrétiens, et de leur retraite dans l'île du Coq. La seule différence notée par Niza, dans ces deux récits, c'est que l'un plaçait l'événement dans le mois de décembre 1525, et l'autre dans le mois de décembre 1526. (*Conquista de la prov. de Quito.*)

18. Cette différence vient sans doute de ce que des Indiens de deux pays différents se trouvaient dans cet endroit : ceux de Cuzco comptaient toujours les années en commençant par décembre, qui était le premier mois; et ceux de Quito, selon leur ancienne coutume,

commençaient par celui de mars, différence peu importante, puisque les uns et les autres s'accordaient à dire que *huit soleils entiers* ou années s'étaient écoulés, et que, par conséquent, c'était au mois de décembre 1525. Et ce qui nous le confirme, c'est que, d'après leur récit, ce fut peu de mois après le débarquement de Pizarro, et nous savons d'une manière positive que ce débarquement eut lieu au mois d'août de la même année, ce qui, d'après l'expression *de peu de mois*, peut reporter la mort de l'Inca vers le mois de décembre 1525.

19. La chronologie du docteur Robertson est tout à fait admirable. Il est vrai qu'il place l'arrivée des Espagnols et leur retraite dans l'île du Coq, vers le milieu de 1525. (*Hist. d'Am.*, liv. VI, p. 180.) Mais ne sachant pas que l'Inca n'y a survécu que peu de mois, il le suppose encore vivant, lorsque sept mois après Pizarro visita la côte de Tumbez. (*Id.*, p. 196.) Mais ce qui est le plus extraordinaire,

c'est que sans citer aucun auteur, soit bon ou mauvais, et seulement pour suivre sa chronologie, il date le testament et la mort de Huayna-Capac, de l'année 1529. (*Id.*, *ib.*) Ce n'est pas encore tout, car ayant oublié cette dernière date, il dit plus loin que la mort de Huayna-Capac arriva en 1527, et alors il cite Garcilasso et Acosta. (Tome 4, note 13.)

20. Ceci prouve qu'on ne peut se fier aux chronologies des savants. Garcilasso, auquel le P. Acosta a été obligé de se soumettre faute d'un meilleur témoignage, n'est pas plus digne de foi, dans sa date de 1527, parce que, comme je l'ai dit ailleurs, jamais cet auteur n'a été bien instruit des affaires du royaume de Quito, mais seulement de celles de Cuzco. On peut en conclure, sans crainte, que ni les incohérences de Robertson, ni les mauvais renseignements fournis par d'autres auteurs très-postérieurs à Niza, non plus que la différence qui existe au Pérou dans la manière de compter, ne peuvent s'opposer à la

tradition généralement reçue dont nous avons parlé, et par laquelle la mort de Huayna-Capac est placée au mois de décembre 1525.

LIVRE III.

RÈGNE D'ATAHUALPA.

—

§ 1.

Commencement du règne d'Atahualpa. — Véritable cause de ses guerres avec son frère.

1. Dès que Huayna-Capac fut mort, on lui rendit les honneurs funèbres. Son fils Atahualpa y mit tant de splendeur et de magnificence, que jamais au Pérou on n'avait

rien vu ni entendu raconter de pareil. On assure que dans cette occasion plus de mille victimes humaines se sacrifièrent volontairement pour accompagner leur prince au tombeau. Le corps embaumé resta vingt jours exposé sur son trône, et les populations accoururent en foule l'adorer, comme une de leurs premières divinités. Quand toutes ces cérémonies furent terminées, le cœur fut renfermé dans un vase d'or et déposé dans le temple de Quito; tandis que le corps fut porté à Cuzco, escorté de plus de deux mille personnes qui se renouvelaient tous les deux milles dans les hôtelleries royales.

2. Ensuite on célébra le couronnement d'Atahualpa. Quelques auteurs prétendent à tort que dès ce moment il plaça sur son front la houppe cramoisie, insigne des Incas de Cuzco; il prit seulement l'émeraude, qui était la marque distinctive des anciens seyris de Quito. Atahualpa était alors âgé de trente-

sept ans; il était né la deuxième année du règne de son père, dans le palais de Carangui. Il avait de sa première femme, Mama-Cori-Duchicela, sa sœur consanguine et sa cousine, plusieurs enfants encore en bas âge, dont l'aîné, Hualpa-Capac, était âgé de huit ans.

3. Il prit les rênes du gouvernement au contentement de tous ses sujets. On voyait en lui un ancien descendant des premiers scyris, revêtu en même temps du titre d'Inca de l'empire péruvien. Il était naturel que son frère aîné ressentît jusqu'au fond de l'âme la plus vive douleur de ce partage qui le dépouillait du royaume de Quito; cependant il se conforma à la volonté de son père, et pendant plusieurs années les deux frères s'envoyèrent réciproquement des témoignages d'amitié.

4. Un ancien auteur, peu versé dans l'histoire des derniers Incas, a dit que la discorde entre les deux frères commença dès le partage de l'empire, et qu'Huascar s'y opposa

formellement. Je puis prouver par les auteurs contemporains les plus dignes de foi, et par les anciennes traditions du pays, comment et pour quel motif la querelle éclata entre les deux frères.

5. Dans la quatrième année du règne paisible d'Atahualpa, c'est-à-dire au milieu de 1529, Chamba, premier cacique et vice-roi ou gouverneur de la province de Cañar, vint à mourir. Il était très-dévoué à Atahualpa, et, ayant été l'un des témoins du testament de son père, il fut aussi un des premiers qui reconnurent le fils pour leur souverain légitime; il gouverna en son nom la province de Cañar, qu'il lui conserva jusqu'à sa mort. Son fils, qui devait lui succéder, entraîné par les autres caciques de cette province, qui préféraient la domination des Incas à celle des rois de Quito, s'adressa, non à Atahualpa, mais à Huascar, pour se faire confirmer dans son emploi comme c'était la coutume. Il alléguait que sa province, ancienne conquête de l'Inca Tupac-Yupangui,

était en dehors des limites du royaume de Quito, et faisait par conséquent partie de l'héritage de Huascar.

6. La nullité de cette raison était évidente, car avant que la province de Cañar fût conquise par Tupac-Yupangui, elle l'avait été d'abord par le seyri Duchicela, et avait fait pendant longtemps partie du royaume de Quito. L'héritage d'Atahualpa devait embrasser tout le royaume qu'avaient possédé autrefois ses aïeux maternels; c'est ainsi que l'avait ordonné Huayna-Capac. Cependant le moyen employé par le nouveau cacique ouvrit les yeux, non à Huascar, qui était d'un esprit et d'un courage très-bornés, mais à sa mère Rava-Oello, femme ambitieuse qui avait toujours réclamé contre le partage de l'empire. Ce fut par ses conseils, ses instances, et malgré sa propre répugnance, que Huascar donna ordre au nouveau cacique de Cañar de gouverner cette province en son nom comme une dépendance de son empire.

7. A cette nouvelle, Atahualpa assembla les grands et les seigneurs de son royaume qui avaient assisté au testament de son père, et avec eux les Orejones, qui formaient sa garde et la fleur de son armée; ils étaient venus dans ce pays avec Huayna-Capac; et après sa mort, ils avaient préféré rester à Quito, à cause de leur attachement pour Atahualpa et de la supériorité de talents qu'ils lui reconnaissaient sur son frère.

8. Le roi de Quito leur dit qu'il voulait les consulter en qualité de témoins et de dépositaires du testament de son père, et qu'il désirait savoir leur opinion sur les véritables limites de son royaume. Tous, d'une commune voix, répondirent que les clauses expresses du testament de Huayna-Capac lui donnaient, comme héritage maternel, le royaume de Quito dans toute son extension et tel que ses aïeux l'avaient possédé. Ils ajoutaient que ceux-ci n'avaient pas seulement étendu leurs conquêtes jusqu'aux der-

nières frontières de la province de Cañar, mais même au delà jusqu'à Payta; que ses droits sur le royaume tel qu'il se trouvait dans l'origine ne provenaient pas d'une domination de son père, mais d'une restitution qui lui était due comme formant l'héritage de sa mère. Ils l'engagèrent donc à lever des troupes, tant pour châtier l'insolence du nouveau cacique de Cañar, que pour s'assurer des autres provinces dans le cas où elles voudraient suivre son exemple.

9. Aucun avis ne pouvait plaire davantage au roi de Quito, qui était plein d'ardeur et de courage; il se hâta de réunir son armée et en donna le commandement à Quizquiz et à Calicuchima, ses généraux, qu'il devait joindre en personne à la tête des nouvelles levées. En recevant l'avis de ces préparatifs et de l'approche de cette armée, le perfide cacique de Cañar s'enfuit en toute hâte, et les autres caciques de la province qui l'avaient poussé à la rébellion, vinrent à la rencontre d'Atahualpa pour

protester de leur fidélité et de leur innocence. Celui-ci fit des recherches pour savoir où s'était caché le criminel, et la torture n'ayant pas réussi à faire parler ses fils et ses femmes, il les fit tous empaler; puis il fit démolir sa maison, et ne laissa dans ses propriétés que des ruines.

10. Il parcourut, sans le moindre obstacle, toute l'immense province de Cañar, qui le reçut avec une si profonde soumission, qu'il se persuada qu'elle lui était fidèle et dévouée, et que le nouveau cacique avait été le seul coupable. Il mit donc à sa place un homme du pays avec le titre de premier gouverneur de la province. En arrivant à la ville de Tumi-Bamba, la plus belle et la plus considérable de toute la province, et la seule où l'on vit tant d'édifices somptueux, élevés par son père et son aïeul paternel, il voulut y fixer pour longtemps sa résidence, tant pour jouir des beautés du climat et de la nature, que pour s'attacher les provinces

voisines qui faisaient partie de son héritage.

11. L'année 1529 et la quatrième de son règne allait finir sans qu'après un séjour de six mois dans la province de Cañar il y eût eu la moindre réclamation de la part de son frère Huascar. Il pensa que, s'étant convaincu de son bon droit, il ne l'inquiéterait plus. Il fit donc construire à Tumi-Bamba un nouveau palais. Mais à cette nouvelle l'ambitieuse Rava-Oello s'irrita, et devint si furieuse qu'elle voulut forcer son fils Huascar à prendre les armes.

12. Huascar et sa mère choisirent celui des Orejones qui était le plus rusé et le plus habile, mais dont l'histoire ne nous a pas conservé le nom. Après avoir été bien instruit des secrets et perfides projets de Rava-Oello, il fut envoyé, en qualité d'ambassadeur de Huascar, auprès de son frère. Il devait dire à Atahualpa que Tumi-Bamba et toute la province de Cañar, étant en dehors des limites du royaume de Quito et s'étant réunis à lui, il le priait amicalement de vouloir en sortir, et de

lui restituer en même temps la troupe des Orejones de son père.

13. Le roi lui répondit que personne n'ignorait à Cuzco que non-seulement la province de Cañar, mais encore celles qui s'étendent jusqu'à Payta avaient appartenu à ses aïeux maternels; que son père l'avait proclamé héritier du royaume tel que le possédaient ces mêmes aïeux, comme pouvaient le déclarer tous ceux qui avaient assisté au testament; qu'il ne pouvait abandonner cette province qui faisait partie de son légitime héritage; qu'enfin, pour ce qui avait rapport aux Orejones, jamais il ne les avait retenus, mais que c'étaient eux qui, volontairement, avaient préféré rester à son service; que s'ils avaient appartenu au père de Huascar, ils avaient été aussi au service du sien; et que, si quelques-uns étaient natifs de Cuzco, le plus grand nombre étaient nés dans le royaume de Quito.

14. Le motif, les termes et l'époque de cette ambassade se trouvent dans Niza (*Las Dos*

Lineas), Collahuazo (*Guerres civiles de At.*), Cieça de Léon, qui assure l'avoir entendu raconter à Tumi-Bamba (*Crón. del Perú*, chap. 44), et Gomara, qui puisa sur cette guerre, dans les manuscrits que lui avait donnés Niza dans la Nouvelle-Espagne (*Hist. gén.*, chap. 116). Il est donc clair que l'opinion qui fait remonter les différends à l'époque du partage de l'empire est complétement erronée. Il est certain, au contraire, que la querelle commença lorsque les deux frères réclamèrent Tumi-Bamba comme étant dans les limites de leur héritage. Ils régnèrent séparément en paix pendant près de quatre ans, et ce fut la perfidie du cacique de Cañar qui occasionna leur rupture.

15. Le perfide envoyé feignit d'être convaincu par les réponses catégoriques d'Atahualpa, et sous divers prétextes il séjourna pendant quelque temps à Tumi-Bamba pour étudier les dispositions des caciques de cette province et des contrées voisines. Malgré la

crainte que leur inspirait l'armée formidable du roi de Quito, il s'aperçut facilement qu'ils étaient portés en faveur des Incas, et se hâta d'en prévenir Huascar. Il lui demandait de lui envoyer promptement deux mille Orejones, tandis qu'il préparerait lui-même secrètement les troupes de la province de Cañar, dont il était sûr, ainsi que celles des provinces voisines qu'il ne doutait pas devoir suivre l'exemple de la première. Avec ce secours il espérait forcer Atahualpa à la retraite.

16. La guerre éclata dès que les deux mille Orejones furent arrivés. Atahualpa crut que c'était simplement une révolte de la part des Cañarès et que les troupes cantonnées dans Tumi-Bamba seraient suffisantes pour les réprimer. Il se mit donc en marche avec eux, ignorant que le perfide ambassadeur fût à la tête d'une puissante armée. Celui-ci, en ayant laissé en réserve la plus grande partie, marcha avec le reste au-devant du roi de Quito.

17. Avant de livrer la bataille, Atahualpa

lui demanda un entretien, espérant, comme le rapporte Gomara (chap. 116), le convaincre de son bon droit et l'engager à se retirer. L'ambassadeur et les caciques répondirent que le pays appartenait à Huascar, héritier universel de son père, et qu'il ne l'abandonnerait qu'avec la vie. Ce fut alors qu'Atahualpa commença l'attaque. Selon les uns, le combat finit le jour même; selon d'autres, il dura trois jours entiers. Après un grand carnage de part et d'autre, les Quitos allaient l'emporter; mais l'armée de réserve étant arrivée, Atahualpa fut facilement mis en déroute; ce prince prit la fuite, mais il fut atteint et fait prisonnier sur le pont qui est à l'entrée de Tumi-Bamba.

18. Après avoir assiégé la ville et s'être emparé de la forteresse, le général péruvien lui donna pour prison une chambre du palais, et envoya un courrier à Cuzco pour annoncer cette nouvelle, pendant que l'armée victorieuse se livrait à de grandes réjouissances et aux ban-

quets accoutumés. Mais en entrant dans sa prison, l'infortuné roi eut le bonheur de rencontrer une femme qui lui donna en secret une petite barre d'argent mêlé de bronze, qui sans doute était un instrument qui servait à détacher les pierres. Ce fut à l'aide de cette barre qu'ayant percé pendant la nuit, et sans que les gardes endormis l'entendissent, la muraille de la chambre où on l'avait renfermé, il s'enfuit en toute hâte à Quito à leur grande confusion.

19. En arrivant, il assembla les grands et les seigneurs de l'empire, et après leur avoir raconté sa tragique histoire, il leur dit que son père le Soleil l'avait transformé cette nuit-là en serpent, afin qu'il pût sortir par un petit trou de sa prison; qu'enfin le Soleil lui avait promis que s'il faisait la guerre à son frère, il lui donnerait la victoire et le maintiendrait non-seulement dans son royaume, mais lui livrerait tout l'empire.

20. Soit que les membres de l'assemblée pensassent que les Incas, en qualité de fils du

Soleil, ne pouvaient en imposer, soit qu'il en fût beaucoup aimé, ainsi que le disent tous les historiens, ils déclarèrent d'une commune voix que l'on devait faire aussitôt la guerre et qu'ils étaient tous prêts à sacrifier leurs biens et leur vie à son service. De sorte que la fermeté d'Atahualpa à ne pas céder ses droits, l'ambition de Rava-Oello pour une domination entière, sa cupidité insatiable pour des biens étrangers, et enfin l'incapacité d'Huascar amenèrent entre les deux partis une sanglante guerre civile dont l'empire péruvien n'avait pas encore vu d'exemple.

§ 2.

Guerre civile entre les deux frères Incas Atahualpa et Huascar.

1. Personne, dans le royaume et dans tout l'empire, n'avait plus d'autorité après le roi que Quizquiz : il avait assisté, dans son enfance, à la conquête de Quito, où l'avait amené son père qui n'était pas seulement chef de tous les Orejones, mais aussi général de toute l'armée, ministre et conseiller particulier de Huayna-Capac. Quizquiz, à cause de ses talents, hérita de tous ces emplois pendant le règne de ce dernier. Son autorité était si grande qu'il était respecté et obéi en tout lieu comme l'Inca lui-même. Il avait été élevé

avec Atahualpa, dont la vivacité et l'ardeur militaire lui plaisaient beaucoup, et pour lequel il avait conçu une grande affection. Les autres Orejones qui formaient la cour de Huayna-Capac, partageant les sentiments de leur chef et pleins de respect pour lui, restèrent tous à Quito.

2. Il y avait un autre général non moins vaillant appelé Calicuchima, oncle maternel du roi par Duchicela; il était natif et gouverneur de Puruha depuis le commencement du règne de Huayna-Capac, qui l'avait nommé aussi un de ses principaux généraux. On distinguait encore Rumiñahui, célèbre capitaine, qui était naturel et originaire de Quito; Zopo-Zopangui, natif et gouverneur de Mocha; Zota-Urco, gouverneur de Tiqui-Zambi.

3. La famille royale renfermait aussi des personnes qui s'étaient attiré une grande réputation et une grande autorité par les emplois qu'elles remplissaient à la cour. Parmi elles on remarquait l'Inca Illescas, frère cadet de

père et de mère du roi; l'Inca Paulu, frère consanguin qu'il ne faut pas confondre avec un autre Paulu qui était à Cuzco; l'Inca Huayna-Palcon, intrépide et valeureux fils de Huayna-Capac, qui l'avait eu de Quispi Duchicela, sa première concubine, et Cozo-Panga, qui, quoique n'étant pas du sang royal, s'était acquis beaucoup d'autorité et de respect dans le gouvernement de la province de Quito.

4. Ce fut dans ce conseil qu'on décida que la guerre contre Huascar était juste, légitime et nécessaire, non-seulement pour assurer les limites du royaume, mais aussi pour obliger Huascar à abandonner certaines provinces qui augmenteraient les possessions d'Atahualpa. On ordonna donc sur-le-champ aux gouverneurs des provinces de faire des levées de troupes. Enfin, dans peu de temps, on réunit une armée qui, selon quelques-uns, comptait quarante-cinq mille combattants, et selon d'autres, jusqu'à soixante mille. Elle était commandée par Quizquiz, Calicuchima, Ru-

miñahui et Zota-Urco, qui étaient accompagnés des Incas Paulu et Huayna-Palcon.

5. Le roi laissa à son frère Illescas, homme d'un caractère faible, la direction et la tutelle de ses enfants encore en bas âge, et n'emmena avec lui que l'aîné Hualpa-Capac, qui avait douze ans. Il confia le gouvernement de son empire à Cozo-Panga, qui devint aussi le dépositaire de tous ses trésors. Il accorda à Zopo-Zopangui le commandement des nouvelles recrues. Enfin, après avoir donné tous les ordres nécessaires, Atahualpa, vers le milieu de la cinquième année de son règne, c'est-à-dire en 1530, se mit en marche au milieu de son armée, dont l'arrière-garde était commandée par Ruminahui.

6. La nouvelle de ces préparatifs de guerre affligea et consterna beaucoup le perfide ambassadeur qui commandait les troupes impériales. Il se trouvait à Tumi-Bamba avec une armée plus nombreuse; mais il ne vint pas à la rencontre de l'ennemi pour lui dis-

puter le passage; il se contenta d'en charger les habitants du pays, tandis qu'il restait à Tumi-Bamba avec les troupes qui n'appartenaient pas à la province de Cañar, et avec les deux mille Orejones. Les hostilités commencèrent dès les frontières de cette province dont la perfidie était la cause de la discorde, et toutes les batailles qu'ils se livrèrent furent gagnées par le roi, ainsi que l'assurent unanimement les écrivains. De tous côtés, dit Gomara, on voyait des tas de cadavres dont les ossements demeurèrent sans sépulture pendant plusieurs années. Soixante mille Cañarès furent massacrés, car Atahualpa était indigné de leurs infâmes trahisons, tant à son égard qu'envers le roi Cacha son aïeul.

7. Pour montrer la cruauté d'Atahualpa, quelques auteurs favorables à Cuzco racontent que les Canarès, se voyant presque tous détruits, sans que le général de Huascar, qui s'était réfugié dans la forteresse de Tumi-Bamba, vînt les secourir, formèrent un ba-

taillon de petits enfants qui, portant des rameaux verts à la main, vinrent pour demander miséricorde au roi furieux; mais que celui-ci, sans éprouver la moindre pitié à la vue de ce spectacle attendrissant, continua à ravager cette vaste province où pendant longtemps on ne rencontra que des femmes. Si les auteurs dont je viens de parler s'étaient trouvés dans les mêmes circonstances qu'Atahualpa et avaient éprouvé autant d'offenses graves et de trahisons, je ne croirai jamais qu'ils eussent agi autrement.

8. Tumi-Bamba renfermait une forte garnison, parmi laquelle on comptait mille Orejones; mille autres faisaient partie d'un corps de cinquante mille hommes qui étaient campés autour de la ville. Le perfide envoyé de Cuzco ne se crut pas en sûreté dans la forteresse, et pensant qu'en rase campagne il échapperait plus facilement en cas de défaite, il se mit à la tête de l'armée. Atahualpa marcha contre lui, le vainquit, et après avoir couvert de morts le

champ de bataille, y fit empaler le général qui n'avait pu réussir à s'échapper.

9. Il assiégea la ville qui se défendit vigoureusement, mais en vain; car le roi, impatient d'une si longue attente et irrité de la résistance, ordonna de donner l'assaut, et de mettre tout à feu et à sang. La vue du lieu où il avait été enfermé ranima tellement sa colère qu'il ordonna de démolir ces superbes édifices et toute cette ville célèbre sans laisser pierre sur pierre.

10. Atahualpa traversa les autres provinces qui faisaient partie de son héritage; comme elles n'avaient pas été aussi perfides que celle de Cañar, il les épargna. La plupart des caciques étaient venus jusqu'à Tumi-Bamba pour se soumettre et lui jurer fidélité, et d'autres venaient le trouver sur sa route pour lui offrir leurs personnes et leurs guerriers. Cependant ceux de la petite province de Caxas ne se présentèrent pas; ils avaient été autrefois confédérés avec les scyris de Quito, et

s'étaient ensuite déclarés en faveur de l'Inca Tupac-Yupangui. S'étant révoltés de nouveau, Huayna-Capac les soumit par les armes et les fit ses tributaires; mais à sa mort ils se déclarèrent en faveur de Huascar, et résistèrent avec insolence aux envoyés d'Atahualpa. Celui-ci, pour les punir, les fit massacrer presque tous au nombre de plus de neuf mille.

11. Il arriva de même pour ceux de l'île de Lapuna, qui, toujours coupables de mille atrocités et de mille trahisons contre les rois de Quito et les Incas du Pérou, étaient si bien disposés à secouer toute domination, qu'à la mort de Huayna-Capac ils se déclarent en faveur de Huascar. Aucun de tous ceux dont nous avons parlé ne se montra plus dévoué à Atahualpa que le gouverneur de Tumbez qui alla le trouver jusqu'à Tumi-Bamba et l'accompagna dans sa ville maritime, qui est la meilleure de toute la province. Ce fut dans cet endroit quc l'armée se reposa quelque temps et qu'Atahualpa fit construire un grand

nombre de radeaux pour aller châtier l'île de Lapuna.

12. Il pensa que, pour une telle entreprise, il n'avait pas besoin de toute son armée, qui, à ce qu'on rapporte, s'élevait à cent mille hommes, y compris les nouvelles levées. Il forma deux corps de quarante mille hommes chacun, commandés par Quizquiz et Calicuchima, qu'il chargea de soumettre les provinces maritimes et celles de l'intérieur qui restaient encore au pouvoir de son frère Huascar. Au bout de quelques mois ces deux vaillants capitaines avaient mis sous la domination d'Atahualpa les provinces de Guanucu, Chachapoyas, Mayupampa, Caxamarca et les autres jusque bien au delà du fleuve Birí, dont le nom corrompu est devenu celui de tout l'empire du *Pérou*.

13. Quand les radeaux furent terminés, le roi s'embarqua à la tête de vingt mille hommes, et se dirigea vers l'île de Lapuna. Les insulaires, qui avaient pénétré ses desseins,

s'étaient préparés dans l'intervalle et s'avancèrent avec une puissante armée au-devant de lui jusqu'au milieu du golfe, où s'engagea un combat naval des plus sanglants. Il fut fatal pour les deux partis, mais encore plus pour les insulaires, qui, malgré leur supériorité dans de semblables combats et leur adresse à conduire leurs radeaux, furent défaits et mis en désordre. Cependant Atahualpa fut dangereusement blessé d'un coup de flèche à la cuisse; c'est pourquoi il remit la conclusion de cette entreprise à une autre occasion, et se fit porter à Caxamarca pour se faire soigner.

14. Les insulaires, instruits de la blessure et de la retraite du roi jusqu'à Caxamarca, se réunirent de nouveau, vinrent attaquer la ville de Tumbez, qu'ils savaient contenir une grande partie du bagage et une faible garnison. Ils pillèrent impunément la ville, et emmenèrent prisonnière toute la garnison qui se montait à mille soldats. Cependant, le roi, déjà guéri de sa blessure, apprit ce qui

était arrivé à Tumbez, et reçut en même temps la nouvelle de la mort de Rava-Oello, mère de Huascar, première femme et veuve de Huayna-Capac, mort qu'il faut plutôt attribuer à la fureur de l'ambition qu'à la vieillesse. Il apprit enfin qu'un de ses frères consanguins venait de Cuzco à grandes journées à la tête d'une armée, et qu'il avait juré solennellement par le Soleil, par tous les Incas et par tous leurs dieux, de trancher de ses propres mains la tête d'Atahualpa et d'en faire un vase à boire dont il se servirait dans ses festins.

15. Atahualpa s'inquiéta peu du désastre de Tumbez dont il se réserva de tirer vengeance par la suite. La mort de Rava-Oello ne l'affligea pas plus que l'arrivée de l'Inca, son frère bâtard, qui venait chercher sa tête; car il savait que ce n'était que jactance de sa part, et que sa forfanterie n'était justifiée ni par ses talents militaires ni par sa valeur. Il s'avança donc à la tête de son armée pour épargner à son

ennemi la peine de chercher la tête qu'il s'était vanté de rapporter.

Ce fut dans le cours de l'année 1531, sixième du règne d'Atahualpa, que les deux armées se rencontrèrent dans une plaine voisine de Huanachum. Le roi commença l'attaque et défit les Péruviens en en faisant un grand carnage. Il fit prisonnier le présomptueux Inca dont les historiens ne nous ont pas conservé le nom, et, après lui avoir reproché ironiquement la manière dont il tenait son serment, il lui fit trancher la tête.

16. Francisco de Xerez rapporte qu'il la fit sécher, et qu'après avoir fait doubler le crâne qui conservait encore la peau et la chevelure, il y buvait toutes les fois qu'il se rappelait le serment de son frère (*Conquista del Perú*). Quoiqu'il ne paraisse pas impossible qu'un païen, justement irrité, se soit livré à une pareille vengeance, cela me semble peu vraisemblable de la part d'un prince élevé avec autant de délicatesse qu'A-

tahualpa, qui avait été depuis son enfance l'objet de toutes les affections de Huayna-Capac. Il avait été élevé avec une minutieuse propreté en toutes choses; jamais il ne marchait que précédé d'une foule de valets, qui balayaient le chemin sur lequel il devait passer; jamais il ne crachait que dans la main de quelque grande dame, et jamais il ne mangeait ni ne buvait sans la propreté et l'élégance convenables à une éducation soignée. Il n'est donc pas croyable qu'il fît une chose aussi répugnante, non-seulement à sa manière de vivre ordinaire, mais à la nature elle-même.

17. Enfin, on ne peut ajouter foi à ce que dit Xerez, même en parlant des choses qu'il a vues de ses propres yeux, ainsi qu'on peut s'en convaincre par le portrait qu'il nous fait d'Atahualpa. Fernando Pizarro, frère du conquérant, lui montra tant d'affection pendant qu'il était prisonnier, qu'il s'attira les soupçons de son frère. Il fit faire son portrait

par un soldat nommé Mora, qui avait quelque talent pour le dessin et la peinture. Ce portrait original s'est conservé à Caxamarca pendant plus de deux siècles, et on en a tiré plusieurs copies qui toutes étaient si ressemblantes, que tous ceux qui avaient connu Atahualpa n'y trouvaient pas la moindre chose à redire. Il avait, comme nous l'avons remarqué, une figure aquiline, un peu maigre, des lèvres moyennes, de grands yeux noirs, vifs et brillants comme deux étoiles, et tous les traits bien proportionnés. Au bas du portrait que j'ai vu moi-même était le nom de *Mora* et l'âge d'Atahualpa, qui avait alors quarante-cinq ans.

18. Xerez, qui l'avait vu très-souvent de ses propres yeux, en a fait un portrait très-différent. Il dit qu'il avait trente ans, bonne mine, la taille un peu épaisse, les lèvres grosses et les yeux rouges comme du sang (*Conquête du Pérou*). Puisqu'il parle de la sorte de ce qu'il a vu plusieurs fois, comment s'expri-

mera-t-il donc sur ce qu'il n'a jamais vu ?

19. Après avoir remporté cette victoire complète sur son présomptueux frère, pris possession de son héritage et conquis une foule d'autres provinces, Atahualpa pensa qu'il était en position de faire la loi à son frère Huascar. Il s'apprêta donc à lui envoyer une ambassade, voulant justifier sa cause plus que jamais il ne l'avait fait. Il lui fit dire qu'aidé de la justice, il se trouvait en possession non-seulement de toutes les provinces de son royaume, mais de beaucoup d'autres ; qu'il pouvait poursuivre ses conquêtes, mais qu'il les suspendait pour lui faire une dernière proposition. Il lui disait donc que, s'il voulait conclure fraternellement avec lui un traité solennel, par lequel les limites des deux royaumes seraient éternellement fixées, il lui restituerait toutes les autres provinces qu'il avait déjà conquises dans ses états ; mais que, s'il persistait dans des prétentions injustes, il se verrait obligé à ne déposer les armes que

lorsqu'elles auraient décidé du sort de l'empire entier. L'ambassade n'obtint pour toute réponse, dit Collahuaso (*Guerras civiles*), que des insultes grossières et des menaces puériles; car Huascar avait mis sur pied une formidable armée qu'il comptait aller commander en personne.

20. En apprenant cette résolution, le roi ordonna à ses généraux de se mettre en marche au plus vite, et de poursuivre leurs conquêtes, tandis qu'il resterait à Caxamarca pour ordonner de nouvelles levées, réunir des vivres et faire les autres préparatifs nécessaires. Quizquiz et Calicuchima accomplirent leur mission avec honneur et sagesse. Le roi leur avait expressément ordonné de n'user d'aucune indulgence envers ceux qui se montreraient rebelles et de recevoir, au contraire, avec une affection toute paternelle ceux qui se soumettraient volontairement.

21. Ces deux généraux étendirent rapidement leurs conquêtes. Gomara dit que d'un

côté la terreur des armes implacables et de l'autre l'attrait de l'affection et de la libéralité d'Atahualpa soumirent sans résistance les villes et les provinces (*Hist. gen.*, pag. 116). Il imita, envers ceux qui résistaient, l'exemple de son père Huayna-Capac, qui ne fit jamais de quartier à ceux qui montraient de l'obstination ou de la perfidie, comme on l'a vu à l'égard des 40 mille hommes qu'il passa par les armes dans la province de Carangui, et de 16 mille qui eurent le même sort dans l'île de Lapuna, laquelle resta presque déserte. Mais il le surpassa par sa douceur envers ceux qui se soumettaient volontairement. Tandis que Huayna-Capac n'avait de pitié pour personne, pas même pour ses plus fidèles serviteurs et voulait qu'on le servît et qu'on le respectât comme une divinité, l'humanité et l'amour avec lesquels Atahualpa traitait même les plus petits de ses sujets, lui gagnèrent tous les cœurs, et les siens auraient sacrifié avec joie leur vie pour lui.

Il était extrêmement généreux et libéral ; il pardonnait même, au fort de la guerre, à tous ceux qui se soumettaient, et partageait entre ses soldats les dépouilles des vaincus sans rien réserver pour lui. Ce furent ces nobles qualités qui lui firent faire, en peu de mois, des conquêtes plus étendues qu'un autre roi n'en aurait fait en plusieurs années.

§ 3.

Huascar Inca est fait prisonnier. — Atahualpa est proclamé empereur du Pérou.

1. En 1531, les deux généraux d'Atahualpa étaient presque aux portes de Cuzco. Loin de redouter la formidable armée de Huascar, qui était composée de plus de 150,000 hommes, ils brûlaient d'en venir aux mains avec elle. Leur désir ne tarda pas à être accompli. Les deux armées se trouvèrent en présence au commencement d'avril 1532, dans la vaste plaine de Quipaypan, près de Cuzco. Les généraux Quizquiz et Calicuchima, dont l'armée était moins forte de moitié, résolurent

d'attaquer l'ennemi en flanc; ils firent un mouvement sur la gauche en s'éloignant de la grande route et en laissant passer en avant l'imprudente armée de Huascar.

2. Huascar Inca, qui marchait à l'arrière-garde, s'écarta avec 800 hommes seulement, pour s'amuser à chasser, sans avoir eu soin de faire reconnaître le pays, parce qu'il n'entendait rien à la guerre, dit Gomara (*Id.*). Les deux généraux profitèrent de cette heureuse occasion. Ils enveloppèrent cette faible escorte qui fut massacrée tout entière en essayant de se défendre. Huascar fut fait prisonnier; on lui conserva la vie, comme cela était expressément ordonné par le roi, dans le cas où il tomberait entre leurs mains.

3. Tandis qu'ils s'assuraient de l'Inca, la nombreuse armée de celui-ci, qui avait marché imprudemment en avant, se prépara à retourner sur ses pas pour délivrer Huascar. Mais les généraux du roi de Quito déclarèrent qu'à la première attaque, ils feraient trancher la tête

au prisonnier. Le malheureux Inca, saisi de terreur, ordonna aux siens de ne faire aucun mouvement, et même de déposer les armes. Il choisit parmi tous les grands, les seigneurs et les chefs de son armée, vingt personnes pour traiter en sa présence des conditions du traité solennel qui devait poser les limites des deux royaumes, puisque c'était la seule chose qu'exigeait son frère Atahualpa.

4. Les deux généraux acceptèrent cette proposition, car Atahualpa le leur avait ordonné; c'était en effet là le seul but de la guerre, comme le prouvaient ses ambassades réitérées. Ils acceptèrent, dis-je, la proposition, mais non pas avec dissimulation, comme le prétend Gomara, opposé en cela à Niza, qui dit le contraire, quoiqu'il n'eût pas d'autres matériaux que ces manuscrits, pour tout ce qu'il raconte de ces guerres civiles. Vingt personnes furent donc élues, mais il ne se trouva pas dans le nombre une seule tête capable de traiter l'affaire avec la prudence que demandaient les

circonstances ; on se mit sottement à disputer sur les anciennes limites du royaume de Quito et sur ce que Tupac-Yupangui avait conquis avant le règne de Huayna-Capac.

5. Les deux généraux voyant que ces députés, loin d'être capables de terminer le différend, travaillaient à l'embrouiller, leur coupèrent la tête à tous les vingt et déclarèrent que le traité se ferait personnellement entre les deux frères. Ils ordonnèrent ensuite impérieusement aux guerriers de Huascar de déposer les armes et de s'en retourner chacun dans sa maison s'ils ne voulaient pas tous subir le même sort : ils furent promptement obéis, car le découragement s'était tellement emparé de tous les soldats, qu'ils ne pensaient plus à délivrer leur prince, ni à se défendre, mais bien à s'enfuir en désordre chacun dans sa province (Gomara, *idem*). Ce fait, raconté par Niza et Gomara, qui servent d'autorités à la plupart des auteurs postérieurs, a été entièrement défiguré par ceux qui dé-

peignent Atahualpa comme un tyran cruel et sanguinaire, et qui ont osé dire que dans la journée de Quipaipan trente mille soldats de Huascar restèrent sur le champ de bataille (Coleti, *Dizion. Am. verb. Quipaipan*).

6. Huascar Inca fut traité, non indignement comme le disent quelques-uns, mais avec tout le respect dû à sa personne. Cependant on l'enferma sous bonne garde dans une forteresse de la province de Xauxa, où il fut soumis à la plus stricte surveillance. On envoya à Atahualpa une relation de tout ce qui s'était passé, lui disant que les généraux avaient suspendu toutes leurs opérations jusqu'à la réception de nouveaux ordres. Il est facile de concevoir la joie de ce prince en recevant la nouvelle. Caxamarca retentit du bruit des instruments de musique et des acclamations de ses troupes, qui ne l'appelaient plus seulement roi de Quito, mais seul et unique empereur du Pérou. Ces cris ne lui déplurent point, et voulant s'y conformer et profiter de son

triomphe, à dater de ce jour, il ajouta à sa coiffure la houppe cramoisie, marque impériale de ses ancêtres paternels : ceci arriva au mois d'avril 1532.

7. Atahualpa ordonna à ses généraux de conserver soigneusement son frère dans la forteresse où il était renfermé ou dans une autre qui leur paraîtrait plus sûre, mais de le traiter avec le respect et les honneurs dus à son rang; deux hommes devaient cependant sans cesse le garder à vue et le mettre à mort si l'on faisait quelque tentative pour le délivrer. Après avoir pris toutes les mesures pour s'assurer de son frère, les deux généraux devaient se partager l'armée, continuer leur marche vers Cuzco et en prendre possession en son nom, ainsi que des autres provinces de l'empire, en changeant seulement le gouverneur et la garnison si on se soumettait volontairement, mais de châtier jusqu'à l'extermination là où ils trouveraient la moindre résistance.

8. Il leur ordonna enfin de déclarer à Huascar, avant de se mettre en marche, que le seul parti qui lui restât à prendre et qu'il lui offrait comme une grâce, était de se contenter de la moitié de l'empire, dont on fixerait les limites à Caxamarca, ajoutant que, si celui-ci refusait ces conditions, il profiterait de sa victoire pour s'emparer de toutes les provinces, puisque c'était là le seul droit sur lequel les Incas eussent fondé leur domination (Collahuaso, *Guerras civiles*).

9. L'Inca prisonnier ne fit jamais à cette proposition une réponse catégorique; jusqu'à sa mort, qui arriva neuf mois après, il ne voulut ni accepter, ni refuser, soit que son intelligence bornée lui fît conserver ses prétentions, éloigné comme il l'était de toute personne qui aurait pu l'éclairer de ses conseils, soit qu'il craignît que son frère ne remplît pas sa promesse, puisqu'il était déjà possesseur de l'empire, ou, ce qui est le plus probable, parce qu'il espérait, mais en vain, que

les siens le délivreraient de la prison et le remettraient sur le trône.

10. Telle était la situation déplorable où fut réduit l'empire du Pérou par la discorde des deux frères, dont l'un voulait défendre ses droits et l'autre s'obstinait à soutenir des prétentions mal fondées. Ce fut ainsi que se termina une guerre civile qui, privant l'empire d'une grande partie de ses guerriers et détruisant ses plus belles provinces, amena sa destruction totale en aplanissant la route aux Européens qui en firent la conquête. Avant de parler de ce qui regarde ceux-ci, je veux faire quelques réflexions sur les événements que j'ai racontés ici; elles serviront à en éclaircir le sens et à réfuter les impostures grossières de quelques auteurs.

 18

§ 5.

Réflexions sur les événements précédents.

1. A tout prendre, il n'y a de véritable histoire de l'ancien royaume de Quito et des guerres civiles des deux frères que celle qui a été écrite par F. Marcos Niza; si l'on en supprime les fables et les faits d'une trop haute antiquité, c'est la seule qui mérite le nom de première et vraie source des faits historiques et de la chronologie. Le docteur Bravo de Saravia s'est servi d'un de ces manuscrits pour composer ses antiquités du Pérou, et d'après une autre copie que l'auteur avait donnée à Francisco Lopez Gomara, celui-ci reproduisit dans son

histoire générale tout ce qui se rapporte à ces deux points. Collahuaso se servit du même guide pour les guerres civiles, sans que dans ces quatre écrivains on remarque une différence notable, excepté dans quelques incidents de peu d'importance que le dernier explique sous sa responsabilité, comme étant le plus versé dans les anciennes traditions.

2. Tous les autres auteurs rapportent très-peu de chose sur ces deux points, et ce qu'ils disent est mal raconté, plein de fausseté et d'impostures grossières contre Atahualpa. L'Inca Garcilasso de la Vega, un de ceux qui ont le mieux écrit sur les antiquités de l'empire péruvien, n'a plus la même habileté quand il touche aux antiquités du royaume de Quito, qu'il ne connut jamais très-bien. On ne peut lui accorder aucune confiance sur ce qui regarde les guerres civiles, leurs causes et leur histoire; parce qu'étant le fils d'une Coya de Cuzco, la partialité l'aveugle sur beaucoup de choses.

3. Cet esprit de parti, né avec les Indiens pendant cette guerre, atteignit beaucoup d'Européens qui firent la conquête des deux pays. C'est pour cette raison que l'on trouve tant de différence dans les premiers écrivains qui, occupés d'intérêts tout différents de ceux de Niza, écrivirent et répétèrent ce qu'ils avaient entendu dire par un parti contre l'autre, sans s'apercevoir de la passion qui dominait les Indiens. Chez les écrivains modernes, on remarque la même différence, parce que quelques-uns ne sont que des plagiaires, ne font que copier leurs erreurs mutuelles; et que d'autres, voulant faire concorder les passages qu'ils ne comprenaient pas, et ce qui est pis encore, voulant mettre de la philosophie jusque dans les faits, gâtent et défigurent l'histoire beaucoup plus que les premiers.

4. De là vient que Robertson, après être convenu que Huayna-Capac s'était emparé par la force des armes du royaume de Quito, dont les vastes domaines étaient presque aussi

grands que les siens, dit que, malgré la loi qui défendait aux Incas de mêler leur sang avec le sang étranger, il se maria avec la fille du roi de Quito, qu'il en eut l'Inca Atahualpa, et que, lui laissant dans son testament le royaume de Quito, il donna le reste de l'empire à son fils aîné Huascar; enfin, il ajoute (*Hist. d'Amér.*, liv. 6, fol. 196) deux faussetés choquantes, et commet un grave anachronisme pour suivre Zarate, Garcilasso et Herrera, et il finit tout cela par une conjecture indigne de ses lumières.

5. La première fausseté est que Huascar, fâché de la manière dont son père avait fait le partage de l'empire, avait sommé Atahualpa de le reconnaître pour souverain légitime; qu'Atahualpa refusa d'obéir à son frère, se confiant dans les vieilles troupes des Orejones dont il avait gagné l'affection et avec lesquelles il résolut aussitôt de lui faire la guerre, mais que Huascar, s'appuyant sur une ancienne coutume, qui ne permettait pas ces partages, se

prépara à faire valoir ses droits. J'ai démontré, d'après les meilleurs auteurs et la tradition fidèle des Indiens, la fausseté de cette assertion. J'ai fait voir que ce ne fut pas au sujet du partage de l'empire, mais bien sur la possession de Tumi-Bamba qu'éclata la querelle entre les deux frères.

6. Cette erreur fait faire à Robertson l'énorme anachronisme de placer le partage de l'empire et la mort de Huayna-Capac à l'année 1529, faute qui revient plusieurs fois. J'ai prouvé aussi, d'après les mêmes auteurs, seuls dignes de foi sur cette matière, que la mort de Huayna-Capac et le partage de l'empire datent de la fin de 1525. Pour être conséquent dans ses erreurs, il passe sous silence quatre années entières d'un règne pacifique, pendant lesquelles les deux frères gardèrent paisiblement leur monarchie respective, et il est obligé de confondre le châtiment qu'Atahualpa infligea aux Cañares en 1529, avec le commencement de la guerre civile et le partage de l'empire.

7. La seconde fausseté, non moins grave, quoique plus commune, des écrivains, c'est de dire qu'Atahualpa, triomphant par les armes, fit un mauvais usage de la victoire; car, persuadé, dit Robertson, de son peu de droit à la couronne, il essaya d'exterminer la race des Incas, en donnant la mort à tous ceux qu'il pouvait prendre par la ruse ou par la force (*Idem*). Cette vague clameur de la part de ceux qui étaient les offensés, les plaignants et les envieux d'Atahualpa, n'a pas le moindre fondement. Il n'y a aucun auteur bon ou mauvais qui ait raconté plus de batailles ni plus de morts que je ne l'ai fait. La plus grande boucherie opérée par Atahualpa eut lieu dans la province de Cañar, où il est certain qu'il ne mourut aucun Inca. A la bataille de Huamachucu, il coupa seulement la tête à l'Inca son frère bâtard, qui avait juré de la lui couper à lui-même pour en faire un vase à boire. A celle de Quipaipan, où fut pris Huascar, huit cents des siens furent massacrés; mais on ignore

si parmi ce nombre il se trouva quelque Inca bâtard, quoiqu'il soit plus naturel de penser l'affirmative. Parmi les vingt élus d'entre les principaux de l'armée, pour terminer les différends, il est aussi très-naturel de penser qu'il s'en trouvait quelques-uns, quoiqu'on l'ignore et que personne n'en ait parlé. Ils ne furent donc pas tués parce qu'ils étaient Incas, mais comme ennemis déclarés. Il n'est pas dit qu'aucun autre soit mort, et encore moins qu'on ait été le chercher et qu'on l'ait pris par stratagème.

8. Si Atahualpa eût cherché à exterminer le sang royal par crainte de rivalité ou d'obstacles à ses ambitieux projets, la première chose qu'il eût faite eût été d'ôter la vie à Huascar qui était son prisonnier et auquel il laissa l'existence pour le déterminer à une réconciliation. Celui qui pouvait lui porter le plus d'obstacle après Huascar était Manco-Capac et ses trois fils, puisqu'il était véritable Inca; mais on n'a jamais su qu'il eût essayé

aucune vexation contre lui, ni qu'il eût voulu s'en saisir, quoiqu'il le tînt sous la main, et on ignore aussi que celui-ci ait jamais trempé dans les dissensions de ses frères. Tous les autres ne pouvaient avoir de droit à s'opposer à aucune de ses actions, puisqu'ils étaient bâtards et qu'ils n'avaient pas de force ni ne pouvaient en avoir. On peut donc dire que c'est une franche calomnie.

9. Afin d'obvier à la réponse évidente de la calomnie, Roberston fait une conjecture capable de lui causer de la honte s'il la pouvait reconnaître, c'est celle qui dit qu'Atahualpa conserva la vie à son prisonnier Huascar par le motif politique de donner en son nom les ordres et d'être obéi à sa place. Conjecture vraiment puérile et mal fondée. Atahualpa s'était déjà emparé de l'empire, et, par le moyen de ses généraux, Quizquiz et Calicuchima, il avait pris possession des provinces, des villes et des trésors. Il avait changé les gouverneurs et les garnisons, et de tous côtés régnait la

terreur de ses armes, ce qui fut cause que, joint à ses libéralités, beaucoup de provinces se soumirent à lui, sans qu'aucune pensât à délivrer leur roi ou à établir des intelligences secrètes avec lui.

10. Comment pouvait-il avoir besoin de se servir du nom de son prisonnier pour donner des ordres? Si Atahualpa l'eût fait, il aurait agi contre ses propres intentions; si ses sujets eussent été persuadés que le prisonnier pouvait commander, ils ne lui auraient pas prêté si facilement l'obéissance à laquelle il avait droit comme vainqueur. Ces conjectures, de même qu'une foule de choses débitées contre Atahualpa, se rencontrent à chaque instant, surtout dans quelques auteurs modernes qui le traitent de bâtard, de sanguinaire et d'usurpateur de la couronne. J'ai dit, et même j'ai démontré déjà, que chez les uns cela ne vient que d'une profonde ignorance de l'histoire; chez d'autres, d'un esprit contrariant et prévenu; chez d'autres, enfin, de la manie de

copier les erreurs d'autrui, sans critique et sans choix.

11. Il n'y a surtout pas de réflexion plus juste et plus comique que celle que fait Collahuaso dans ses *Guerres civiles*. Il défie tout le monde de lui faire une réponse à cette question : Pourquoi quelques auteurs donnent-ils à Huayna-Capac le titre de *conquérant du royaume de Quito*, et à Atahualpa celui d'*usurpateur du royaume du Pérou*; quand il semble qu'il y a plus de raison d'appeler celui-ci conquérant, et l'autre usurpateur? Il est certain et incontestable (ajoute le même auteur) que Huayna-Capac n'avait pas le plus petit droit au royaume de Quito, et qu'il n'avait aucun motif, aucune cause, ni aucune raison pour l'envahir, si ce n'est le désir d'étendre sa domination par la force des armes. De plus, quoique Atahualpa n'eût eu aucun droit à l'empire, et qu'il n'eût aussi d'autre cause ni d'autre motif pour ses conquêtes que celui d'étendre ses possessions par

la force des armes et de la violence, il faut les appeler tous deux conquérants ou tous deux usurpateurs.

12. De plus, Atahualpa avait un droit légitime au royaume de Quito; il lui revenait en héritage, et son père le lui laissait comme une restitution; mais il ne pouvait le conserver en entier, qu'en envahissant l'empire de son frère qui lui en disputait les limites avec une injustice criante. C'était un motif suffisant pour faire une juste guerre et obliger, par ses victoires, Huascar au traité qu'il voulait conclure avec lui. Ainsi, à cause de ce droit, et pour ces raisons d'état propres à Atahualpa et non à Huayna-Capac, celui-ci devait s'appeler usurpateur et son fils conquérant. Pour ces raisons aussi, je crois qu'on pourrait renouveler le défi de Collahuaso avec la certitude de n'avoir jamais la réponse.

13. Ce que je ne puis faire, c'est de suivre cet auteur indien dans les louanges exagérées

qu'il adresse à Atahualpa, qu'il compare aux plus célèbres empereurs romains, et à d'autres monarques de l'Europe moderne, dans l'histoire desquels il est assez versé; mais aussi il me semble, sans faire injustice à personne, qu'il serait très-difficile de trouver, parmi les souverains païens des royaumes américains, un prince qui l'égalât par la réunion des qualités qu'on n'a jamais pu lui refuser. C'était réellement un homme de grands talents, d'un esprit, d'une pénétration et d'une vivacité extraordinaires. Les Indiens ne connurent personne de plus versé dans l'astrologie et dans les autres sciences. Il était doué d'un esprit guerrier, d'une grande habileté dans l'art militaire et d'une haute prudence. Bien souvent cependant il oubliait celle-ci pour marcher à la tête de ses troupes et combattre en personne comme le dernier de ses sujets.

14. Il était doué d'un courage extraordinaire dans les périls et dans les circonstances difficiles; jamais il ne se laissait abattre par les

revers de la fortune ; il était excessivement généreux et libéral, et oubliait souvent ses propres intérêts. Il était rigoureux et parfois cruel, mais en même temps il avait de la pitié et de la compassion, parvenant à unir les deux extrêmes, de manière que, si on le craignait pour l'un, on l'aimait et on lui obéissait pour l'autre. Enfin, sans avilir la majesté ni l'honneur royal, il fut très-humain pour ses sujets, aussi fut-il adoré par eux jusqu'à l'idolâtrie. Toutes ces qualités ne sont pas faciles à trouver réunies, même dans les plus célèbres Incas du Pérou. Robertson lui rend justice sous ce rapport, quand il dit qu'il fut d'un génie bien supérieur à celui de *Montezuma*, le plus fameux des empereurs mexicains (*Hist. d'Am.*, liv. 6, fol. 213).

§ 5.

Les Espagnols entrent dans le Pérou. Ils offrent à Atahualpa de l'aider à combattre son frère Huascar.

1. La conquête de l'empire mexicain, dans l'Amérique septentrionale, s'était déjà effectuée, et les Espagnols avaient formé dans l'Amérique méridionale les colonies de Panama, de Carthagène et quelques autres. Depuis le temps de Balboa, c'est-à-dire depuis la découverte de la mer du Sud, on avait une idée confuse de l'existence du Pérou et de ses immenses richesses; bientôt après des nouvelles plus certaines circulèrent à Panama. Beaucoup de gens auraient désiré faire cette expédition, mais ils reculaient devant les graves difficul-

tés qu'elle présentait et devant le manque d'argent. Cependant trois personnes finirent par se réunir et former une étroite association autorisée par Pedrarias, gouverneur de Panama. Leur traité fut scellé du sceau le plus sacré de la religion, et ils jurèrent de se secourir mutuellement et de faire ensuite une répartition équitable du profit.

2. C'était Pizarro, Diego de Almagro et Fernando de Luca (1). Pizarro, quoique d'une noble famille de Truxillo dans l'Estramadure, n'était que fils naturel de Gonzale Pizarro: élevé à la campagne, il n'avait appris ni à lire ni à écrire, mais il était robuste de corps et d'esprit, et doué de sentiments élevés; son inclination l'ayant porté vers l'art militaire, il y déploya un talent extraordinaire; après avoir servi quelques années en Italie, il passa en Amérique, où il se distingua par sa valeur et par sa bonne conduite dans les conquêtes de

(1) Tous les historiens le nomment Luque.

Saint-Marte, de Venezuela, de Coro et de la Nouvelle-Espagne.

3. Almagro, quoique d'une origine aussi vulgaire, puisqu'il était enfant trouvé, eut une grande habileté dans l'art militaire; ses talents lui acquirent une renommée peu ordinaire dans ces mêmes conquêtes.

4. Luca était curé et maître d'école à Panama, emplois qui lui avaient acquis une grande fortune. Pizarro, qui était le plus pauvre, mais le plus robuste de corps et d'un courage supérieur, se chargea de la part la plus lourde et la plus dangereuse de l'entreprise, qui était le commandement des troupes et la direction de l'expédition. Almagro eut mission d'aller et de venir avec les divers secours de gens, d'armes et de munitions militaires dont on aurait besoin quand l'occasion s'en présenterait; et Luca, restant à Panama, fut chargé de pourvoir aux dépenses et du maniement des affaires relatives à la conquête.

4. Les fonds réunis des trois associés suffirent pour armer trois navires. Pizarro s'embarqua sur l'un d'eux avec cent soldats, et trente chevaux, vers le milieu du mois de novembre 1524; mais le temps s'étant trouvé très-mauvais, il eut à soutenir de grandes fatigues. Il perdit inutilement son temps, quoiqu'il touchât en divers points de la côte, et se vit obligé de se réfugier à Chuchama, l'une des iles voisines de Panama. Almagro, qui s'était embarqué dans un autre navire avec soixante-dix soldats, alla droit vers le continent à la recherche de Pizarro qu'il ne put trouver. Il éprouva les mêmes fatigues et les mêmes dangers dans les endroits où il débarqua et où le pays était sauvage et les peuples très-cruels; dans un des combats qu'il eut à soutenir contre les naturels, il perdit un œil d'un coup de flèche.

5. Sans espérance de réussir, il revint aussi sur ses pas, et débarqua par hasard dans la même ile où se trouvait Pizarro. Après qu'ils

se furent donné mutuellement des consolations et des espérances, Almagro retourna seul à Panama, et, quand il y eut recruté quatre-vingts hommes, il revint vers Pizarro. Ils souffrirent ensemble les mêmes fatigues dans ce second voyage; mais en arrivant à la côte de las Esmeraldas, dans le royaume de Quito, vers le milieu de 1525, ils jetèrent l'ancre dans la baie de San Matheo. Ce lieu fut le premier dont la vue ranima leurs espérances; car ils s'aperçurent qu'il était moins sauvage et moins inculte, et que les naturels y employaient abondamment l'or, l'argent et les pierres précieuses pour leurs ornements. Ils n'osèrent pas les attaquer, ne connaissant pas encore leur nombre ni leur force; et considérant que les troupes qu'ils avaient eux-mêmes étaient très-peu nombreuses, ils résolurent d'augmenter le nombre de leurs soldats avant de tenter l'entreprise, jugeant qu'alors elle ne manquerait pas d'avoir un heureux résultat.

6. Almagro retourna donc encore à Pa-

nama, tandis que Pizarro se retira avec ses gens dans l'île *del Gallo*, voisine du continent. Les soldats qui étaient revenus à Panama avec Almagro exagérèrent tellement les fatigues qu'ils avaient éprouvées, que le gouverneur Rios, successeur de Pedrarias, défendit de poursuivre l'entreprise, et envoya le capitaine Tafur avec un navire pour porter cet ordre. Pizarro se refusa d'obéir. Il s'efforça de persuader à ses gens de ne pas l'abandonner; mais, voyant la plus grande partie déterminée au retour, il montra, par une action vraiment héroïque, quel était l'excès de sa constance, de sa valeur et de son courage.

7. Il fit avec son épée une ligne sur la terre, et se tournant vers ses timides compagnons, il leur dit que tous ceux qui voudraient retourner à Panama eussent à le franchir, et les autres à rester près de lui. Treize seulement refusèrent de le quitter, et se trouvant avec si peu de monde dans une île si voisine de la terre et exposé aux attaques des natu-

rels, il se retira dans l'ile de la *Gorgona* qui, étant située plus au large, offrait plus de sécurité. C'est là qu'ils vécurent pendant cinq mois dans des privations incroyables, menant une vie d'anachorètes et combattant sans cesse la funeste influence du climat et les plus dures nécessités.

8. Les importunités des associés restés à Panama et le cri public contre la cruauté du gouverneur Rios, qui laissait périr dans une île déserte quatorze hommes dignes d'un meilleur sort, à cause de leur valeur, le portèrent à leur envoyer une petite barque avec des vivres, mais sans aucun homme qui leur donnât l'espoir de poursuivre leur entreprise. Désespérés, les quatorze Espagnols abandonnèrent la Gorgone et montèrent sur leur barque, en se dirigeant avec un vent favorable vers la côte de Tumbez, où ils arrivèrent dans le cours de l'année 1526. En voyant cette ville, son temple magnifique, son palais et les grandes richesses que montraient les

habitants, ils conçurent de nouvelles espérances et ne doutèrent pas un seul instant de leur succès dans l'avenir.

9. Pedro de Candia, l'un des treize qui n'avaient pas abandonné Pizarro, fut le premier qui descendit à terre une croix à la main pour l'y planter. Ce fut alors qu'arriva ce fait miraculeux, rapporté par tous les anciens historiens. Les Indiens lancèrent contre lui un des lions furieux qu'on nourrissait au palais, à cause de leur énorme stature; mais, au lieu de se jeter sur lui et de le mettre en pièces, le terrible animal, devenu aussi doux qu'un agneau, se coucha à ses pieds sans lui faire le moindre mal et comme pour adorer la croix. Les naturels, frappés d'étonnement, prirent les Espagnols pour des dieux et leur firent le meilleur accueil. Alonzo Molina, jeune homme d'un extérieur séduisant, les charma tellement qu'ils le comblèrent de présents et l'introduisirent dans la ville avec les plus grandes démonstrations d'affection. Il

put alors contempler les immenses richesses que renfermaient le palais et le temple.

10. Les Espagnols poursuivirent leur marche le long de la côte avec le même bonheur, recueillant en divers endroits des quantités considérables d'or, d'argent et de pierres précieuses dont on leur faisait présent. Ils embarquèrent quelques *Pacos* et quelques *Lamas*, espèce de petits chameaux qu'on a appelés depuis Moutons péruviens. Mais les plus grands trésors qu'ils retirèrent de la province de Poceos, furent deux jeunes gens de cette nation qui les suivirent avec empressement. Ils les emmenèrent à Panama pour leur enseigner leur langue, et s'en servir ensuite comme interprètes dans la conquête qu'ils projetaient. Après ces glorieux avantages, ils retournèrent à Panama vers la fin de 1527; mais rien ne put émouvoir le gouverneur Rios et le porter à permettre la continuation de leur entreprise.

11. Les associés décidèrent alors que Pi-

zarro irait à la cour pour solliciter une permission que le gouverneur de Panama ne voulait pas donner; on convint qu'il demanderait pour lui le titre de gouverneur de tout le pays dont il ferait la conquête; pour Almagro, celui de vice-gouverneur; et pour Luca, celui d'évêque du Pérou. Dès qu'ils eurent pris cette résolution, ils ne perdirent pas de temps pour équiper un navire. Pizarro partit avec un vent favorable, et dans le courant de 1528, il obtint pour lui bien au delà de ce qu'il avait ambitionné; on accorda aussi à Luca ce qu'il désirait; mais on ne donna à Almagro que le commandement de la forteresse de Tumbez.

12. François Pizarro reçut par lettres patentes de Charles-Quint, les titres de gouverneur, de capitaine général et d'Adelantado de tous les pays qu'il avait découverts et de tous ceux qu'il pourrait conquérir dans le royaume du Pérou, avec pleine autorité civile et militaire et les priviléges accordés aux conquérants. Son

gouvernement, qui fut déclaré indépendant de celui de Panama, devait comprendre deux cents lieues de côtes vers le sud, à partir de la rivière de S. Juan. On lui donna en même temps plein pouvoir pour nommer des officiers, lever des troupes et acheter des armes.

13. Pizarro ne put cependant réunir que deux cent cinquante hommes. Il emmena avec lui ses trois frères, Fernando, Juan et Gonzalo Pizarro, dont le premier seul était fils légitime de son père, ainsi que son frère utérin Francisco-Martin de Alcantara. Après une heureuse traversée ils arrivèrent à Panama dans le courant de 1530; Diego de Almagro fut très-irrité d'avoir été si mal partagé; mais, après de longues discussions, Pizarro réussit à l'apaiser en promettant de lui obtenir un gouvernement indépendant; ils renouvelèrent donc leur ancienne association et équipèrent trois navires sur lesquels ils mirent deux cent quatre-vingts soldats, dont trente-

six cavaliers, ainsi que quelques religieux et les deux naturels de Poceos qui avaient assez bien appris la langue espagnole.

14. Ce fut avec cette flotte que Pizarro se dirigea, au mois de février 1531, vers Tumbez, où les observations qu'y avait faites cinq ans auparavant Alonzo de Molina, lui firent espérer de grandes richesses. Les vents contraires le poussèrent si loin qu'il alla aborder dans la baie de San Mateo de Esmeraldas, qu'il avait déjà visitée. Il se dirigea ensuite vers le Sud, et arriva dans la province de Cara; il s'empara de la principale ville, qui s'appelait Coaque, où il trouva plus de trente mille castillans d'or et beaucoup d'émeraudes fines. Pizarro expédia deux vaisseaux pour porter les premiers résultats de son entreprise, l'un à Almagro, à Panama, et l'autre aux habitants du Nicaragua qui lui avaient fourni des secours. Il continua de suivre la côte, et fit un butin considérable dans les provinces de Manta et de Huanca-

Villcas, dont les habitants épouvantés s'empressèrent de se soumettre.

15. Filipillo, l'un des deux interprètes, lui apprit combien l'île de Lapuna renfermait de richesses de tous genres, sans cependant lui laisser ignorer le caractère belliqueux de ses habitants. Pizarro, désirant d'entreprendre cette conquête, fit construire, par les Indiens, les balzas ou radeaux nécessaires, et s'y embarqua avec tous ses soldats et tous ses chevaux. Mais ils auraient péri infailliblement si Filipillo n'eût pas découvert la trahison que méditaient les Indiens. Ils étaient convenus entre eux de défaire les balzas quand ils seraient arrivés au milieu du golfe, et de noyer tous les Espagnols. C'était ainsi qu'ils avaient fait périr les Orejones de Huayna-Capac; mais dès qu'ils commencèrent à mettre à exécution leurs mauvais desseins, les Espagnols les forcèrent, l'épée sur la gorge, à les débarquer de l'autre côté du golfe.

16. Pizarro, sachant que le cacique Tum-

bala gouvernait cette ile au nom de l'Inca Huascar, le fit assurer de ses intentions pacifiques. Tumbala le reçut avec les démonstrations de la plus sincère bienveillance, et lui fournit tout ce dont il avait besoin. Ce fut dans cet endroit que Pizarro apprit, par le moyen de ses deux interprètes, le véritable état du Pérou. On lui rendit compte des causes de la guerre civile qui existait entre les deux frères; il apprit aussi que cette île s'était déclarée en faveur de Huascar, qu'Atahualpa était venu l'attaquer l'année précédente, qu'ayant été blessé, il s'était retiré à Caxamarca, qu'alors les insulaires étaient venus jusqu'à Tumbez qu'ils avaient saccagé, et qu'ils avaient fait prisonniers mille soldats de la garnison, dont six cents se trouvaient encore dans l'île; on lui dit enfin tout ce qu'il avait besoin de savoir pour exécuter ses projets.

17. Pizarro apprit avec joie le désordre qui régnait dans le pays, et désirant en profiter,

il envoya à Atahualpa les six cents prisonniers, en lui offrant en même temps son amitié et son bras contre son frère Huascar. Mais la bonne intelligence des insulaires avec Pizarro fut de courte durée; car non-seulement ses soldats prenaient tout l'or et toutes les richesses qu'ils trouvaient, mais ils enlevaient aussi les femmes. Le cacique, indigné, résolut de les massacrer tous, et fit tous ses préparatifs pour les attaquer à l'improviste. Pizarro, averti par Filipillo qui avait découvert la trahison, s'empara à l'instant du cacique; les insulaires prirent alors les armes, et attaquèrent les Espagnols; ceux-ci les défirent facilement à l'aide de l'artillerie et des armes à feu, et en tuèrent un grand nombre. Les Espagnols n'eurent que quatre morts et quelques blessés; les insulaires avaient cependant résisté longtemps avec une bravoure étonnante.

18. Les Espagnols firent un butin immense en or, en argent et en bijoux qu'ils se par-

tagèrent. Ils envahirent aussi le sérail dans lequel le cacique gardait ses femmes et ses concubines avec un soin si jaloux que non-seulement les gardiens étaient de parfaits eunuques, mais qu'ils étaient encore mutilés des lèvres, du nez et des bras. Jamais ils ne purent faire la paix avec les insulaires, et ce n'était que par la crainte de durs châtiments qu'ils en forçaient quelques-uns à les servir : chaque jour ils s'enfuyaient. Pizarro, voyant qu'une maladie contagieuse s'était déclarée parmi ses compagnons, et que plusieurs y avaient déjà succombé, se décida à quitter cette île, et se dirigea vers Tumbez où Filipillo lui promettait de plus grands succès.

19. Il se fit précéder par trois soldats et quelques Indiens chargés de demander au cacique qui gouvernait cette ville au nom d'Atahualpa, de l'y recevoir comme allié et ami de son souverain, auquel il avait envoyé, comme marque d'amitié, les six cents prisonniers qui avaient fait partie de la garnison de cette

forteresse. Le cacique, qui, peu d'années auparavant, l'avait reçu avec affection et lui avait offert plusieurs présents, avait changé de sentiments depuis qu'il avait appris les violences que les Espagnols avaient commises dans l'île de Lapuna. Il reçut les envoyés avec de fausses démonstrations d'amitié et les livra aux prêtres du temple qui les sacrifièrent.

20. Pizarro, en apprenant cet événement, résolut de l'attaquer. Après beaucoup de difficultés et de fatigues, il parvint à débarquer sur le continent, et proposa de nouveau la paix aux habitants de Tumbez; mais ceux-ci refusèrent, tournant en ridicule le petit nombre des étrangers barbus. Pizarro alla donc camper sur l'autre rive du fleuve; bientôt après il le traversa pendant la nuit sur des radeaux, et, ayant attaqué les Indiens à l'improviste, il les battit et en fit un grand carnage. Le cacique vint alors demander quartier, et pour obtenir son pardon, il fit présent à Pizarro d'une grande quantité d'or, d'ar-

gent et de beaucoup d'étoffes de coton et de laine.

21. Retenu dans cet endroit par la maladie de ses soldats, Pizarro y resta trois mois, jusqu'à la fin de 1531. Il reçut, vers cette époque, deux ambassadeurs que Huascar Inca lui envoyait à cause de ce qui s'était passé dans l'île de Lapuna. Huascar, ayant appris que Pizarro avait renvoyé à Atahualpa les six cents prisonniers, en lui offrant son amitié et son secours contre lui, en fut très-effrayé. Il prépara donc des présents magnifiques, composés de joyaux en or de toute espèce, et les lui envoya par ses ambassadeurs, en lui disant que s'il voulait prendre son parti contre un frère usurpateur, il lui donnerait de grandes richesses et serait son fidèle allié.

22. Atahualpa n'avait fait aucune espèce de démonstration en recevant de Pizarro la restitution des prisonniers. Il n'accepta point l'offre qu'il lui faisait de l'aider à combattre son frère; car il n'avait plus besoin de se-

cours. Il n'accepta pas non plus l'alliance qu'il lui proposait; car il s'en méfiait et savait très-bien que, malgré leurs protestations d'amitié, les chrétiens n'hésitaient pas à violer les lois de l'hospitalité, par la rapine, les violences et des cruautés de tous genres. Il prit donc le parti d'attendre pour voir s'ils agiraient réellement en amis, croyant qu'à cause de leur petit nombre il s'en débarrasserait toujours facilement. Il méprisa le danger qui le menaçait, et ne pensa qu'à poursuivre activement la guerre contre son frère.

§ 6.

Pizarro se dirige vers Caxamarca dans l'intention de s'emparer de l'Inca Atahualpa.

1. Pendant son séjour à Tumbez, Pizarro reçut deux renforts de Nicaragua : l'un était composé de trente soldats et de deux capitaines, qu'on nommait Sébastien de Belalcazar (1) et Juan de Torres; et l'autre, du même

(1) Les parents de Belalcazar étaient de basse condition et vivaient des travaux des champs. Sa mère mit au monde deux jumeaux, et Sébastien, l'un d'eux, naquit les pieds en avant. Il était encore enfant quand ses parents moururent, et son frère aîné l'envoyait avec un âne pour chercher du bois. Un jour cet animal étant tombé dans un mauvais chemin, Sébastien fit de vains efforts pour le faire relever, et, furieux, il lui asséna un tel coup de bâton qu'il le tua sur la place. Désespéré, et n'osant rentrer à la maison, il abandonna les travaux des champs et alla se faire soldat. Il arriva à Séville au moment où Pedrarias Davila préparait son expédition pour la Terre-Ferme; il se hâta d'y

nombre de soldats, commandés par Fernando de Soto; tous trois officiers distingués et célèbres par d'autres conquêtes. Ils étaient accompagnés de Fr. Marcos de Niza (1) de l'ordre de

prendre part, et compta Almagro et Pizarro parmi ses compagnons. Ce fut lui qui, en découvrant la fumée des feux des Indiens, sauva l'armée dans sa marche vers la mer du Sud, au moment où elle était perdue dans les forêts et près de mourir de faim. Sa réputation augmentait avec son âge, et bientôt il fut regardé comme un des plus vaillants capitaines. Il était libéral, doux et pacifique, mais terrible dans les combats. Il était aussi adroit à pied qu'à cheval, d'une taille moyenne, mais bien prise, et d'un visage sévère.

Il vivait à Panama, où il possédait une riche commanderie. Quand Almagro eut un fils, il l'invita, ainsi que Pizarro, à en être le parrain. Il accompagna Pedrarias au Nicaragua, et fut le premier alcalde de la ville de Leon. Quand Pizarro revint d'Espagne, nommé gouverneur du Pérou, il lui envoya un message pour le prier de se joindre à lui. Aussitôt il arma un vaisseau sur lequel il plaça, à ses frais, six chevaux et trente soldats. Pizarro le fit ensuite son lieutenant à S. Miguel, qu'il avait fondé sur l'emplacement de Tangarara.

(Castellanos, *Varones ilustres de Popagan chartas.*)

Le P. Simon (*Noticias de Terra-Ferme*, p. III, notice III, chap. 20 et 21) donne les mêmes détails sur Belalcazar. Il ajoute qu'il était natif de la ville de ce nom en Estramadure, qui appartient au duc de Bejar, et que le nom de sa famille était Moyano.

(1) Voyez, sur Fr. Marcos de Niza, le *Voyage de Cibula*, publié dans la première partie de cette collection.

Saint-François, qui se rendit célèbre comme historien des mœurs et des usages du Pérou. Pizarro, ayant ainsi réparé les pertes que les maladies, plutôt que la résistance des Indiens, avaient fait éprouver à son armée, résolut de fonder une colonie sur les rives du fleuve Chira ou Piura. Il quitta Tumbez le 16 mars 1532, et posa les fondements de la nouvelle ville qu'il nomma San Miguel. Il s'assurait par là un lieu de refuge pour le cas où les circonstances le rendraient nécessaire; d'autant plus que cet endroit offrait un port commode et sûr aux renforts qui lui venaient de Panama.

2. Xerez rapporte que pendant que Pizarro était ainsi occupé, il apprit, par Filipillo, que l'Inca Atahualpa avait entièrement triomphé de son frère Huascar, qu'il tenait prisonnier dans une forteresse, et que le roi de Quito se trouvait à Caxamarca, petite ville peu éloignée. Filipillo l'avertit en même temps que le moment de se mettre en

campagne était venu, si l'on voulait s'emparer de toutes ses richesses. Pizarro ne prit que le temps nécessaire pour pacifier la petite province de Pocchos, faire ses provisions de vivres et réunir des Indiens bapour porter les gages. Les deux interprètes qui étaient natifs de cette province lui en facilitèrent les moyens; de sorte qu'en très-peu de temps Pizarro se mit en route pour Caxamarca, à la recherche de l'Inca victorieux.

3. Après avoir laissé dans la nouvelle colonie la garnison nécessaire, il ne lui restait que cent soixante-quatre hommes, dont soixante-deux cavaliers et cent deux fantassins, parmi lesquels il n'y en avait que vingt qui eussent des armes à feu, et le nombre des arbaletriers était très-restreint. C'était là toute l'armée qui marchait à la conquête d'un des plus grands empires; elle suffit cependant à l'exécution de ce projet par l'heureuse combinaison des circonstances devant lesquelles

ces misérables forces furent plus que suffisantes.

4. La première et principale circonstance qui se présenta fut la division dans laquelle se trouvaient les deux frères Incas, division ensanglantée par la guerre civile qui les rendait incapables de penser à autre chose qu'à s'exterminer l'un l'autre. Les deux princes avaient été avertis à temps de la seconde apparition des Européens sur leurs côtes; mais si la première, arrivée sept ans auparavant, avait coûté la vie à Huayna-Capac, qui avait été effrayé de perdre son empire en voyant la prédiction de *Viracocha* réalisée, celle-ci ne fit pas la moindre impression sur les deux fils, soit qu'ils crussent que les Espagnols se retireraient comme la première fois, soit qu'ils les méprisassent en les voyant si peu nombreux. C'est pourquoi, loin de réunir leurs forces et de combattre l'ennemi commun, les deux frères les employèrent uniquement à s'entre-détruire. Cette circonstance, qui, se-

lon les historiens, fut la première cause de la conquête, fut accompagnée de beaucoup d'autres qui toutes contribuèrent à la faciliter.

5. Celle que je considère comme une des plus avantageuses fut la capture de ces deux naturels de Pocehos qu'on avait fait instruire à Panama dans la religion chrétienne, sous la tutelle de l'associé Luca. L'un avait pris le nom de Felipe qui, plus tard, se changea en Filipillo; et l'autre, celui de Francisco. Luca avait pris beaucoup de peine pour leur enseigner la langue espagnole, afin qu'ils pussent servir d'interprètes et faire valoir leur connaissance du pays au profit de la conquête du Pérou. Il les intéressa au succès de cette entreprise, en leur promettant pour eux et pour tous leurs parents les premiers emplois du pays. Francisco était devenu bon chrétien; mais il mourut peu de temps après son retour. Quant à Filipillo, ce fut l'homme le plus indigne que la terre eût jamais produit, par sa perversité. Il fit commettre aux Espa-

gnols les actions qui ont le plus déshonoré leur conquête. Il cst vrai de dire qu'il la facilita aussi par ses avis, ses connaissances et ses conseils; mais toute sa conduite fut si pleine de fourberie, qu'on ne peut dire qu'il ait été fidèle soit aux Espagnols, soit aux Indiens. On ne peut nier cependant que sans la division qui existait entre les deux frères et sans le secours de Filipillo, la conquête du Pérou eût été impossible.

6. Heureusement aussi pour les Espagnols, les meilleurs généraux d'Atahualpa se trouvaient dans des provinces éloignées, à la tête des anciennes troupes, et ce prince n'avait avec lui que les nouvelles levées qui l'avaient accompagné à Caxamarca, moins pour sa défense que pour ajouter à la splendeur de son cortége. Celles-ci même auraient pu résister, si l'Inca, dès le commencement, eût cru avoir affaire à des ennemis, et s'il ne se fût pas laissé tromper par des protestations d'amitié.

7. Dès que Mayavillca, gouverneur de la

province de Pocehos, eut appris que Pizarro avait le dessein d'aller trouver Atahualpa dans Caxamarca, il se hâta d'informer l'Inca de tout ce qu'il avait pu apprendre sur les Espagnols, et lui dit qu'ils étaient peu nombreux et qu'ils se présentaient en amis; que leur conduite dans les endroits qu'ils avaient traversés avait été en désaccord avec leurs protestations, mais que cependant ils s'étaient conduits avec les Pocehos comme de vrais amis, et qu'il ne savait donc pas ce qu'ils étaient en réalité, mais qu'il lui semblait qu'ils n'étaient pas propres à inspirer de la crainte; car, outre leur petit nombre, ils étaient si faibles de corps qu'ils ne pouvaient pas marcher et étaient obligés de monter sur certains *Pacos* de haute stature qu'ils avaient amenés; qu'ils ne s'occupaient tout le jour qu'à nettoyer et polir certaines baguettes plates, semblables aux outils dont se servent les femmes pour tisser; car ils étaient si pauvres, qu'ils n'avaient pas d'autres ornements; ajoutant ce-

pendant que, d'après le rapport de Filipillo, qui les connaissait depuis longtemps, il pensait que leur alliance pourrait être avantageuse.

8. A cette nouvelle, l'Inca se disposa à envoyer une ambassade à Pizarro. Il fit donc partir son frère Huayna-Palcon, avec des présents pour le chef espagnol, afin de lui dire qu'il acceptait l'offre qu'il lui avait faite de venir le voir, et qu'il l'attendait à Caxamarca. Pizarro venait de sortir de Pocehos lorsqu'il reçut cette ambassade; il se réjouit extrêmement de voir que tout favorisait ses projets; après avoir fait à l'Inca Huayna-Palcon mille politesses et lui avoir fait présent de quelques bagatelles en verroterie inconnue dans ces pays, il lui répondit qu'il était envoyé par un des plus puissants monarques de la terre pour le secourir contre ses ennemis qui disputaient ses droits au trône.

9. Voilà ce que dit Robertson, d'après Herrem et Xerez, qu'il cite tous deux (*Hist. de*

Am., lib. 6, fol. 200). Mais Xerez dit tout le contraire, c'est-à-dire que Atahualpa, en envoyant à Pizarro un cadeau de peu de valeur, l'exhortait à ne pas avancer avec ses gens, mais à s'en retourner, ne voulant pas le recevoir (*Conq. del Perú*). Gomara, qui cite Xerez, ajoute que cette invitation était accompagnée de menaces (*Hist. gen.*, c. 113). La première version me paraît plus vraisemblable que la dernière; car presque tous les historiens conviennent, d'un commun accord, que ces malentendus furent causés par la perfidie de Filipillo. Si Atahualpa eût médité quelque trahison, ce n'aurait pas été avec un cortége de fête, mais les armes à la main, qu'il serait venu au-devant des Espagnols.

10. L'Inca était si loin d'avoir de mauvaises intentions, qu'après avoir envoyé cette ambassade à Pizarro, il fit divers préparatifs qui démontraient évidemment sa sincérité et sa volonté positive de bien recevoir les Espagnols.

Après le départ de l'ambassade il envoya à ses généraux Quizquiz et Calicuchima l'ordre de conduire son frère Huascar de la forteresse de Xauxa dans une autre plus sûre près de Pachacapac, et de se rendre ensuite dans les provinces du Collao, au delà de Cuzco, les seules qui ne fussent pas encore soumises. Il avait ordonné aussi à Ruminahui de prendre les recrues qu'il avait à Caxamarca, de se joindre à cinq mille hommes qu'il attendait de Quito pour prendre part à l'expédition du Collao. Si ses intentions n'avaient pas été pacifiques envers les Espagnols, il aurait appelé auprès de lui les généraux et toute l'armée, et n'aurait pas renvoyé le peu de troupes qu'il avait à Caxamarca.

11. Sachant que Pizarro était arrivé à la moitié du chemin, il lui envoya un second message avec d'autres présents et grande quantité de vivres pour l'assurer qu'il l'attendait comme un ami. C'est ce que rapportent la plupart des historiens; mais Gomara

ajoute toujours que c'était avec de nouvelles menaces, ce qui est démenti clairement par la réception que lui fit l'Inca. Après un long et pénible voyage, à travers des déserts sablonneux et des montagnes bordées de précipices, Pizarro arriva en vue de Caxamarca. Il apprit que l'Inca ne s'y trouvait pas, mais qu'il était à des bains célèbres situés à trois milles hors de la ville.

12. Cette dernière circonstance lui fut fatale; elle entraîna sa ruine et prouva en même temps sa confiance et ses intentions pacifiques, puisque, laissant la ville sans garnison et sans moyens de défense, il était allé se livrer à ses plaisirs accoutumés. Pizarro profita d'une occasion si favorable, et se hâta de prendre possession de la ville et d'y préparer ses artificieux projets. Xerez est le seul historien qui décrive la petite ville de Caxamarca, et la position que prirent les Espagnols; je crois qu'il est nécessaire de transcrire ici ces détails pour bien comprendre la suite des événements.

13. « Ce pays, dit-il, est le meilleur de tous » ceux des environs; il est situé au pied d'une » montagne, dans une vallée entourée de » collines, et a quatre milles de circuit. Il est » arrosé par deux belles rivières, traversées » chacune par un pont qui conduit à la ville » par deux portes opposées. D'un côté, avant » d'entrer dans la ville, il y a un grand palais » entouré de murs, qui sert de temple, et » dont la grande cour ou la place est plantée » d'arbres qui donnent de l'ombre. On appelle » ce palais *la Maison du Soleil*; on y adore » cet astre et l'on n'y entre que pieds nus. » Dans la ville il y a près de deux mille mai- » sons, bâties en pierres dures, et bien distri- » buées à l'intérieur avec de très-belles fon- » taines. Les rues sont tirées au cordeau, et » au milieu de la ville est une place plus » grande qu'aucune de celles d'Espagne, » fermée tout autour et dominée par une for- » teresse en pierre, qui communique à la » place par un escalier.

14. » Sur le devant de la place est le palais » d'Atahualpa, beaucoup plus grand que tous » les autres, avec des jardins et des galeries » couvertes où l'Inca avait coutume de se te- » nir tout le jour. Ses appartements sont » peints de diverses couleurs; il y en un » surtout qui est de couleur rouge comme » du vermillon. Dans un de ses portiques il » y a deux grandes fontaines ornées de pla- » ques d'or; l'une d'elles a deux tuyaux, » dont l'un donne de l'eau bouillante et l'au- » tre de l'eau froide, qui viennent égale- » ment de la montagne voisine. Les habi- » tants sont très-propres et les femmes très- » honnêtes, etc. » (*Conq. del Perú*). Avant cette description de la ville, il désigne l'endroit où se logea Pizarro : c'était à l'hôtellerie royale ou *Tambo*, située à l'entrée de la ville. Ce Tambo se composait d'une autre vaste place entourée de grands bâtiments longs de plus de deux cents pas et larges à proportion, disposés pour offrir un logement commode aux

troupes et aux voyageurs, avec une tour en pierre au milieu de la place.

15. Aussitôt qu'il fut arrivé, Pizarro choisit ce poste avantageux, qui semblait fait à dessein, et envoya sa dernière ambassade à Atahualpa. Il en chargea son frère Fernando, qui était comme le général de ses troupes, et lui donna pour l'accompagner Hernando de Soto. Ils devaient annoncer à l'Inca son arrivée à Caxamarca, et lui dire qu'envoyé par le plus grand monarque du monde pour traiter des affaires de la plus haute importance, qui lui seraient très-avantageuses, il lui demandait la permission d'aller le voir et le priait de lui désigner l'heure et l'endroit qui lui conviendraient le mieux.

16. Ce fut le capitaine Soto qui arriva le premier au palais des Bains; il fit caracoler et sauter son cheval pour s'attirer l'admiration des Indiens, et s'approcha si près de la litière sur laquelle était l'Inca, que l'écume qui sortait de la bouche du cheval rejaillit sur sa figure.

Celui-ci ne montra pas le moindre trouble, et son visage demeura calme et majestueux. Soto mit pied à terre, et lui faisant une profonde révérence, il lui donna connaissance, à l'aide de Filipillo, de tout ce dont Pizarro l'avait chargé. Atahualpa ne lui adressa jamais directement la parole, non plus qu'à l'interprète, et lui répondit par l'entremise d'un de ses officiers qu'il était indigné de son audace et de la manière peu respectueuse dont il avait osé s'approcher de lui.

17. Irrité de la lâcheté de quelques-uns de ses gardes qui s'étaient reculés pour éviter d'être foulés par les pieds du cheval, il leur fit trancher la tête; sévérité qui étonna également les Indiens et le capitaine Soto. Sur ces entrefaites arriva Fernando Pizarro, qui lui fit une profonde révérence et le salua avec tout le respect dû à son rang. L'Inca le reçut de meilleure grâce, et se soulevant un peu, il leur dit : « Princes Viracochas, soyez les bien-» venus dans mes états! » Il s'assit aussitôt,

et faisant placer à ses côtés les deux étrangers, il se tourna vers les grands qui formaient sa cour, et leur dit : « Voyez, comme le vête-» ment, le visage, la couleur, la barbe et tous » les autres signes de ces étrangers sont les » mêmes que ceux qui ont été annoncés par » notre dieu *Viracocha*; et c'est ainsi que » Yaguar-Guacac, notre ancêtre, a voulu » qu'ils fussent représentés par une statue » de pierre. » (Niza, Gallegos, Garcilasso de Vega et autres.)

18. Il fit servir ensuite un magnifique repas et toute espèce de liqueurs, par deux *Coyas* ou princesses très-belles et richement vêtues, qui entrèrent avec des vases d'or. Les Espagnols burent avec plaisir, parce qu'ils en avaient besoin; mais l'Inca, s'apercevant que leurs yeux étaient plus fixés sur les vases que sur la boisson, ordonna qu'on les leur offrît tous avec des bijoux de différentes espèces. Quand les envoyés furent un peu revenus de l'admiration que leur causaient cette

richesse et cette générosité, Fernando Pizarro demanda la permission de remplir la mission dont il était chargé. Dès qu'il l'eut obtenue, il exposa en peu de mots à l'Inca le but qui avait amené les Espagnols dans ses états. Il lui déclara que deux puissances suprêmes gouvernaient le monde; l'une spirituelle, qui résidait dans le Pape, et l'autre temporelle, qui résidait dans l'empereur Charles-Quint, monarque des Espagnols, dont ils étaient les sujets, et qui les avait envoyés vers lui pour l'engager à se soumettre à ces deux puissances, ajoutant que leur chef lui expliquerait tout cela plus au long.

19. L'Inca, dit Garcilasso, lui répondit en souriant et avec plus de sens qu'on n'en pouvait attendre d'un idolâtre, que le jour suivant il irait en personne visiter leur chef à Caxamarca. Après l'avoir salué respectueusement, les envoyés retournèrent rendre compte à Pizarro de tout ce qui s'était passé.

§ 7.

Atahualpa est fait prisonnier. — Rançon qu'il promet à Pizarro pour obtenir sa liberté.

1. Pizarro, en apprenant de son frère Fernando et du capitaine Soto ce qui s'était passé au palais des Bains, se raffermit encore plus dans les projets qu'il avait formés. Le souvenir, dit Robertson, des avantages qu'avait retirés Cortès de la prison de Montézuma, lui fit comprendre de quelle importance il était pour lui de s'emparer de la personne de l'Inca. Il prit donc une résolution aussi hardie que perfide. Après s'être donné le titre d'ambassadeur d'un roi puissant qui voulait former une alliance avec l'Inca, et après les offres

réitérées de sa propre amitié et de son aide particulière, il résolut de profiter de la confiance d'Atahualpa, qui se fiait à ses promesses, et de s'emparer de sa personne pendant l'entrevue qu'il lui avait demandée. Il prépara donc froidement tout ce qui était nécessaire à l'exécution de ce projet, sans réfléchir que cette conduite était aussi déshonorante pour lui que pour sa patrie (*Hist. d'Am.*, liv. VI, p. 202).

2. Il n'était pas nécessaire que ce philosophe montrât tant d'irritation contre Pizarro. On ne devait pas s'attendre qu'un aventurier, qui depuis longtemps cherchait de l'or au prix des plus grandes fatigues et des plus grands dangers, s'arrêterait, après en avoir trouvé, à quelques scrupules de conscience sur la manière de s'en emparer. Voici, d'après les écrivains du pays, la manière dont il s'y prit pour exécuter son projet. Il divisa la cavalerie en trois troupes, dont il donna le commandement à son frère Fernando Pizarro,

à Soto et à Belalcazar; il forma un seul corps de l'infanterie, se réservant seulement vingt soldats des plus braves pour l'accompagner dans la partie la plus dangereuse de l'entreprise qu'il avait choisie pour sa part. Il disposa les pièces de canon, qui, suivant Xerez, étaient au nombre de quatre, et toutes les armes à feu, de manière à enfiler la rue ou la porte par où l'Inca devait entrer, et donna l'ordre à ses soldats de rester cachés dans l'intérieur du Tambo jusqu'à ce que, par un coup de feu, il donnât le signal de l'attaque.

3. L'Inca et toute sa suite étaient en mouvement depuis le matin du jour désigné pour l'entrevue, qui était le 16 novembre 1532. Il était loin de se préparer au combat, car il n'avait pas le moindre soupçon du danger qui le menaçait; la seule chose qui l'occupât était de briller par sa magnificence dans l'entrevue qu'il allait avoir avec Pizarro. Ces préparatifs occupèrent une grande partie de la journée, et comme il s'avançait très-lentement pour

ne pas détruire l'ordre de son cortége, il employa quatre heures à parcourir les trois milles qui séparent les Bains de Caxamarca. Les Espagnols l'attendaient avec impatience, comme un chasseur qui, après avoir tendu le filet, ne voit pas venir sa proie.

Ils formaient mille conjectures sur ce retard lorsqu'ils virent enfin paraître sur la place du Tambo quatre cents valets richement vêtus, qui s'avançaient en dansant et nettoyaient jusqu'aux moindres pailles du chemin. L'Inca venait ensuite porté sur une litière couverte de plaques d'or et de pierres précieuses; sa tête était ornée de plumes de diverses couleurs et de la houppe impériale, dont les franges cramoisies lui pendaient sur la figure et sur les yeux. Sa litière était portée par les principaux seigneurs de sa cour; elle était suivie d'autres litières moins riches, dans lesquelles se trouvaient les plus puissants de ses vassaux; elles étaient entourées d'une troupe de chanteurs, de musiciens et

de danseurs, tous vêtus de riches habits et couverts de joyaux précieux.

4. Comme la place ne pouvait contenir que quatre mille personnes, le reste de la suite demeura avec le peuple dans la plaine voisine. L'Inca, ne voyant aucun Espagnol sur la place, et pensant que c'était par respect pour sa personne qu'ils attendaient l'ordre de venir le féliciter, demanda où ils étaient. Vincent de Valverde, de l'ordre de saint Dominique, accompagné de l'interprète Filipillo, s'avança vers lui, tenant d'une main un petit crucifix, et de l'autre un bréviaire, et, s'approchant du trône de l'Inca, il le salua, dit Gomara, par le titre de seigneur très-excellent, et lui donna sa bénédiction avec son crucifix.

5. Quelques auteurs rapportent qu'en voyant cette action, l'Inca se retourna du côté des siens et leur dit : « Ces gens sont les messa- » gers de Dieu, gardez-vous de leur faire au- » cun mal. » Valverde, s'approchant de l'Inca, commença un long discours, et lui raconta

la création du monde, la chute d'Adam, l'incarnation du Verbe, la passion, la mort et la résurrection de Jésus-Christ, rédempteur du monde; le choix qu'il avait fait, pour être son vicaire sur la terre, de saint Pierre et des Papes ses successeurs, ainsi que tous les autres mystères de l'Ancien et du Nouveau Testament. Il dit ensuite qu'Alexandre VI, un de ces Papes, avait fait donation de l'Amérique à son souverain le roi de Castille, au nom duquel il le sommait d'abandonner l'idolâtrie et l'esclavage du démon pour recevoir la religion chrétienne, reconnaître la suprême autorité du Pape, et s'avouer vassal de l'empereur Charles-Quint. Il finit enfin en disant que s'il prenait ce dernier parti, son prince le protégerait et lui ferait la grâce de le maintenir sur le trône; mais que, dans le cas contraire, il lui déclarerait la guerre et lui ferait sentir les terribles effets de sa vengeance.

6. Cette rapide et longue relation de mys-

tères si nombreux et si peu intelligibles, entremêlée de menaces, ne put être comprise par l'Inca, auquel elle était transmise par la bouche de l'interprète, qui la traduisait assez mal. Malgré l'indignation qu'avait soulevée en lui le peu qu'il avait compris, il répondit cependant avec mesure et dignité. Il dit qu'il désirait connaître Charles-Quint et devenir son ami, puisque c'était un puissant monarque, qui pouvait envoyer des armées et des ambassadeurs par toute la terre; mais qu'il ne voulait ni se soumettre à lui, ni lui céder l'empire dont il avait hérité de ses ancêtres, et qu'il s'étonnait beaucoup que le Pape eût donné à d'autres ce qui ne lui appartenait pas.

7. Quant à ce qui touchait à la religion, il répondit qu'il était content de la sienne, qui était très-ancienne et avait obtenu l'approbation de tous les sages, ajoutant que si le Dieu des chrétiens était sujet à souffrir et à mourir avec infamie sur un morceau de bois, comme celui qu'on lui montrait, le Soleil,

que lui et tous les siens adoraient, ne mourait pas, et n'avait rien à redouter de ses ennemis; mais que cependant il n'hésiterait pas à modifier ses idées, si on pouvait lui fournir la preuve des choses incompréhensibles qu'on lui racontait. Fr. Vincent de Valverde lui présenta alors le livre qu'il tenait à la main, en disant qu'il contenait la preuve de tout ce qu'il avançait. L'Inca saisit le bréviaire avec une grande curiosité; après l'avoir ouvert et feuilleté, il l'approcha de son oreille, croyant qu'il lui parlerait; mais se voyant trompé dans son attente, il le jeta avec indignation en disant : *Ce que vous me donnez ne me dit rien.* Garcilasso et d'autres historiens ajoutent qu'en même temps il poussa un profond soupir.

8. Valverde ramassa le bréviaire en s'écriant : *Aux armes! aux armes! Vengeance, chrétiens! car ce chien méprise la loi de Jésus-Christ et jette les Évangiles!* A peine avait-il prononcé ces paroles, que Pizarro fit tirer le coup de feu qui devait servir de signal, et

déployer l'étendard. Aussitôt les Espagnols sortirent de l'endroit où ils étaient cachés. Les coups de feu, les trompettes, et les sonnettes dont le poitrail des chevaux était couvert, firent un bruit épouvantable. L'infanterie se jeta l'épée en main sur la multitude confuse et effrayée. Il n'y eut pas un coup qui ne fût fatal aux pauvres Indiens, qui tombaient par monceaux ou fuyaient mortellement blessés.

9. Les issues de la place étaient tellement étroites que les Indiens s'y précipitaient, et loin d'y trouver leur salut, n'en étaient que plus faciles à massacrer. Pizarro fendit la foule à la tête de ses vingt compagnons, et s'approcha de la litière de l'Inca, qui était demeuré immobile d'effroi. Ses fidèles vassaux, qui l'environnaient et la soutenaient, tombaient en grand nombre autour de lui; mais ils étaient à l'instant remplacés par d'autres. Quand Pizarro fut arrivé jusqu'à lui, il le saisit par le bras et par ses vêtements, l'ar-

racha de son siége et le fit son prisonnier. Les malheureux Indiens se mirent alors à fuir de tous côtés. Xercz raconte que la multitude ayant rencontré sur son passage un mur de terre qui avait près de six pieds d'épaisseur, elle le heurta avec tant de force qu'il en fut renversé. Un grand nombre d'Indiens s'enfuirent par cette brèche; mais les cavaliers les poursuivirent par la même route, et en massacrèrent un grand nombre. La nuit seule arrêta le carnage.

10. Le capitaine Ruminahui, qui venait d'arriver pour prendre le commandement des cinq mille hommes et des nouvelles recrues qui arrivaient de Quito pour les conduire à Cuzco, s'était trouvé à la première entrevue qui avait eu lieu au palais des Bains. Il avait prévu le danger, et avait été le soir même prendre le commandement des troupes qui étaient campées de l'autre côté de la ville, non loin du chemin par lequel les Espagnols étaient entrés dans Caxamarca. Cette circon-

stance a fait croire à quelques historiens que l'Inca les avait placées dans cet endroit pour couper la retraite aux chrétiens. Rumiñahui était si loin d'avoir une pareille intention que, dès qu'il eut appris par les premiers coups de canon que ses prévisions se réalisaient, loin de venir au secours de son souverain, il prit en toute hâte avec son armée la route de Quito, dans l'intention de s'emparer de ce royaume.

11. D'après Xerez et Sancho de Saravia, six ou sept mille Indiens restèrent sur le champ de bataille; mais Gomara ne parle que de cinq mille. Le docteur Robertson dit que, selon Xerez, il n'y en eut pas plus de deux mille; mais c'est une erreur, comme je viens de le dire. « Il faut remarquer, dit » Gomara, que malgré le courage des In- » diens et leur habitude de faire la guerre, » il y en eut qui périrent sans qu'ils es- » sayassent de faire la moindre résistance. » Ils ne combattirent pas, ajoute-t-il, quoi- » qu'ils eussent des armes, parce que leur

» souverain leur avait ordonné de ne pas » en faire usage. Et ce qui augmenta le car- » nage, ce fut que les Espagnols, d'après le » conseil de Fr. Vincent de Valverde, frap- » paient de la pointe et non du tranchant, » pour ne pas briser leurs épées » (*Hist. gén.*, c. 103). « Ils eurent grand soin, dit Benzoni, » de ne donner que des coups d'estoc, comme » le bon religieux ne cessait de les y exhorter » par ses cris » (*Hist. nov. Orb.*, liv. III, c. 3). Cet écrivain ne donne à Valverde d'autre titre que celui de Jacobin. Zarate l'appelle *l'évêque*, et les autres ne le désignent que par le titre de *moine chapelain de l'armée*.

12. Il n'y eut aucun Espagnol de tué; Pizarro seul fut blessé à la main par un de ses soldats qui portait un coup d'épée à l'Inca au moment où son chef le saisissait par ses vêtements pour l'arracher de sa litière (Gomara, *ibid.*) Il ne faut pas oublier que Gomara est un des auteurs qui ont accusé l'Inca de méditer le massacre des Espagnols et d'avoir en-

voyé Ruminahui pour leur couper la retraite. Il tombe donc dans une contradiction évidente, en disant plus loin que les Indiens ne firent aucune résistance, quoiqu'ils eussent des armes, parce que l'Inca leur avait défendu de s'en servir. Xerez a prétendu qu'ils avaient des armes cachées sous leurs vêtements; mais Fr. Marcos de Niza prouve jusqu'à l'évidence qu'ils n'en avaient pas, puisqu'on n'en trouva aucune après cette déroute, quoique la campagne fût couverte d'objets d'or et d'argent. Le récit même des auteurs qui, pour justifier Pizarro, ont calomnié Atahualpa, nous fournit des preuves de l'innocence de celui-ci.

13. On ne peut dire que ce fut par lâcheté, ou parce que l'Inca n'eut pas le temps de donner le signal, que les Indiens ne combattirent pas; car Niza et Garcilasso disent positivement qu'ils ne se défendirent pas parce que l'Inca leur avait expressément défendu de faire aucun mal aux étrangers, qu'il re-

gardait comme les messagers de Dieu; et c'est en effet comme tels qu'il avait traité Fernando Pizarro et Soto lors de leur première visite aux Bains; il voyait en eux les envoyés dont l'arrivée avait été prédite par Viracocha. Il les avait reçus non-seulement avec respect, mais avec affection (Niza, *Conquista*; Garcilasso, p. 2, liv. I, chap. 17).

14. Pour l'intelligence de ces prédictions, on doit dire que le nom de Viracocha était porté par le frère de Manco-Capac, fondateur de l'empire, et qu'il signifie *Graisse de la mer*, parce que ce prince était blanc comme de la graisse, et qu'il nageait de même sur les flots de la mer, faisant ainsi allusion à son arrivée par mer au Pérou à la tête de sa nation (Gomara, *Hist. gen.*, chap. 19). Cet étranger, ainsi que le rapportent les historiens et les traditions vulgaires, apparut en songe au jeune prince Inca Ripac, fils de Yaguar Guacac VII, Inca, et lui prédit qu'avant peu la province de Chinchaysuyu se révolterait. Il

lui dit de n'en concevoir aucune crainte et de tâcher de la soumettre. La prédiction s'accomplit en effet au bout de trois mois, et son père, effrayé de cette révolte et de la vérité de la prédiction, se réfugia dans les bois.

15. Mais son fils, Inca Ripac, rassembla des troupes, et soumit cette vaste province; son père, pour le récompenser, abdiqua la couronne en sa faveur, et fit élever une statue de pierre, d'après la description que son fils avait fait, de la figure de Viracocha, c'est-à-dire de couleur blanche, avec une barbe épaisse et un costume semblable à celui des Européens. Cette statue fut ensuite constamment adorée comme l'image d'une divinité. Inca Ripac, à son couronnement, prit le nom de Viracocha, et prédit qu'une nation étrangère, semblable en tout à la statue, arriverait un jour par mer, détruirait l'empire des Incas, et prendrait possession de leur pays.

16. Ce fut à cause de cette prédiction, généralement connue dans toutes les provinces de

l'empire, qu'on donna, dit Niza, le nom de Viracochas aux Espagnols, qui ressemblaient en tout à la statue, et qu'on crut que le terme fixé par la prédiction était arrivé où leurs terres leur seraient ravies. On disait aussi qu'au moment où la prédiction serait sur le point de s'accomplir, le Cotopaxi, situé près de Quito, ferait sa première éruption. Elle eut lieu en effet la veille du jour où l'Inca tomba entre les mains des Espagnols, au moment même où il recevait, au palais des Bains, la visite de Fernando Pizarro et de Soto. Il est incontestable que ces prédictions avaient été faites, car on les retrouve dans toutes les traditions des Indiens. Ce qui n'est pas facile à comprendre, dit le même écrivain, c'est l'esprit dans lequel elles furent faites, si ce fut Dieu ou le démon qui avait ainsi révélé l'avenir aux Indiens; il pense cependant qu'elles provenaient d'un bon esprit, et que c'était pour préparer les idolâtres à recevoir la religion chrétienne et à se soumettre aux

Espagnols (*Conquista de la provincia de Quito*).

17. L'Inca Garcilasso de la Vega assure aussi que ces prédictions firent regarder les Espagnols comme des êtres d'une nature supérieure, et qu'on les nomma partout Viracochas. Cette croyance agit tellement sur l'esprit d'Atahualpa, que non-seulement lors de la déroute, mais même auparavant, il traita les Espagnols comme Viracochas, puisqu'il appela de ce nom ceux qui vinrent aux Bains (p. II, l. I, c. 17). Le docteur Robertson en doute cependant, et dit que les Indiens ne se rappelèrent la prédiction qu'après que l'Inca eut été fait prisonnier, et qu'alors seulement ils commencèrent à donner aux Espagnols le nom de Viracochas; mais il est dans l'erreur, car Niza raconte qu'Atahualpa s'était rappelé cette prédiction et en avait parlé à Fernando Pizarro; lors de l'entrevue qu'Huascar-Inca eut avec le capitaine Soto et Pedro del Barco, il leur dit que son père Huayna-Capac lui avait

recommandé de ne pas l'oublier et de recevoir les Espagnols en amis (Gomara, *Hist. gener.*, chap. 115).

18. Jamais on ne vit dans le monde victoire qui coûta moins de peine et qui produisit un pareil résultat, puisque la capture d'Atahualpa mit entre les mains de Pizarro les richesses immenses de l'empire du Pérou, qu'il convoitait depuis si longtemps. Après avoir passé cette nuit dans des transports de joie, les Espagnols allèrent le lendemain recueillir le fruit de leur triomphe. Après avoir pillé la ville, le palais, et les magasins qui étaient remplis de vivres et de vêtements, ils se rendirent aux Bains; les troupes qui étaient chargées de leur garde avaient pris la fuite; il ne restait que cinq mille femmes pour le divertissement des vainqueurs. Ils prirent dans cet endroit un grand nombre de riches pavillons, beaucoup de vêtements et de meubles en or et en argent. Ceux qui étaient en or pesaient au delà de 267 livres, et la vais-

selle royale d'Atahualpa valait cent mille ducats d'or (Gomara, *Idem*, chap. 114).

19. Il est difficile de se faire une idée de l'abattement où se trouvait le malheureux Inca, renfermé dans une prison et chargé de lourdes chaînes. Pizarro s'en étant aperçu, et craignant de perdre par sa mort les grands avantages qu'il comptait retirer de lui, fit tous ses efforts pour le consoler et l'encourager, en lui faisant espérer un changement de fortune. L'expérience du passé suffisait pour lui donner de la méfiance; cependant, ayant remarqué, les premiers jours, que la passion dominante des étrangers n'était autre qu'une soif insatiable d'or, il essaya d'offrir pour sa liberté une très-forte rançon.

20. « Si on me promet, dit-il, la liberté » et le trône qu'on m'a ravi, je donnerai » autant de morceaux d'or et d'argent tra- » vaillés qu'il en faudrait pour couvrir en- » tièrement le sol de cette salle où je suis » prisonnier. » En entendant ces paroles,

quelques-uns détournèrent le visage, dit Gomara, ne pouvant pas croire qu'il eût assez d'or pour cela. L'Inca s'en aperçut, et leur dit que non-seulement il en donnerait cette quantité, mais qu'il en donnerait autant qu'il faudrait pour remplir la salle jusqu'à la hauteur à laquelle il pouvait atteindre avec la main (*Idem*, chap. 114).

21. Les Espagnols, ivres de joie, s'empressèrent d'accepter cette proposition. Pizarro stipula la rançon avec toute la solennité et toutes les formes requises; on traça une ligne rouge autour de la salle à la plus grande hauteur à laquelle la main de l'Inca put atteindre, suivant les uns, ou avec le bâton qu'il avait, suivant les autres. Il ne fit, de son côté, que deux conditions, savoir : qu'on ne fondrait pas les pièces avant que la mesure fût remplie, et qu'on attendrait quelque temps, parce qu'il fallait faire venir ce trésor des parties les plus éloignées de l'empire, et principalement des capitales Quito et Cuzco. Quand

tout fut convenu, l'Inca envoya de tous les côtés des ordres nécessaires pour remplir sa promesse, en recommandant à ses vassaux la plus grande diligence.

§ 8.

L'Inca paye sa rançon. — Mort de Huascar-Inca. — Le général Calicuchima est brûlé vif. — Atahualpa est condamné à mort. — Fin de la troisième période.

1. Pendant que l'Inca faisait tous ses efforts pour remplir sa promesse, les Espagnols se livraient au repos et employaient leur temps à parcourir la campagne et les villes voisines. L'Inca fut traité avec plus d'égards, et celui-ci, reconnaissant que Fernando Pizarro et le capitaine Hernando de Soto étaient les seuls qui le traitassent non-seulement avec respect, mais avec une véritable bienveillance, conçut pour eux une telle affection que leur étroite liaison finit par exciter les soupçons du général espagnol.

2. La fin de l'année était arrivée, et l'époque fixée pour le payement de la rançon était écoulée depuis plus d'un mois sans qu'elle fût complétée, quoiqu'on eût déjà apporté au camp une grande quantité d'or et d'argent. Vers le milieu de janvier 1533, les Espagnols commencèrent à murmurer, d'autant plus que le 24 décembre Diego de Almagro était arrivé à la nouvelle colonie de San Miguel avec un renfort de cent cinquante hommes. Quoiqu'ils fussent contents de voir leurs forces s'augmenter pour la sûreté de leur nouvelle conquête, ils voyaient avec peine que si la rançon se faisait encore attendre, il faudrait la partager avec les nouveaux arrivés, et que leurs parts en seraient bien diminuées. Quelques-uns disaient que les Indiens, n'étant plus gouvernés par l'Inca, refuseraient de livrer tant de trésors. D'autres prétendaient que ce retard venait de ce que l'Inca réunissait secrètement une armée, qui devait attaquer les Espagnols et le délivrer de leurs mains.

3. Atahualpa, ayant eu connaissance de ce bruit, s'en plaignit amèrement, et assura à Pizarro que sa conduite était sincère en toute chose, qu'il ne pensait qu'à remplir sa promesse le plus tôt possible, que dès le commencement il avait averti de ce retard nécessaire à cause de la grande distance des principales provinces d'où devait venir le trésor; que s'il ne se fiait pas à ses paroles et qu'il voulût se convaincre par lui-même, qu'il envoyât des personnes de confiance pour s'assurer par leurs propres yeux que nulle part ne se manifestait le moindre mouvement, mais bien qu'au contraire on obéissait à ses ordres, dont ils pourraient hâter l'exécution par leur présence.

4. Pizarro envoya en effet son frère Fernando avec quelques-uns de ses gens à Pachacamac, éloigné de trois cents milles, et dont le temple était, à cause de ses richesses, le plus fameux de tout l'empire. Il envoya aussi le capitaine Hernando de Soto et Pedro del Barco

à Cuzco, qui est éloigné de six cents milles. Ceux-ci partirent portés par les Indiens dans des hamacs, et furent, sur toute la route, servis et honorés comme des dieux plutôt que comme des princes.

5. Avant de parler de leur voyage, je ferai remarquer la différence que l'on trouve dans les historiens relativement au poids et à la valeur de l'or et de l'argent. Xerez et quelque autre se servent ordinairement de l'expression de *castellanos de oro*. Gomara parle tantôt de *pesos d'or* et tantôt de *ducats d'or;* d'autres comptent par livres et par marcs, tant pour l'or que pour l'argent. Les expressions de *castellano*, *peso* et *ducat d'or* étaient synonymes, et valaient à cette époque quatre-vingts réaux de vellon, un peu plus d'un *doublon* effectif d'Espagne ou quatre *piastres fortes*. La livre était de dix-huit onces, et non de seize comme à présent; le marc était la moitié de la livre. Encore doit-on remarquer que l'on mettait toujours plus que

le poids, parce que les Espagnols prétendaient que le métal perdait à la fonte. Pendant que Fernando Pizarro se rendait à Pachacamac, il rencontra quelques Indiens chargés d'or. Comme le chemin était très-rude et très-mauvais, et que ses chevaux manquaient de fers, il en fit faire avec cet or, ainsi que des clous, et pendant quelque temps les Espagnols n'en employèrent pas d'autres. Suivant Gomara, il recueillit d'immenses trésors à Pachacamac, et suivant Xerez il en trouva au contraire très-peu, parce que, dit-il, les Indiens en avaient caché la plus grande partie, et qu'il n'en restait que pour une valeur de trente ou quarante mille castillans (*Conquista del Perú*). Les historiens racontent très-diversement la rencontre de Fernando Pizarro avec Calicuchima, un des deux généraux d'Atahualpa, non loin de Pachacamac, ainsi que celle de Soto et de Barco avec Huascar-Inca, que l'on conduisait d'une forteresse dans une autre. Gomara rapporte très-mal ces faits, et Xerez

est celui qui s'écarte le moins de la vérité.

6. Il ne faut pas oublier qu'Atahualpa, peu de temps avant sa première entrevue avec les Espagnols, avait donné ordre à ses deux généraux de changer de prison Huascar, et de le transporter de la forteresse de Xauxa dans une autre plus sûre et plus rapprochée, et située à peu de distance de Pachacamac. Pour accomplir cet ordre, Calicuchima, quittant son armée, qui était campée près de Cuzco, se rendit à Xauxa et en fit partir Huascar avec deux officiers auxquels il ordonna de le traiter avec tout le respect dû à son rang; il leur promit de se mettre bientôt en route pour les rejoindre, car il ignorait complétement ce qui était arrivé à Atahualpa.

7. Soto et Barco rencontrèrent l'Inca prisonnier sous la conduite des deux officiers dont nous venons de parler, ainsi que le raconte Xerez (*Conq. del Perú*), et non avec Quizquiz et Calicuchima, comme le prétend Gomara (*Idem*, ch. 114). L'Inca parla aux

deux Espagnols, et, informé par eux de ce qui venait d'arriver à Atahualpa, son frère, il les pria de retourner avec lui à Caxamarca, sans permettre qu'on le conduisît dans une nouvelle prison où sans doute on lui donnerait la mort. Il leur dit que s'ils le conduisaient à Pizarro, et si celui-ci consentait à le replacer sur le trône que son frère lui avait enlevé, non-seulement il donnerait tout ce que celui-ci avait promis, mais qu'il remplirait la salle jusqu'à sa plus grande hauteur, et que, d'après les conseils de son père et la prédiction de l'Inca Viracocha, il obéirait en tout aux Espagnols. Soto et Barco refusèrent de condescendre à sa prière, prétendant qu'ils ne pouvaient faire autrement que d'aller exécuter au plus tôt les ordres dont ils étaient porteurs.

8. Quelques auteurs les appellent cruels et coupables pour n'avoir pas ramené Huascar à Caxamarca, où ils l'auraient délivré de la mort et auraient acquis de plus grandes ri-

chesses ; mais ils prouvent en cela leur ignorance. Le capitaine Soto, qui était le principal envoyé, était rempli de talent et d'humanité; il savait que Huascar devait mourir de la main de son frère ou de celle de Pizarro, et que de toutes manières ses richesses devaient tomber dans les mains des Espagnols. Il ne voulait pas nuire à Atahualpa, pour qui il éprouvait une véritable amitié, qui avait même excité les soupçons de Pizarro et qui était en partie cause de l'empressement que celui-ci avait mis à l'éloigner. Ainsi Soto agit avec la plus grande prudence en fermant l'oreille aux plaintes de Huascar, et en donnant pour excuse la mission dont il était chargé.

9. Tandis que le malheureux Huascar-Inca se dirigeait vers sa nouvelle prison, et Soto et Barco vers Cuzco, ceux-ci rencontrèrent à Xauxa le général Calicuchima, qui leur remit aussitôt trente charges d'or de cent livres chacune, car il était informé du malheur de son souverain et des ordres qu'il avait donnés;

mais cette quantité paraissant trop petite aux envoyés, il ajouta cinq charges de plus, ce qui faisait en tout trois mille cinq cents livres (Xerez, *Idem*). Tandis qu'ils se dirigeaient vers Cuzco, Calicuchima suivit de près son prisonnier, et le trouva renfermé dans sa nouvelle prison; ce fut là qu'il prit sur lui de lui donner la mort. Il est vrai que dès le principe il en avait reçu l'ordre d'Atahualpa, mais seulement dans le cas où une révolte éclaterait avec l'intention de le délivrer. Il prit pour prétexte l'entrevue que Huascar avait eue avec les étrangers sur sa route, et qu'il avait engagés à lui donner la liberté.

10. Calicuchima hésitait sur le parti qu'il avait à prendre; les événements étranges et funestes de Caxamarca lui firent sentir qu'il était inutile de s'y rendre seul; il se détermina donc à aller rejoindre Quizquiz, qui était à Cuzco, pour agir de concert avec lui. A peine se fut-il mis en route, qu'il rencontra Fernando Pizarro, qui venait à sa recherche d'a-

près ce qu'il avait appris à Pachacamac. Celui-ci chercha à lui persuader de venir avec lui pour visiter non-seulement son souverain, mais aussi le principal chef des étrangers. Calicuchima refusa, mais comme il se trouvait seul, il y fut conduit de force.

11. Près de Caxamarca, Fernando Pizarro rencontra l'Inca Illescas, frère de père et de mère d'Atahualpa, qui amenait de Quito trois cent mille castillans d'or et une grande quantité d'argent recueillis dans la province de Puruha, parce que l'usurpateur du royaume, Rumiñahui, n'avait rien voulu donner des trésors royaux. Il remit tout à Fernando Pizarro, et s'en retourna ensuite sans voir son frère, à cause de la tutelle qu'il exerçait sur ses fils à Quito. La rencontre d'Illescas et la remise de cette rançon eurent lieu, suivant Gomara, lorsque Fernando Pizarro allait à Pachacamac, et non point lorsqu'il en revenait; mais c'est une erreur grossière (*Idem*, chap. 114).

12. Dès qu'Atahualpa aperçut le général Calicuchima qu'on venait d'introduire dans sa prison, il en ressentit une vive douleur qu'il s'efforça de dissimuler. Les Espagnols demandèrent à ce général où se trouvaient les trésors de l'empire, car jusqu'alors il leur semblait que la quantité qui était entrée dans la salle était encore bien faible; il répondit constamment qu'il n'y en avait pas davantage, malgré les menaces qu'on faisait de le brûler vif. On l'attacha tout nu à un poteau; mais, dès qu'il sentit le feu, il dit qu'il confesserait la vérité pourvu que ce ne fût pas en présence de son maître. Il le fit en effet. D'après ses déclarations, on trouva dans la suite de grandes richesses; mais le malheureux Indien n'échappa pas au supplice; on craignait son titre de général et son influence sur le peuple, qu'il aurait pu faire révolter; et, malgré ses révélations, on mit de nouveau le feu au bûcher, où il subit la mort la plus douloureuse. Il paya ainsi de sa vie celle qu'il avait ôtée

précédemment à Huascar Inca. Atahualpa, en apprenant sa mort, en éprouva tant de peine que pendant plusieurs jours la douleur remplit son âme (Gomara, *Idem*, ch. 115).

13. Soto et Barco, en arrivant à Cuzco, furent reçus par le général Quizquiz autrement qu'ils ne s'y attendaient. Il les aurait sacrifiés à sa fureur s'il n'eût pas eu des ordres contraires de l'Inca. Il obéit donc, mais avec un tel dégoût et un tel mépris des deux envoyés, que l'un d'eux en fut si fort offensé qu'il l'eût percé de son épée s'il n'eût pas eu peur de l'armée nombreuse qu'il commandait (Xerez). Il leur dit avec résolution qu'ils ne devaient point demander beaucoup d'or, et que s'ils ne se contentaient pas de celui qu'il leur ferait donner, il irait en personne délivrer son seigneur par la force des armes. Il leur laissa cependant prendre dans le palais impérial une grande quantité de cruches, de jarres, de marmites, et toute espèce d'ustensiles de cuisine qui étaient en or, car ils ne

prenaient pas même la peine d'enlever les objets en argent.

14. Il leur livra aussi les immenses trésors du temple de cette capitale, dont le toit était formé de plaques d'or. Ils y prirent encore une infinité de bijoux et un nombre considérable d'objets précieux, parmi lesquels était un autel qui servait aux sacrifices et pesait dix-neuf mille castillans. Ils dépouillèrent aussi le Panthéon ou le sépulcre des Incas, qui était très-riche, car le sol et les murs étaient tout couverts de plaques d'or. Les cadavres de Huayna-Capac et de Tupac Inca avaient dans les mains des sceptres précieux, et leur corps était couvert de riches joyaux; ils en laissèrent seulement quelques-uns sur celui de Huayna-Capac, parce qu'Atahualpa les en avait instamment priés. Ils trouvèrent près de lui une femme assise, qui avait la figure couverte d'un masque d'or et un éventail à la main, pour empêcher la poussière et les mouches de s'attacher au corps de son maître. Ils reti-

rèrent aussi de là, parmi d'autres objets de mille espèces, une fontaine d'or construite de plusieurs morceaux, et qui pesait douze mille castillans, ne s'inquiétant pas, comme je l'ai dit, de recueillir l'argent que l'on trouvait de tous côtés (Xerez, *Idem*).

15. Il paraîtrait que ces trésors et ceux qu'on avait déjà apportés à Caxamarca, devaient non-seulement égaler, mais même dépasser de beaucoup la somme fixée pour le prix de la rançon de l'Inca; elle n'était cependant pas complète à la fin de juin 1533. On en employait beaucoup à ferrer les chevaux, et ceux qui l'apportaient en dérobaient une grande quantité. Xerez, qui fait mention de ce dernier fait, raconte que deux Espagnols, ayant été chargés de faire transporter une certaine somme, se disputèrent en route pour savoir à qui devait appartenir un des plus riches objets, et que l'un coupa le bras à l'autre.

16. Beaucoup d'Espagnols réclamaient le partage, craignant de tout perdre s'il venait

à éclater une révolte, et ne voulant pas consentir à ce que les compagnons d'Almagro, qu'on attendait à Caxamarca avant peu, en eussent leur part. Francisco Pizarro ordonna donc de tout fondre. On trouva deux cent cinquante-deux mille livres d'argent, et un million trois cent vingt-six mille cinq cents pesos ou castillans d'or, suivant Gomara, qui ajoute que, jusqu'alors, on n'aurait pu, dans tout l'univers, rassembler une si grande quantité de richesses (*Idem*, ch. 117). Il revint à l'empereur, pour son quint, plus de quatre cent mille pesos d'or, sans compter l'argent; chaque cavalier eut huit mille neuf cents pesos d'or, et six cents livres d'argent; les capitaines eurent trente à quarante mille pesos d'or, sans compter l'argent.

17. Francisco Pizarro, comme capitaine-général, eut une part beaucoup plus considérable, sans compter la grande table sur laquelle on plaçait le trône d'Atahualpa, et qui pesait vingt-cinq mille pesos d'or. Il prit sur

la masse de quoi faire des gratifications ou des présents de cinq cents à mille pesos d'or à chacun de ceux qui venaient avec Almagro, son principal associé dans cette entreprise. Avec ce qui restait, il donna à chaque fantassin quatre mille cinq cent cinquante pesos d'or, et deux cent quatre-vingts livres d'argent. Il envoya son frère Fernando porter à l'empereur ce qui lui revenait pour son quint. Les anciens établissements de l'Amérique en furent effrayés. La Bourse de Séville se remplit de trésors, et le monde entier d'envie par la renommée qui s'en répandit de toutes parts (Gomara, *Idem*).

18. Il est bon de remarquer que le partage que nous venons de détailler se fit à Caxamarca, le jour de saint Jacques, 25 juillet 1533. Mais qui pourrait calculer les trésors qu'on découvrit après la fonte de l'or, ceux qu'on avait dérobés pendant qu'on remplissait la salle, et ceux qui avaient été pillés de toutes parts? Si l'on ajoute foi à Fray Marcos Niza,

témoin oculaire de tout, et qui, étant exclu du partage et animé de l'esprit véritable de saint François, n'avait aucune raison d'augmenter ou de diminuer la rançon, ce que donna Atahualpa dépassa douze millions de pesos d'or, ce qui revient à quarante-huit millions de piastres fortes (*Informacion en las obras del obispo Casas*).

19. Au lieu de mettre le malheureux Inca en liberté, puisqu'il avait donné plus qu'il n'avait promis, et qu'il s'en manquait peu de chose pour que la ligne fût atteinte (déficit qui provenait seulement des soustractions dont j'ai parlé), quatre causes différentes détruisirent toutes ses espérances. La première fut l'incroyable méchanceté de l'interprète Filipillo, qui s'était aveuglément épris d'une des femmes d'Atahualpa, et qui, voyant que tant que le monarque vivrait il ne pourrait obtenir l'objet de ses désirs, l'accusa faussement de faire lever en secret des troupes pour le délivrer et massacrer tous les Espagnols. Les compagnons

d'Almagro encouragèrent ces faux bruits dans l'espoir que, par la mort d'Atahualpa, ils auraient plus de droit au partage qu'on leur refusait pendant sa vie (Gomara, *Ibid.*, c. 118).

20. La seconde fut l'isolement dans lequel se trouvait Atahualpa, qui était privé de ses deux seuls amis, puisque Fernando Pizarro était parti pour l'Espagne, et que Hernando de Soto avait été chargé d'une autre expédition dans le seul but de l'éloigner. Francisco Pizarro n'avait jamais eu l'intention de donner la liberté à Atahualpa, ni de remplir sa promesse, mais bien de le garder prisonnier jusqu'à ce qu'il se fût emparé des trésors qu'il livrait pour se racheter. Cette intention est reconnue par tous les historiens; tous en ont parlé, car il n'en faisait aucun mystère et le disait hautement à ses compagnons. La quatrième circonstance, enfin, qui fit prendre à Pizarro la dernière détermination, fut une certaine marque de mépris que l'Inca lui donna et que l'on raconte de la manière suivante :

21. Atahualpa avait remarqué, pendant sa détention, que les Européens connaissaient certains arts et certaines sciences dont les Indiens n'avaient aucune idée. Il portait pardessus tout son attention sur la manière dont ils lisaient et écrivaient. On lui avait dit que cet art s'apprenait dans l'enfance, mais il en doutait et croyait que c'était un art inhérent aux Espagnols et qu'ils apportaient en venant au monde. Pour sortir de ce doute, il voulut qu'un des soldats écrivît sur son ongle le mot qui représentait le nom du Dieu des chrétiens. Il le montrait à tous ceux qui entraient, demandant à chacun en particulier sa signification; et, très-étonné de ce que tout le monde lui donnait le même sens, il le montra en dernier lieu à Francisco Pizarro. Celui-ci, tout confus, avoua qu'il n'y comprenait rien, et cela suffit à l'Inca pour qu'il le regardât avec un œil de mépris et le considérât moins que le dernier de ses soldats. Ce mépris le détermina à exécuter, plus tôt qu'il ne l'avait

pensé d'abord, le dessein qu'il méditait depuis longtemps. L'Inca l'ignorait; mais il apprit d'une autre façon le sort qui lui était réservé.

22. Il apprit que le 4 août au soir les Espagnols étaient accourus pour voir un signe extraordinaire dans le ciel; il demanda et pria instamment, se considérant comme un fort grand astrologue, qu'on lui permît de sortir pour voir lui-même le signe qu'on annonçait. On lui accorda sa demande, et il vit, comme tous les autres, dans le ciel et vers le septentrion, une lance de couleur verte, grosse en apparence comme le bras d'un homme. On peut dire que cette lance le perça de part en part, car depuis cet instant une profonde mélancolie s'empara de lui. L'un des Espagnols qui le gardaient lui ayant demandé le jour suivant la cause de cette tristesse, il lui répondit que quinze jours avant la mort de son père Huayna-Capac, il avait lui-même observé dans le ciel un signe entièrement semblable, et que pour cette raison il était persuadé que

sa mort était aussi très-prochaine (Cieça de Léon, *Crón. del Perú*, c. 66).

23. Il n'entre pas dans mon objet de discourir sur la nature physique de ce phénomène, ni sur la possibilité, de la part de l'Inca, de prévoir un événement futur que Pizarro lui avait soigneusement caché, quoiqu'il le méditât depuis longtemps. Ce qui est digne d'admiration et ce qu'on ne sait à quelle cause attribuer, c'est que la prédiction de l'Inca, touchant ce signe mystérieux, se vérifia en effet au bout de quinze jours, comme cela avait eu lieu à l'égard de son père.

24. Pizarro, sentant l'injustice de l'action qu'il allait commettre, voulut au moins la colorer aux yeux du monde, pour sauver son honneur et celui de sa nation. Il forma donc une espèce de tribunal composé de personnes qu'il croyait dans les mêmes sentiments que lui, et les chargea de juger l'Inca, se réservant d'approuver ou d'infirmer la sentence qu'elles rendraient.

25. Voici quelles étaient les accusations portées contre le malheureux Atahualpa :

1° Quoique bâtard d'Huayna-Capac il avait usurpé l'empire au mépris des droits de son frère Huascar;

2° L'Inca Huascar avait été assassiné par son ordre;

3° Il était idolâtre, et avait non-seulement permis, mais il avait ordonné d'immoler des victimes humaines;

4° Il avait un très-grand nombre de concubines;

5° Depuis qu'il était prisonnier, il avait employé à son propre usage les trésors qui appartenaient par droit de conquête aux possesseurs actuels du pays;

6° Il avait donné des ordres secrets pour que ses vassaux prissent les armes contre les Espagnols.

Voilà quels étaient les principaux chefs de l'accusation, dit Robertson, et quelques-uns sont si ridicules et si absurdes, qu'ils ne peu-

vent avoir été inventés que par l'effronterie de Pizarro, qui voulait juger le souverain d'un grand empire sur lequel il n'avait aucune espèce de juridiction (*Hist. d'Amér.*, liv. 6, f. 210). Ce qui est certain, c'est que même les accusations qui ont une apparence de vérité, sont démontrées entièrement fausses, par le récit des auteurs les moins partiaux en faveur de l'Inca.

26. Il répondit si bien à toutes les charges portées contre lui, que toute la malice de Filipillo ne put obscurcir ses réponses, dit Collahuaso (*Guerras civiles*); car Atahualpa, ayant reconnu depuis plusieurs mois sa méchanceté et sa perfidie, avait demandé dans cette occasion que le soldat Mora, qui avait fait son portrait pour Fernando Pizarro, fût présent à ses réponses; attendu que ce soldat parlait la langue des Indiens mieux que Filipillo ne pouvait parler et comprendre l'espagnol (*Ibid.*). Voici les réponses claires et concises de l'Inca.

27. D'abord qu'il était fils légitime de Huayna-Capac et de la reine de Quito, avec laquelle celui-ci avait été uni par les liens du mariage, comme tous ceux de son royaume le savaient et pouvaient l'attester, démentant ainsi les calomnies de ses ennemis de Cuzco; qu'en raison de cette légitimité, son père lui avait donné en héritage un royaume qui n'était pas sa propriété, mais bien celle de sa mère.

2° Qu'il avait dépossédé Huascar de son royaume, non parce qu'il était illégitime ou bâtard, mais à cause de la guerre qu'il avait été forcé de lui faire, ne pouvant par aucun autre moyen conserver ce qui lui appartenait.

3° Qu'il n'avait donné aucun ordre pour qu'on mît à mort son frère Huascar, et qu'il n'avait appris cette mort que de la bouche de Calicuchima, son général, qui avait fait cet acte par suite de ses premiers ordres pour le cas où ses vassaux tenteraient de délivrer son frère. Que son dessein avait été de lui conserver

la vie pour lui faire accepter le traité qu'il lui avait depuis longtemps proposé.

28. 4ᵉ Qu'il n'avait jamais pensé à conspirer ni à réunir secrètement des troupes pour attaquer les Espagnols, mais bien à remplir la promesse qu'il leur avait faite, comme ils avaient pu en être témoins partout où ils avaient été. Que cette accusation n'était qu'une calomnie de Filipillo, qui n'était appuyée d'aucune preuve.

5ᵉ Qu'il ne pouvait comprendre de quelle manière il aurait pu dissiper les trésors, tandis que c'était lui qui les réunissait pour accomplir sa promesse.

6ᵉ Que sa religion, bonne ou mauvaise, n'avait pas été inventée par lui; qu'elle était celle de ses ancêtres, auxquels il fallait s'en prendre si elle était mauvaise; que, quant à ses concubines, c'était un crime commun à tous, et dont ses prédécesseurs lui avaient transmis l'usage.

7ᵉ Que ni lui, ni aucun de ses ancêtres, tant

paternels que maternels, n'avait ordonné ou permis qu'on sacrifiât des victimes humaines, et qu'il n'y avait que quelques provinces nouvellement conquises qui eussent pu conserver cet usage, malgré les lois expresses qui le défendaient. Qu'on ne pouvait lui imputer le crime du cacique de Tumbez, qui avait sacrifié les trois Espagnols, crime qui avait eu lieu au mépris des lois, parce qu'on conservait encore dans cette province beaucoup de coutumes barbares.

29. Ces réponses, qui le justifiaient complétement, ne lui furent d'aucune utilité. Ce que ces accusateurs cherchaient, ce n'était pas la preuve de son innocence, mais un prétexte pour se débarrasser de lui. Pizarro le condamna à être brûlé vif. Les deux assesseurs signèrent pour lui, et il mit une croix au milieu de leurs deux signatures, car c'était là tout ce qu'il savait faire. Des vingt-quatre personnes qui composaient le tribunal, les uns signèrent et approuvèrent le

jugement; mais les autres, loin d'y consentir, protestèrent contre cette injustice manifeste et contre la compétence même des juges.

30. Le nombre de ces derniers était de onze, un peu moins de la moitié. Les historiens ont conservé leurs noms pour l'honneur de la nation et d'eux-mêmes : ce furent Francisco de Chaves, Diego de Chaves, Francisco de Fuentes, Pedro de Ayala, Francisco Moscoso, Fernando de Haro, Pedro de Mendoza, Juan de Herrada, Alfonso Davila, Blas de Atienza et Diego de Mora. Pour remplacer ces onze signatures, Fray Vicente Valverde signa la sentence comme juge criminel. Action incroyable et qui serait rejetée comme impossible si la sentence n'eût pas été envoyée à la cour avec toutes ces signatures; mais Pizarro s'en réjouit infiniment, parce qu'il se mettait à couvert par cette confirmation donnée à la sentence par un religieux.

31. La lecture de la sentence effraya beaucoup l'Inca; il assura Pizarro de son inno-

cence ; il lui demanda instamment de ne pas plonger ses mains dans son sang innocent et de l'envoyer plutôt à l'empereur Charles-Quint, pour qu'il décidât de son sort ; mais tout fut inutile. L'Inca ne craignait pas la mort, car il avait toujours montré un courage indomptable ; mais il regrettait de mourir honteusement sur un bûcher. On lui dit qu'il pourrait échapper à l'ignominie s'il embrassait la religion chrétienne et demandait le baptême. Il accepta de bon cœur ce dernier parti , et ce fut le juge criminel lui-même , le ministre zélé de Jésus-Christ , Fray Vicente Valverde , qui se chargea de sa conversion.

32. On peut facilement se figurer quel zèle il mit à instruire l'Inca , et comment il s'acquitta des devoirs de son saint ministère ; puisqu'en un jour, le 29 août, il fut condamné, converti et exécuté. Comme c'était le jour de la fête de saint Jean-Baptiste , on le baptisa sous le nom de Jean ; mais il n'obtint pas même de mourir du même supplice que son

patron, et d'avoir la tête tranchée ; à la honte, non de l'Inca, mais de ses juges, il fut étranglé comme un vil criminel : ce fut un soldat nommé Mores qui lui servit de bourreau. Atahualpa était âgé de 49 ans ; il avait régné à Quito pendant six ans quatre mois, et sur tout l'empire, avant et après sa prison, un an et quatre mois.

33. Il était, dit Gomara, d'une physionomie agréable, sage, courageux, libéral, très-sincère et très-bien fait de corps. Il est inutile de faire des reproches à ceux qui furent cause de sa mort, car le temps et leurs crimes se sont chargés de le venger, et tous ont eu une fin malheureuse. (*Idem*, c. 118.) Avant de mourir, Atahualpa ordonna aux siens qu'après que les chrétiens l'auraient enseveli, suivant leurs rites et leurs cérémonies, ils déterrassent son corps, et que, l'ayant embaumé suivant la coutume, ils allassent le déposer dans la tombe des anciens rois de Quito. Il reçut la mort avec le courage et la di-

gnité qu'il avait toujours montrés dans toutes ses actions. Pizarro, vêtu de deuil, assista aux funérailles qu'il fit célébrer avec beaucoup d'éclat; mais pendant la nuit les Indiens se réunirent au nombre de plus de deux mille pour exécuter la dernière volonté de leur souverain; ils embaumèrent son corps et le portèrent en répétant des chants lugubres jusqu'à la ville de Quito, qui est éloignée de plus de deux cent cinquante lieues.

§ 9.

Pizarro fait couronner deux Incas. — Il prend possession de Cuzco et de ses trésors. — Le général Quizquiz essaye de défendre l'empire. — Commencement de la quatrième période.

1. Malgré la réussite d'un projet si longtemps médité, Pizarro n'était pas tranquille, car il ne pouvait se dissimuler l'indignation que souléverait parmi le peuple l'action barbare qu'il venait de commettre, et les sentiments de vengeance dont ce peuple serait animé. Ses forces, il est vrai, s'augmentaient tous les jours de nouvelles bandes d'aventuriers, qui venaient se joindre à lui; cependant, elles étaient presque nulles, comparées au nombre immense des Indiens.

Ceux-ci savaient déjà, par expérience, que ni les Européens, ni leurs chevaux, n'étaient invulnérables, et que les armes à feu n'étaient pas l'éclair ni le tonnerre, comme ils se l'étaient d'abord imaginé. Pizarro s'était, il est vrai, débarrassé de Calicuchima, un des deux généraux d'Atahualpa, mais il savait que Quizquiz était encore à Cuzco, à la tête d'une puissante armée; et il n'ignorait pas le mépris et les menaces avec lesquels il avait reçu Soto et Barco.

2. Pour calmer un peu les Indiens et tromper de nouveau les nations qu'il voulait soumettre, il imagina de faire proclamer Inca, Hualpa-Capac, fils aîné d'Atahualpa, qui était alors âgé de quinze ans. Il espérait par ce moyen calmer les esprits irrités contre lui et se créer un instrument qu'il manierait comme il le voudrait.

3. Il exécuta ce projet avec toute la solennité imaginable, le 30 août 1533; il déclara qu'il ne prétendait pas exercer au nom de sa

nation les droits que lui avait donnés la conquête, et attacha de ses propres mains, sur la tête du jeune prince, la houppe impériale des Incas; il le présenta aux Indiens comme leur légitime souverain, et lui donna pour habitation le palais même de son père, dans Caxamarca. Ce stratagème lui réussit très-mal, parce que Hualpa-Capac, quoique jeune encore, n'était pas seulement l'héritier légitime de la couronne, mais aussi des talents et de la valeur de son père.

4. Les événements qui venaient de se passer avaient rempli son âme d'une si vive douleur, et il comprenait si bien les intentions secrètes de Pizarro, qu'il ne fut pas plutôt hors de sa présence, qu'arrachant de son front la houppe impériale, il la jeta à terre et la foula aux pieds avec mépris, en déclarant à ceux qui l'entouraient que jamais il ne porterait ces insignes qu'il regardait comme la marque de son esclavage et de sa honte. Les personnes qui lui étaient le plus dévouées essayèrent de

le persuader. On employa les supplications et les larmes; mais tout fut inutile : car, continuant à mépriser la marque de sa dignité, et plongé dans la plus amère douleur, il mourut deux mois après son couronnement, victime de ses souffrances morales (Niza, *conq. del Perú*. *Herrera*, déc. 1, lib. 5, c. 2. *Rob.*, lib. 6, fol. 119, pag. 222.)

5. Pizarro était parti un mois auparavant pour Cuzco, dans l'intention de prendre possession de cette célèbre capitale, qu'il savait contenir beaucoup plus de trésors que tous ceux qu'il avait vus jusqu'alors. Il avait pris avec lui 500 hommes de ses meilleures troupes, car tous les jours il arrivait de nouveaux aventuriers, attirés par la renommée de ces richesses; il put laisser une garnison considérable à San Miguel, dont il nomma gouverneur Sébastien de Belalcazar, qu'il comptait envoyer de là à la conquête du royaume de Quito, aussitôt qu'il aurait reçu les secours considérables qu'il attendait de Panama et de

Nicaragua. Il plaça aussi une garnison dans Caxamarca et partit pour Cuzco au commencement d'octobre 1533.

6. Quizquiz, apprenant l'approche des Espagnols, laissa une partie de ses troupes pour défendre Cuzco, et s'avança à la tête du reste de l'armée au-devant de Pizarro jusqu'auprès de Xauxa. Ayant appris que Hualpa-Capac était mort à Caxamarca, et que Rumiñahui avait exterminé les autres enfants d'Atahualpa, qui étaient à Quito, il couronna au milieu de son armée l'Inca Paulu, qui venait avec lui, et qui, quoique fils naturel d'Huayna-Capac, et d'une concubine de Quito, était l'aîné des enfants qui restaient. (*Gomara*, *ib.*, c. 187.) Il ne faut pas confondre ce Paulu avec un autre Inca du même nom qui longtemps après joua aussi, avec Manco-Capac, un rôle dans les provinces situées du côté du Chili.

7. Quizquiz, ayant aperçu près de Xauxa l'armée de Pizarro, ne voulut pas engager le

combat dans cet endroit afin que les Espagnols ne pussent pas profiter de l'avantage que leur donnait leur cavalerie. Il se retira du côté des Cordillières, et alla camper à Villcas. Après s'être fortifié dans les montagnes, il attaqua l'avant-garde qui était sous les ordres du capitaine Hernando de Soto. Après un combat acharné, il lui tua six soldats, en blessa un grand nombre, et l'aurait mis complétement en déroute si la nuit n'était survenue.

8. Le général Quizquiz se replia triomphant vers les hauteurs, et Soto, ayant reçu pendant la nuit des secours que lui amenait Diego de Almagro, recommença le combat au point du jour. Almagro se chargea de le soutenir. Quizquiz, qui ne connaissait pas tous les stratagèmes des Espagnols, le poursuivit imprudemment dans la plaine quand il feignit de battre en retraite. Il se croyait déjà victorieux lorsqu'il se vit tout à coup enveloppé par la cavalerie qui fit un horrible carnage

de ses soldats. Ceux-ci se défendirent cependant avec une grande valeur, et grâce à un brouillard épais qui enveloppa les combattants, ils parvinrent à se retirer dans les montagnes. (*Gomara*, *ib.*, c. 123.)

9. Pizarro, étant arrivé avec le reste de l'armée, resta cinq jours dans cet endroit, attendant une nouvelle attaque; mais Quizquiz avait suspendu toutes ses opérations à cause de l'affaire de Manco-Capac. Celui-ci était fils légitime de Huayna-Capac et de sa troisième femme; c'était un homme de beaucoup de talent et d'un si bon jugement, qu'il avait voulu rester neutre dans les guerres de ses deux frères. Quand ils eurent péri il songea à faire valoir ses droits à la couronne; mais sachant que Pizarro avait couronné Hualpa-Capac, souverain du Pérou, à la place de son père Atahualpa, il remit ses prétentions à un autre temps. Cependant ses espérances se ranimèrent à la mort de ce jeune prince, mais il se trouva sans aucun moyen de soutenir ses

droits, puisque Cuzco était au pouvoir du général Quizquiz, son ennemi.

10. La nouvelle de l'arrivée de Pizarro à Villcas sembla lui aplanir le chemin du trône. Il alla donc à sa rencontre, accompagné du petit nombre de ses partisans, lui exposa avec une grande humilité l'objet de ses désirs, et demanda à recevoir de ses mains les insignes impériaux. Pizarro l'accueillit avec bonté, espérant en retirer plus tard de grands avantages. Il plaça lui-même sur sa tête la houppe impériale, et l'emmenant avec lui ainsi que tous ses partisans, il continua son voyage vers Cuzco, pensant entrer dans cette capitale avec le nouvel Inca aussi paisiblement que dans sa propre maison.

11. Ils étaient déjà près de Cuzco, lorsqu'ils aperçurent, dans la même direction, une fumée épaisse qui s'élevait vers le ciel. Pizarro crut d'abord que c'étaient les Indiens qui brûlaient la ville pour l'empêcher de profiter de sa conquête; mais ayant envoyé

la moitié de sa cavalerie pour arrêter cet incendie, on s'aperçut que ce n'était pas de la ville que sortait cette fumée, mais d'une hauteur voisine sur laquelle un lieutenant de Quizquiz était placé avec des sentinelles qui, par ce signal, devaient l'avertir de l'approche de l'ennemi. Les troupes qui étaient dans la ville en sortirent au moment où les cavaliers qui précédaient Pizarro gravissaient la montagne, et les chargèrent avec tant de vigueur qu'ils les mirent en fuite et leur firent assez de mal.

12. Pizarro arriva à propos pour rallier les fugitifs, et attaqua de nouveau les Indiens, qui combattirent vaillamment pendant longtemps, et blessèrent plusieurs Espagnols de l'infanterie ; mais voyant qu'ils étaient écrasés par la supériorité des armes, ils battirent en retraite et se retirèrent dans la ville. Les Indiens profitèrent de cette nuit pour recueillir ce qu'ils avaient de plus précieux, et, laissant la ville au pouvoir du bas peuple, ils se retirè-

rent du côté où était Quizquiz. Pizarro entra le jour suivant à Cuzco sans rencontrer aucun nouvel obstacle, et s'empara de tant de trésors, qu'ils surpassèrent ceux qu'Atahualpa avait donnés pour sa rançon (Gomara, *id.*, c. 123); sans compter le quint du roi, ce que les principaux officiers s'adjugèrent et ce que chacun avait pu prendre de côté et d'autre, les 480 soldats qui l'accompagnaient reçurent 4,000 *pesos* d'or par tête. (Herrera, déc. V, lib. 6, c. 3.)

13. Quoique Herrera (*id.*, lib. 5, c. 2) et Robertson (liv. 6, f. 222) disent que le nouvel Inca, Manco-Capac II, fut généralement reconnu, parce que les Espagnols n'avaient pas remplacé le fils d'Atahualpa, qui était mort après le départ de Pizarro; je crois qu'ils sont l'un et l'autre dans l'erreur, car ni Quizquiz et tous ses partisans, qui avaient couronné l'Inca Paulu au milieu de son armée, ni tout le reste du royaume de Quito, soumis alors au tyran Rumiñahui, ne reconnurent jamais Manco-Capac II.

14. Il est vrai que jamais Quizquiz ne protesta contre les droits de Manco-Capac, mais il est vrai aussi que jamais il ne fit aucune démonstration en sa faveur; non-seulement parce qu'il avait formé le dessein de soutenir de tout son pouvoir l'indépendance de l'empire contre la domination étrangère, qui devenait impossible tant que Manco-Capac serait sur le trône où Pizarro l'avait placé, mais aussi parce que son désir personnel était de conserver la couronne dans la maison royale de Quito, qu'il préférait à celle de Cuzco : c'est pour cela qu'il avait proclamé l'Inca Paulu, natif de Quito. Ainsi il recueillit les troupes qui venaient d'abandonner la ville de Cuzco, réunit toutes celles qui étaient dispersées, au moyen de l'autorité qu'il conservait encore sur toutes les populations, et se réfugia dans la province de Condesuyo (Gomara, *id.*, 127).

15. Pizarro, ayant appris cette inconstance, envoya à sa poursuite le capitaine Hernando de Soto avec 50 cavaliers; mais Quizquiz venait

de partir pour Xauxa, où il savait que les Espagnols avaient laissé de grandes richesses et une faible garnison sous le commandement d'Alonso Riquelme. Celui-ci se défendit avec courage contre la première attaque de Quizquiz. Diego de Almagro et Hernando de Soto étant arrivés sur ces entrefaites avec leur cavalerie, les Indiens furent mis en déroute, et l'Inca Paulu, qui était avec l'arrière-garde, fut tué.

16. Le général indien se retira, pénétré de la plus vive douleur de la perte de Paulu, puisque ce malheur lui ôtait les plus belles espérances. Il est vrai qu'il lui restait encore l'Inca Huayna-Palcon, autre frère bâtard d'Atahualpa, qui l'avait accompagné partout et avait toujours montré le plus grand courage. Mais son caractère violent et son peu de talent pour le gouvernement ne répondaient pas aux espérances de Quizquiz. Je raconterai dans le livre suivant les dernières actions et la mort malheureuse de ce célèbre général.

17. J'ai parlé longuement ici de l'histoire

générale du Pérou, parce qu'elle est inséparable de celle du royaume de Quito; mais j'omettrai, à l'avenir, les autres exploits de Pizarro et tout ce qui se passa au Pérou, parce que cela m'éloignerait trop de mon sujet; je ne parlerai donc, dans le livre suivant, que de la conquête du royaume de Quito.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

LIVRE PREMIER.

PREMIÈRE ET DEUXIÈME ÉPOQUES.

Pages.

§ 1. — Première époque. — Fondation du royaume de Quito. 1
Six états indépendants au nord. 6
Treize états au sud. 8
Huit sur les côtes. 11
§ 2. — Seconde époque. — Le royaume de Quito est conquis par Caran-Scyri. 15
§ 3. — Réunion de la province de Puruha au royaume de Quito. 28
§ 4. — Fin de la deuxième époque par la conquête de l'Inca Huayna-Capac. 42
§ 5. — Commencement de la troisième époque et du règne de l'Inca Huayna-Capac.. 59
§ 6. — Table chronologique des rois de Quito. . . . 73
Règne des scyris à Quito. 74
De la ligne féminine des Duchicelas de Puruha continuée par leur alliance avec les Incas du Pérou. . . . . *id.*
Table chronologique des Incas. 79
Liste des Incas du Pérou. 81

LIVRE II.

RÈGNE DE HUAYNA-CAPAC.

Pages.

§ 1. — Idée générale sur la nouvelle forme de son gouvernement. 85
§ 2. — Idées religieuses des Péruviens et des Quitos avant et pendant la domination des Incas. . 89
§ 3. — Autres idées religieuses des Péruviens. 102
§ 4. — Temples. — Idoles. — Sacrifices usités dans le royaume de Quito, avant et après la conquête de Huayna-Capac.. 118
§ 5. — Division de l'année péruvienne et ses diverses fêtes. 134
Mois et fêtes. 138
§ 6. — Forme du gouvernement. 150
Noms et titres de dignité, de noblesse, d'emplois politiques ou civils. 162
§ 7. — Système militaire.. 165
Emplois militaires. 176
Des armes. 177
Armes et armures les plus usitées. 178
§ 8. — Divers établissements de Huayna-Capac. — Répartition des terres. 181
Uniformité du langage. 183
Les arts et les sciences les mêmes dans les deux royaumes.. 190
§ 9. — Édifices publics de Huayna-Capac. 191
§ 10. — Des enfants de Huayna-Capac. — Derniers actes de son règne. — Sa mort. 217

LIVRE III.

RÈGNE D'ATAHUALPA.

§ 1. — Commencement du règne d'Atahualpa. — Véritable cause de ses guerres avec son frère. . . 233

Pages.

§ 2. — Guerre civile entre les deux frères Incas Atahualpa et Huascar. 248
§ 3. — Huascar Inca est fait prisonnier. — Atahualpa est proclamé empereur du Pérou. 266
§ 4. — Réflexions sur les événements précédents. . . . 274
§ 5. — Les Espagnols entrent dans le Pérou. Ils offrent à Atahualpa de l'aider à combattre son frère Huascar. 287
§ 6. — Pizarro se dirige vers Caxamarca dans l'intention de s'emparer de l'Inca Atahualpa. 306
§ 7. — Atahualpa est fait prisonnier. — Rançon qu'il promet à Pizarro pour obtenir sa liberté. . . . 324
§ 8. — L'Inca paye sa rançon. — Mort de Huascar Inca. — Le général Calicuchima est brûlé vif. Atahualpa est condamné à mort. Fin de la troisième période. 345
§ 9. — Pizarro fait couronner deux Incas. — Il prend possession de Cuzco et de ses trésors. — Le général Quizquiz essaye de défendre l'empire. — Commencement de la quatrième période. 375

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS.—IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
rue Racine, 28, près de l'Odéon.



